N° 226. Décembre 1997 - 32 F.

GEO

Un nouveau monde : la Terre

Document

L'avenir incertain des ports de pêche français

Archéologie
Les fouilles françaises à Saqqarah

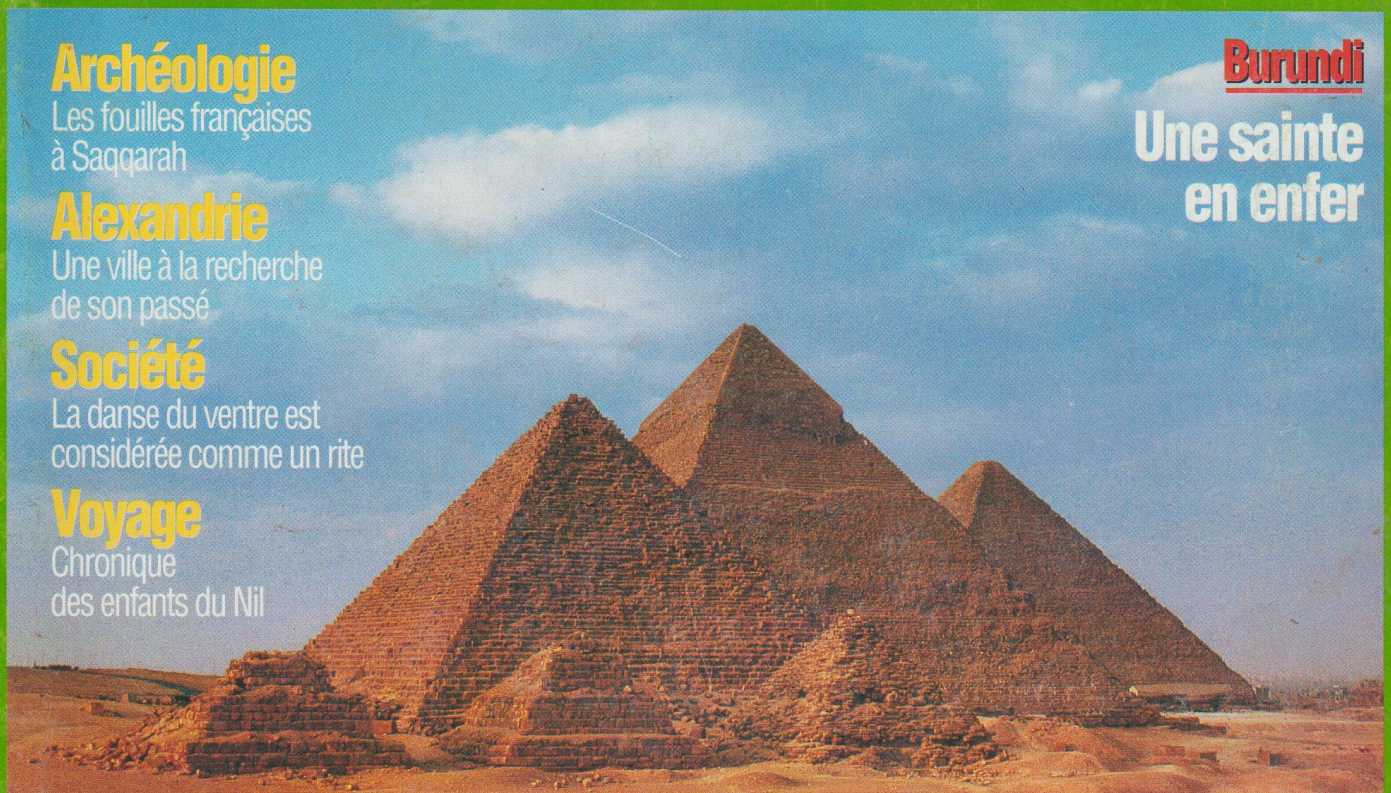
Alexandrie
Une ville à la recherche de son passé

Société
La danse du ventre est considérée comme un rite

Voyage
Chronique des enfants du Nil

Burundi

Une sainte en enfer



A l'occasion de l'ouverture des nouvelles salles du musée du Louvre

Egypte

Une civilisation qui fascine

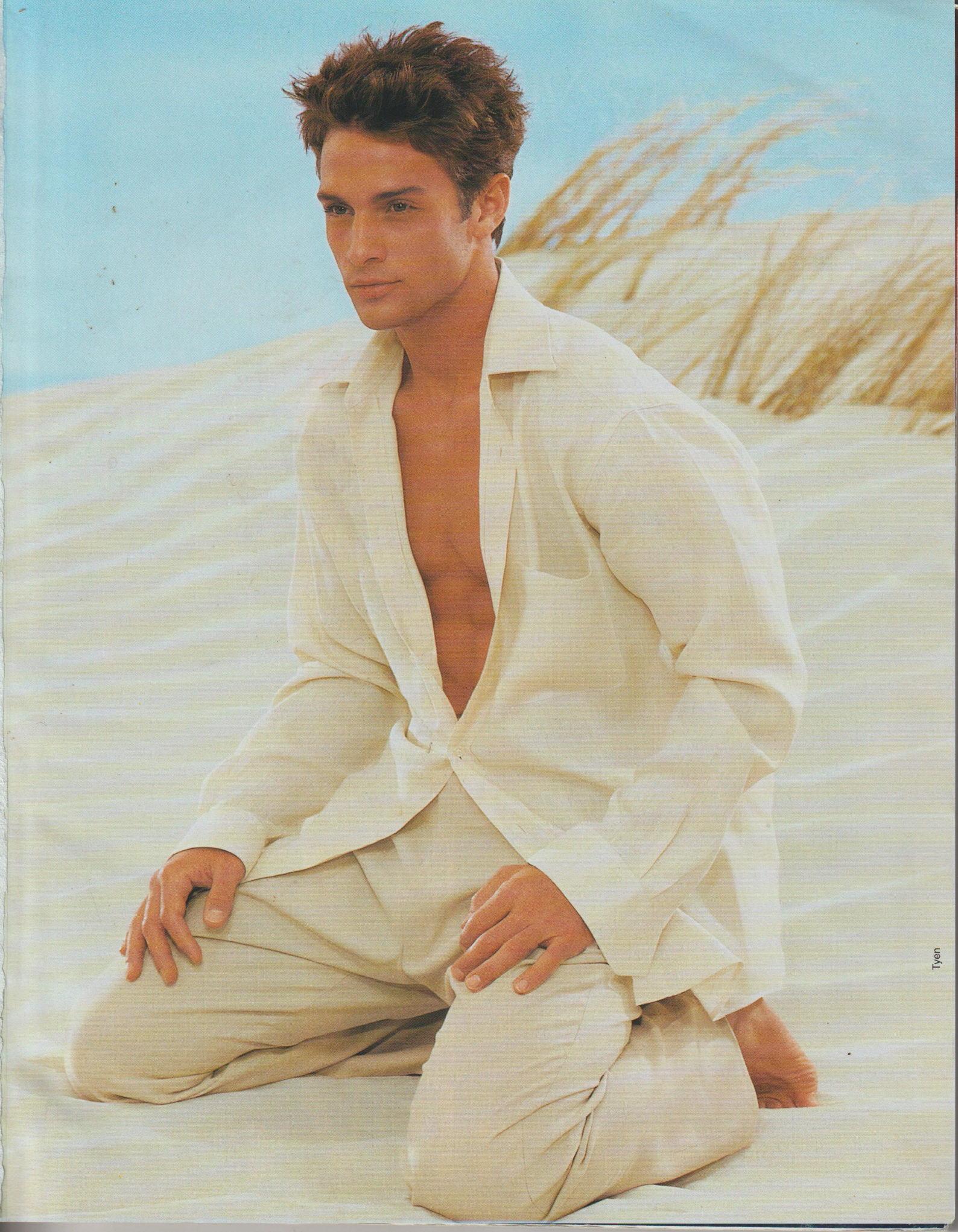
M 1588 - 226 - 32,00 F

Antilles, Guyane, Réunion : 38,40 F - Belgique : 234 FB - Suisse : 10 FS - Canada : $ 9,95 - Italie : 10 000 L - Espagne : 1 000 Ptas - Zone CFA : 5 500 CFA sauf Sénégal et RCI bateau 4 800 CFA - Zone CFP Avion : 1750 CFP - Grèce : 1 600 GRD - Maroc : 66 DH

Dior

Parfum d'évasion

Christian Dior
PARIS



Tyen

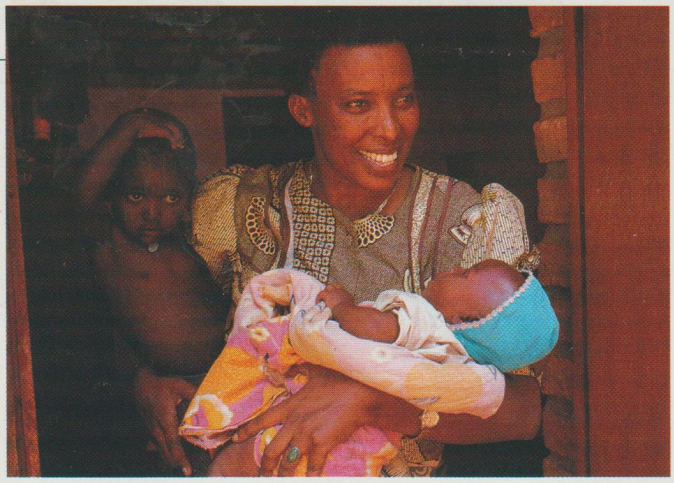
GEO Sommaire

Découverte

Le jour se lève en Carélie

Malgré des décennies d'oppression communiste, la foi orthodoxe est demeurée très vive dans le Grand Nord russe. Elle retrouve même aujourd'hui une nouvelle flamme.

Page 66

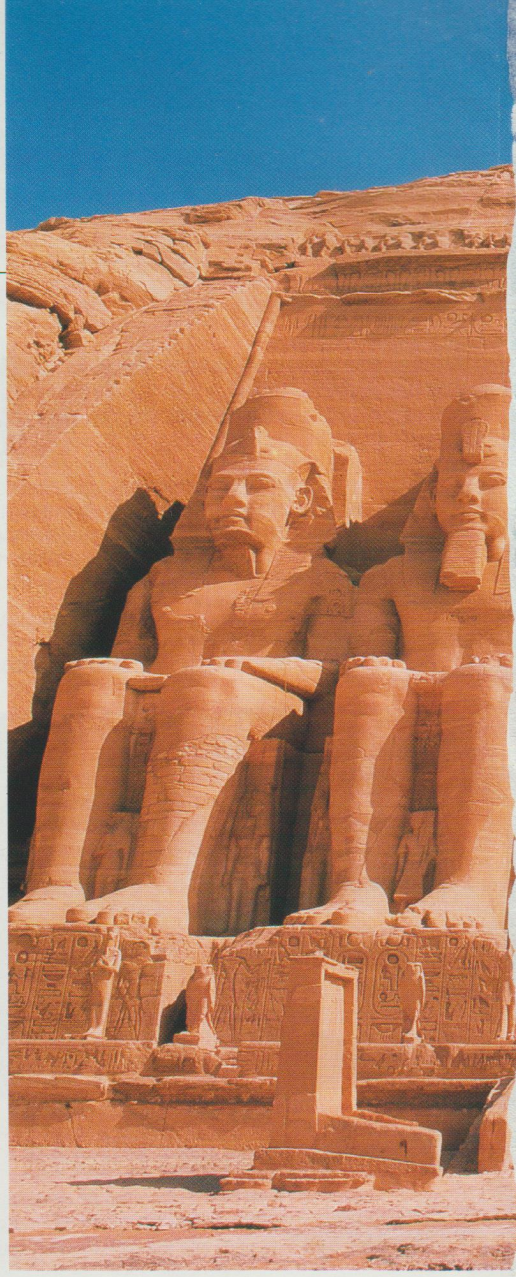


Reportage

Une sainte en enfer

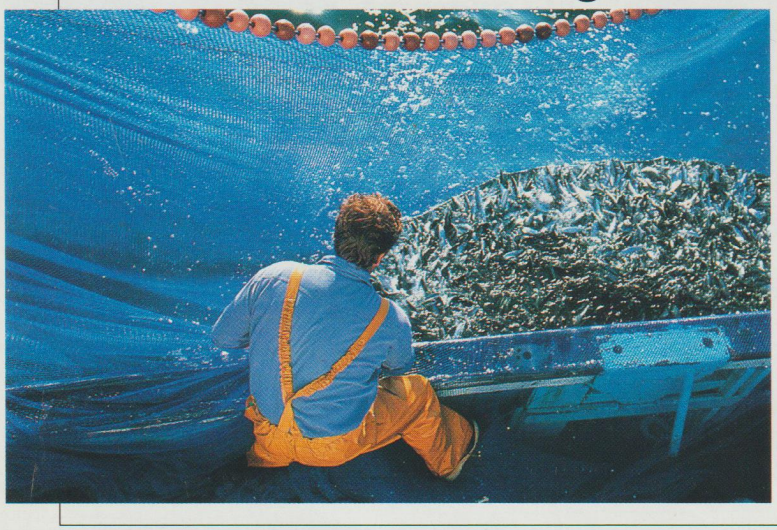
Au Burundi, Maggy dérange tout le monde. Dans ce pays jumeau du Rwanda, où Tutsi et Hutu se massacrent depuis trente ans, la jeune femme tutsi recueille les orphelins des deux ethnies. Au péril de sa vie.

Page 158



Document

Pêche : le grand tournant

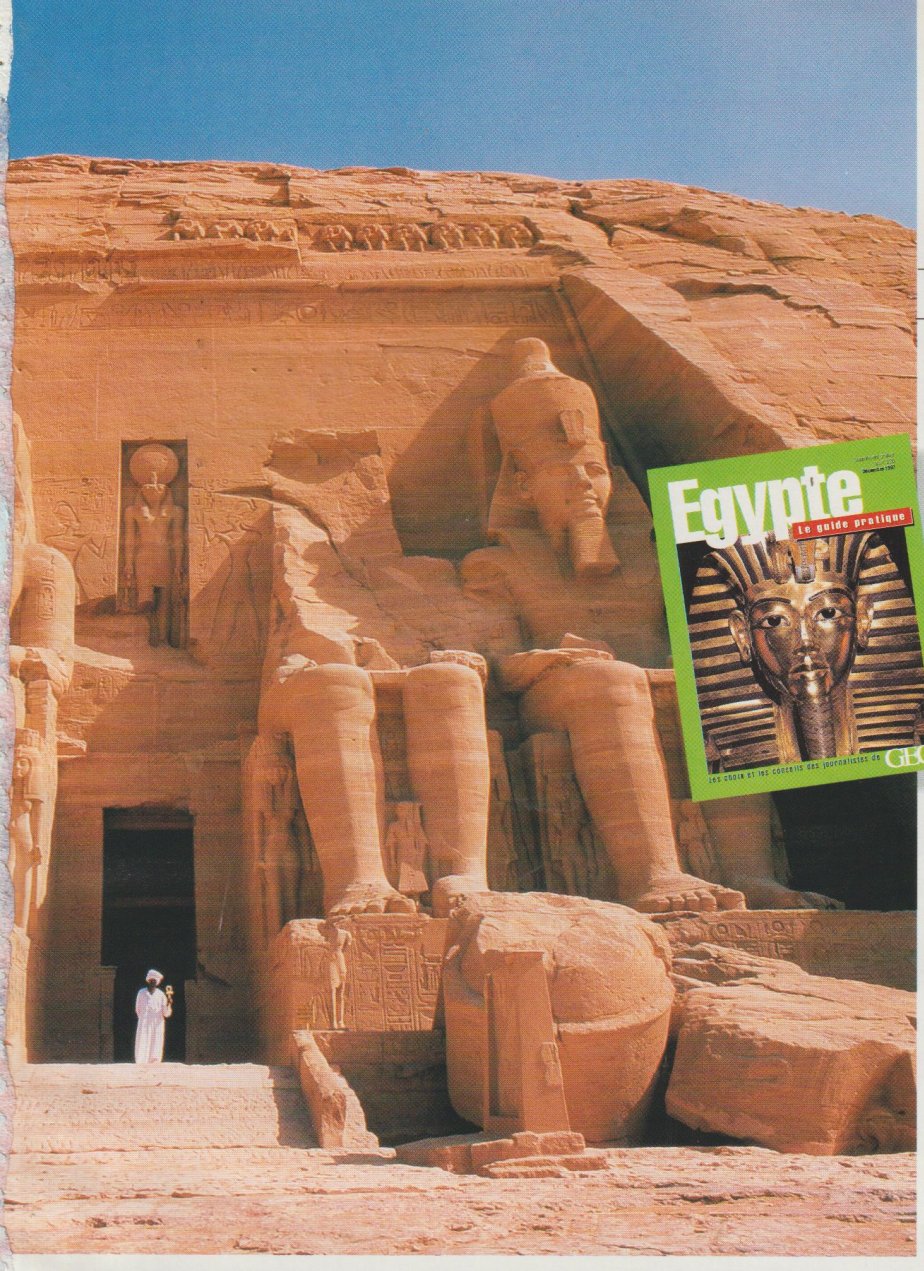


Le problème de la pêche, confrontée à la mondialisation, est devenu crucial. Les ports français luttent pour défendre leur compétitivité et s'adapter aux nouvelles règles du jeu, bien souvent dictées par Bruxelles. Pour protéger la survie des espèces, celles-ci imposent désormais des quotas et des règlements draconiens.

Page 180

Photo de couverture : Les pyramides de Gizeh, en Egypte. Encart de huit pages Michel Herbelin entre les pages 174 et 175, encart de huit pages Bouygues Telecom entre les pages 190 et 191, encart

N° 226 décembre 1997



Partance

Egypte

L'ouverture des salles égyptiennes au musée du Louvre marque le début de l'année de l'Egypte. Sans attendre, GEO vous emmène à la découverte de la fascinante civilisation des pharaons que les Egyptiens d'aujourd'hui ne renient pas. **Page 80**

le guide 36 pages à emporter

Les choix et les conseils des journalistes de GEO

Animaux

Renard cherche ours

L'hiver venu, la faim pousse le petit carnassier à suivre le grand sur la banquise pour chiper quelques miettes de ses festins. **Page 144**

Voyage

Amazone : la vie à contre-courant

Ce fleuve géant déroule ses méandres sur plus de 7 000 kilomètres. Ses millions de riverains livrent un combat quotidien contre ses crues, la jungle et la misère.

Page 16

Regard

Le Getty avant tout le monde

Juste avant l'ouverture du musée J. Paul Getty à Los Angeles, GEO a découvert en exclusivité la collection réunie grâce au legs du milliardaire américain. Notre photographe Robert Polidori y a saisi les ultimes préparatifs.

Page 47

de six pages Office du tourisme d'Israël jeté et deux cartes GEO jetées.

Bulletin d'abonnement page 10

Carré "Perles du Kenya"
en twill de soie.

HERMÈS
PARIS

HERMÈS. L'AFRIQUE AU CŒUR.

Publicis Et Nous

GEO Courrier

L'Indonésie persécute-t-elle Timor ?

Nous sommes des élèves portugais, et nous avons trouvé votre enquête sur l'Indonésie (n°223) très intéressante, surtout pour tous ceux qui, comme nous, prennent contact pour la première fois avec la

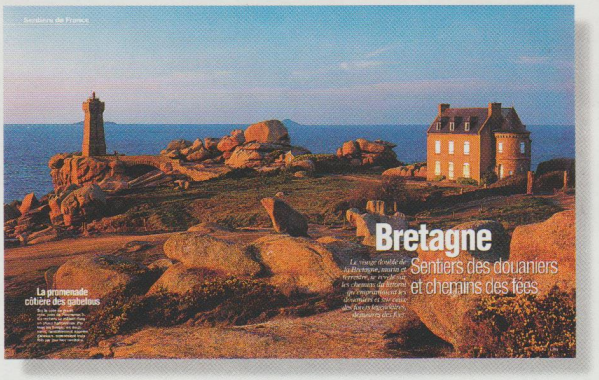
beauté de ce pays. Malgré l'originalité de votre article sur la transmigration, nous avons constaté, et nous le regrettons, que vous mentionnez Timor comme faisant partie de l'Indonésie. Alors que Timor, comme tout Etat indépendant, est un pays qui a une culture qui doit être respectée par les autres. Or, aujourd'hui, l'Indonésie opprime, torture et sacrifie le peuple de Timor qui, selon l'ONU, est encore sous administration portugaise.
ESCOLA O HOSPITAL, COIMBRA

GEO *Dans notre numéro 188, nous avions analysé la situation politique de Timor. Cette île se trouve actuellement à la fois sous le statut de la partition et sous le régime de l'annexion. Au XVIe siècle, les Portugais l'ont disputée aux Hollandais. Elle a été divisée, selon un traité datant de 1859, entre Timor occidental et Timor oriental. En 1949, la partie hollandaise (ouest) a été intégrée à la nouvelle République indonésienne. La colonie portugaise (est) a obtenu, en 1972, le statut de région autonome de la République portugaise. En 1975, le Portugal accepte le principe de l'autodétermination de Timor-Est, revendiqué par sa population. Mais l'armée indonésienne envahit le territoire et le général Suharto le proclame vingt-septième province de l'Indonésie. La carte de notre numéro 223, à laquelle vous vous référez, ne traitait que le seul thème de la transmigration dans l'archipel. C'est pour cela que la partition historique de Timor n'y apparaît pas.*

Navarrenx doit-il sa forteresse à Vauban ?

Intéressé par l'Histoire, j'ai lu votre article sur les forteresses édifiées par Vauban (n°220). Etant en vacances cet été dans les Pyrénées-Atlantiques et me référant à la carte que vous avez dessinée, j'en ai profité pour visiter la citadelle de Navarrenx. Mais j'ai été très étonné, dans le musée d'Histoire attenant, de ne pas voir cité le nom de Vauban, que ce soit pour la construction ou le remaniement, mais celui deFabricio Siciliano, mort en 1549. C'est-à-dire presque quatre-vingt-dix ans avant la naissance du maréchal.
NICOLAS GOURDAIN, GAMACHES

GEO *Navarrenx peut rajouter un panneau dans son musée. Vauban y est bien venu. En 1680, accompagné de Ferry, ingénieur des fortifications de Guyenne et d'Aunis, il parcourut la frontière et rédigea un plan de défense faisant de Bayonne la place principale et la place de dépôts des Pyrénées orientales, de Saint-Jean-Pied-de-Port son point d'appui, et prévoyant la mise en état de défense de Navarrenx ainsi que l'amélioration du fort d'Hendaye. Pour de plus amples renseignements, vous pouvez contacter l'Association des amis de la Maison Vauban (89630 Saint-Léger-Vauban ; tél. : 03 86 32 26 30) qui a édité une brochure bien documentée sur «Vauban, sa vie, son œuvre».*



Après Compostelle, le Tour de Bretagne

Bravo pour votre dossier sur les Sentiers de France (n°224). J'ai été tout particulièrement intéressé par l'article consacré au chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle et par la précieuse bibliographie concernant cet itinéraire. Vous mentionnez également le Tro Breiz ou Tour de Bretagne, un pèlerinage en terre bretonne qui me fait rêver depuis que je connais ce pays.
CHRISTOPHE BUISSON, GENÈVE

GEO *Ce pèlerinage breton est en effet célèbre depuis le Moyen Age. Il consiste à honorer à pied les «sept pères de la patrie» : saint Brieux, saint Malo, saint Samson (à Dol), saint Paterne (à Vannes), saint Corentin (à Quimper), saint Pol Aurélien (à Saint-Pol-de-Léon) et saint Tugdual (à Tréguier). GEO a publié dans son numéro 92 un reportage d'Alain Guigny qui avait refait le Tro Breiz, soit 550 kilomètres, en mêlant routes et sentiers presque oubliés.*

La forêt de Paimpont deux fois touchée

Dans votre reportage sur le sentiers de Bretagne, vous dites que la forêt de Paimpont a été détruite par un incendie. Or, cette forêt a été détruite par un ouragan qui a frappé la Bretagne il y a dix ans et dont tous les Bretons se souviennent.
J. BECHET, COLOMBES

GEO *Vous avez raison de rappeler le violent ouragan qui a dévasté la forêt de Paimpont. Cependant, en 1990, un incendie s'est bien déclaré dans cette zone de landes limitrophe, menaçant tout le domaine forestier. Le sinistre a été circonscrit, mais 600 hectares ont été détruits.*

SAC CONCORDE

LONGCHAMP
PARIS

GEO Courrier

Sentiers de France Initiation

Comment l'esprit vient en marchant

A propos du topo-guide du Paradis

Dire que dans votre dossier sur les Sentiers de France les quelques paragraphes d'introduction de Jacques Meunier m'ont ravi, c'est trop peu. Emu, oui, pour être plus juste. Une pareille communauté de sentiment mérite un salut au passage. Le problème avec le paradis qu'il évoque, c'est que, les premiers chapitres de la Genèse disent vrai, quand on y est c'est qu'on l'ignore. Aussitôt qu'on le sait, on est exilé. La marche permet de tourner cette difficulté parce que le point de vue fixe est continuellement évité.

J.P. SCHLUMBERGER, HUISMES

Des Français furent victimes du sîq à Pétra

J'ai eu le privilège de me rendre à Pétra en juin dernier et d'y passer plusieurs jours. Et j'ai pu constater les dégâts que signale votre excellent article (n°224), illustré si parfaitement. Je vous signale cependant que les mesures prises pour éviter les dégâts dus aux eaux ne datent pas d'hier. Dès le site redécouvert par mon compatriote Johann Burckhardt, en 1812, le problème du contrôle des eaux à l'entrée du sîq s'est posé et, malgré cela, les crues soudaines ont surpris et emporté en un avril funeste plus de vingt Français guidés par un père érudit, ainsi que l'écrit le poète tunisien Abdelwahab Medded dans son ouvrage «La Tache blanche», consacré au site de Pétra.
Ce drame m'a d'ailleurs été confirmé sur place par un guide bédouin qui conduit les touristes sur ce site prestigieux.

FRANÇOIS NEYROUD, CUGY

J'ai connu une autre escroquerie du siècle

Votre article sur l'escroquerie du siècle en Albanie (n°224) m'a fait sursauter. En effet, j'ai vécu une autre escroquerie, en Allemagne, dans les années 1923 à 1925, où le gouvernement s'est permis de changer en une nuit le Reichsmark en Goldmark. Beaucoup de retraités se sont suicidé parce que l'argent à la Caisse d'épargne ne valait presque plus rien.

Ma pauvre mère a ainsi perdu dans cette opération scandaleuse 12 000 marks. C'est le ministre des Finances de l'époque, Helmar Schacht, qui a voulu redresser l'inflation galopante par cette opération. Je pense que ce fait authentique mérite d'être connu du public.

CLAUDE ASSER, CHAMBÉRY

BON D'ABONNEMENT

A retourner à GEO - Service Abonnements - B100
60732 Ste-Geneviève Cedex - Tél. 03 44 12 53 00

A ❑ **Je m'abonne à GEO 1 an-12 nos pour 298 F**
au lieu de 384 F (prix de vente au numéro).
❑ Je paie en 2 fois, 149 F aujourd'hui et 149 F dans 6 mois sur facture.
❑ Je préfère payer en 1 fois, soit 298 F aujourd'hui.

B ❑ **J'abonne un ami à GEO 1 an pour 298 F**
au lieu de 384 F (prix de vente au numéro).
❑ Je paie en 2 fois, 149 F aujourd'hui et 149 F dans 6 mois sur facture.
❑ Je préfère payer en 1 fois, soit 298 F aujourd'hui.

Ci-joint mon chèque à l'ordre de GEO.

Mon adresse : (à remplir dans les cas A et B)

M. Mme. Melle. Nom. Prénom

Numéro Rue / Avenue / Boulevard

Code postal Ville 226 A

L'adresse de mon ami : (à remplir dans le cas B seulement)

M. Mme. Melle. Nom. Prénom

Numéro Rue / Avenue / Boulevard

Code postal Ville 226 B

En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-contre sont indispensables au traitement de votre commande et sont communiquées aux destinataires la traitant. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Prisma Presse. Vous pouvez vous opposer à ce que vos nom et adresse soient cédés ultérieurement.

LA NOUVELLE LIGNE POUR HOMME DE BOUCHERON.

JAÏPUR

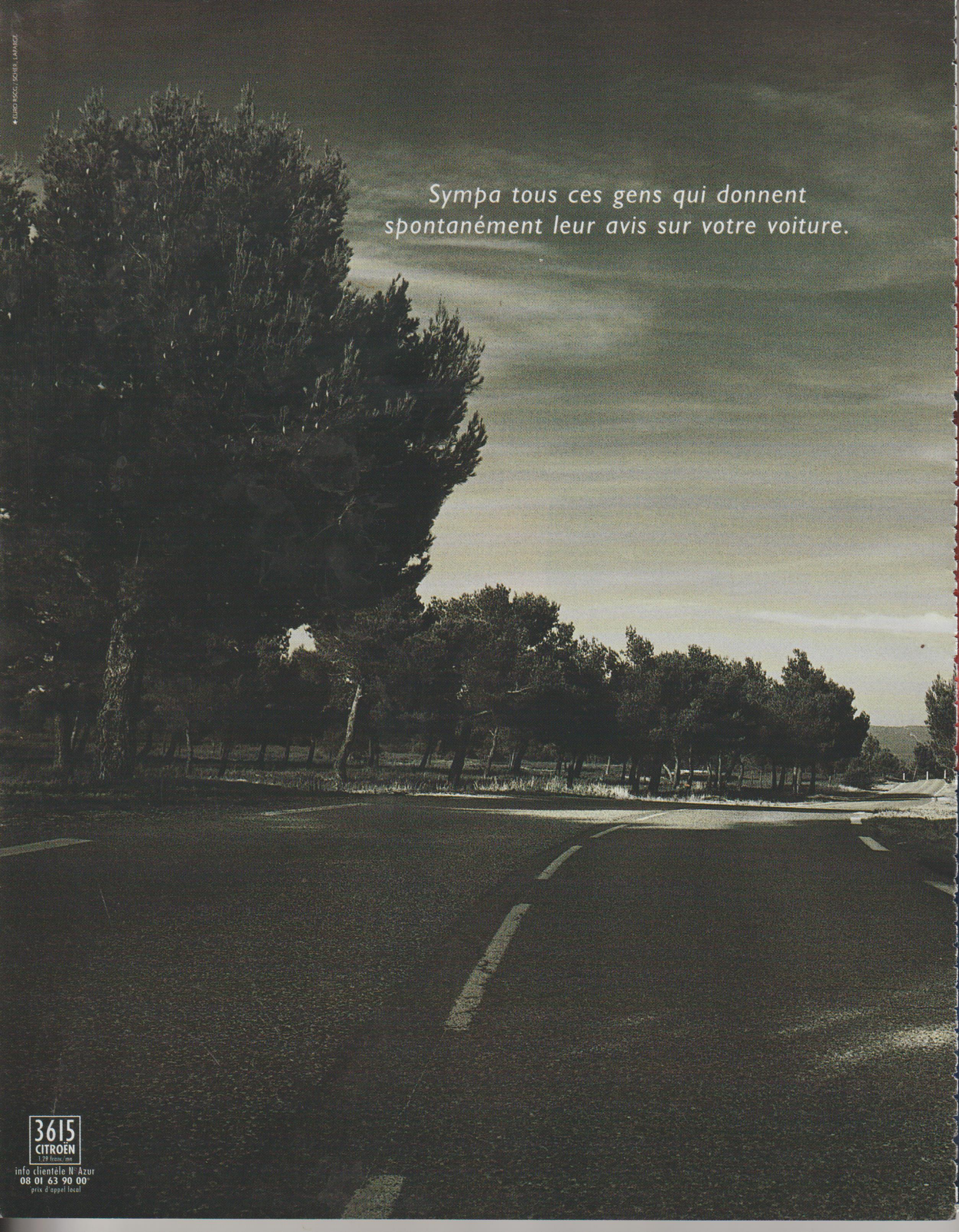
HOMME

BOUCHERON

PARIS

EAU DE PARFUM • EAU DE TOILETTE

BOUCHERON PARIS : 26, PLACE VENDÔME - 78, RUE DES SAINTS-PÈRES - 134, AVENUE VICTOR HUGO
ET CHEZ LES DÉPOSITAIRES AGRÉÉS.


Sympa tous ces gens qui donnent
spontanément leur avis sur votre voiture.
3615
CITROËN
1,29 franc/mn
info clientèle N° Azur
08 01 63 90 00*
prix d'appel local
★EURO RSCG / SCHER. LAPARCE

Les gens sont unanimes : votre nouvelle

CITROËN XSARA est superbe

avec ses lignes élégantes

et son design innovant.

Mais ne leur parlez pas

de son habitacle spacieux

et fonctionnel,

de ses absorbeurs d'énergie

à déformation progressive,

de son airbag conducteur CITROËN,

de sa direction assistée de série,

ils risqueraient de vouloir

voyager à vos côtés.

CITROËN XSARA

PLUTOT SORTIE DE VOS REVES QUE D'UNE USINE.

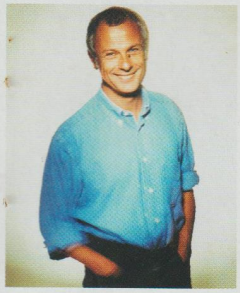
CITROËN préfère TOTAL

GIVENCHY

ORGANZA

"QUELQUE CHOSE EN MOI D'ÉTERNEL"

GEO Edito



Choisir de voir l'actualité autrement

Une femme mériterait d'être nobélisée. Maggy, ainsi l'appelle-t-on, est tutsi. Dans un pays – le Burundi – où il ne fait pas bon être hutu. Et puis, un jour, c'est quelqu'un de sa famille qui, sous ses yeux, commande le énième massacre d'adultes hutu. A leurs côtés, des enfants. Le premier qu'elle réussit à soustraire à la folie des hommes, c'est une femme hutu qui l'a jeté dans ses bras avant de mourir en lui disant : «Tu es la seule à pouvoir le sauver.» Maggy y a vu comme un signe. Elle en sauvera vingt-cinq, cette fois-là. Depuis, sa vie est consacrée à recueillir indistinctement enfants hutu, tutsi ou twa, au mépris du danger qui la guette des deux bords. Marguerite Barankitse peut se faire tuer à tout moment. Au-delà du clivage tutsi-hutu, elle s'affirme burundaise. Et là est peut-être la deuxième leçon donnée par cette magnifique inconnue : celle de puiser son énergie, et Dieu sait si en Afrique la chose est ardue, dans l'identité nationale plutôt que dans la division «ethnique» pour réunir ses frères. Cet espoir, incarné par Maggy, vous le retrouverez dans l'émouvant reportage réalisé par le photographe Pascal Maitre et notre journaliste Alain Frilet.

Le prix Bayeux récompense chaque année les meilleurs reportages écrits ou films-documentaires réalisés par les correspondants de guerre. Cette année, Pierre Gaillard s'est vu attribuer le troisième prix – en catégorie presse écrite –, pour son grand reportage sur l'Afghanistan paru dans notre numéro 219. Un prix qui récompense un auteur dont le travail illustre parfaitement la démarche éditoriale du grand reportage tel que nous le pratiquons. Celle qui consiste à vouloir privilégier le sens. A donner les clefs pour comprendre un conflit ; non en vous reservant les mêmes angles que ceux des journaux télévisés, des news magagazines ou des quotidiens, mais en choisissant de remettre l'actualité dans une perspective historique, géographique ou humaine. Pour l'image, la démarche est identique. Comme en témoigne le travail du photographe Alain Keler qui vient de recevoir, aux Etats-Unis, le prestigieux prix Eugene Smith récompensant son œuvre en cours sur les minorités nationales d'Europe de l'Est. Travail que nous publierons prochainement.

Cette volonté de travailler en profondeur, nous la partageons avec les journalistes d'ARTE, à travers un partenariat avec l'émission «Thema». Non en traitant les mêmes sujets de la même façon, mais en jouant la complémentarité d'approche. Par exemple : ce mois-ci, à partir d'un somptueux récit de voyage au long cours sur le fleuve Amazone, nous vous conseillons de découvrir une autre image de l'Amérique latine diffusée le 4 décembre sur ARTE et consacrée au rôle joué par la Théologie de la libération. Le témoignage de José Oscar Beozzo, prêtre brésilien et homme de terrain, permettra de mieux comprendre ce mouvement populaire religieux et la part qu'il a prise dans les luttes de libération sud-américaines.

Que ce soit au Burundi, avec une femme qui sauve des orphelins de toutes les ethnies (en haut), ou en Afghanistan (en bas), au cœur des luttes fratricides qui ensanglantent le pays, nous essayons de vous faire vivre l'actualité dans une perspective plus humaine.

Jean-Luc Marty

Jean-Luc Marty Rédacteur en chef

La vie

Près de Manaus, au Brésil, le rio Negro charrie des matières organiques et vient teinter de noir les eaux de l'Amazone. Les deux fleuves vont se côtoyer dans le même lit sur 80 kilomètres avant de se fondre. Un phénomène qui s'explique par la différence de vitesse des eaux.

Amazone à contre-courant

C'est un colosse. Ses crues noient des milliers de kilomètres carrés, emportent des forêts, conduisent au seuil des maisons serpents et caïmans; ses basses eaux amènent miasmes et jaguars… Face à lui, les hommes n'ont d'autre choix que de défier ce courant qui n'a de cesse de les emporter. Pendant quatre mois, nos reporters ont affronté sa démesure.

Par Jere Van Dik - Photos de Alex Webb

Centre nerveux de l'Amazone, Manaus

est le plus grand port flottant du monde

C'est dans une ambiance survoltée que transitent passagers, fret et marchandises sur les docks de Manaus. Cette ville d'un million deux cent mille habitants connut son âge d'or entre 1885 et 1915 grâce au boom du caoutchouc. La création d'une zone franche en 1967 a redynamisé la cité mais a entraîné une augmentation dramatique de la population.

Une autoroute *fluviale où naviguent*

chalands, pirogues et même hôpitaux

L'Amazone fourmille de toutes sortes de bateaux, mais les plus nombreux sont des chalands à fond plat dont le nom, gaiolas (cages à oiseaux), évoque la promiscuité qui y règne. Les passagers vivent entassés entre baluchons, perruches et victuailles ou couchés dans des hamacs accrochés sur le pont. De grandes bâches les protègent de la pluie mais entretiennent une touffeur insupportable.

Quand les caboclos, métis brésiliens, ne trouvent pas de travail, ils viennent squatter ces maisons de bois sur pilotis installées dans les favelas de la banlieue de Manaus. Ils vivent de pêche, de chasse, de petite agriculture, de cueillette en forêt et de la récolte du latex. Mais les hautes eaux inondent régulièrement leurs cahutes.

Bâties au bord du **fleuve,**
les baraques des squatters
en subissent tous les caprices

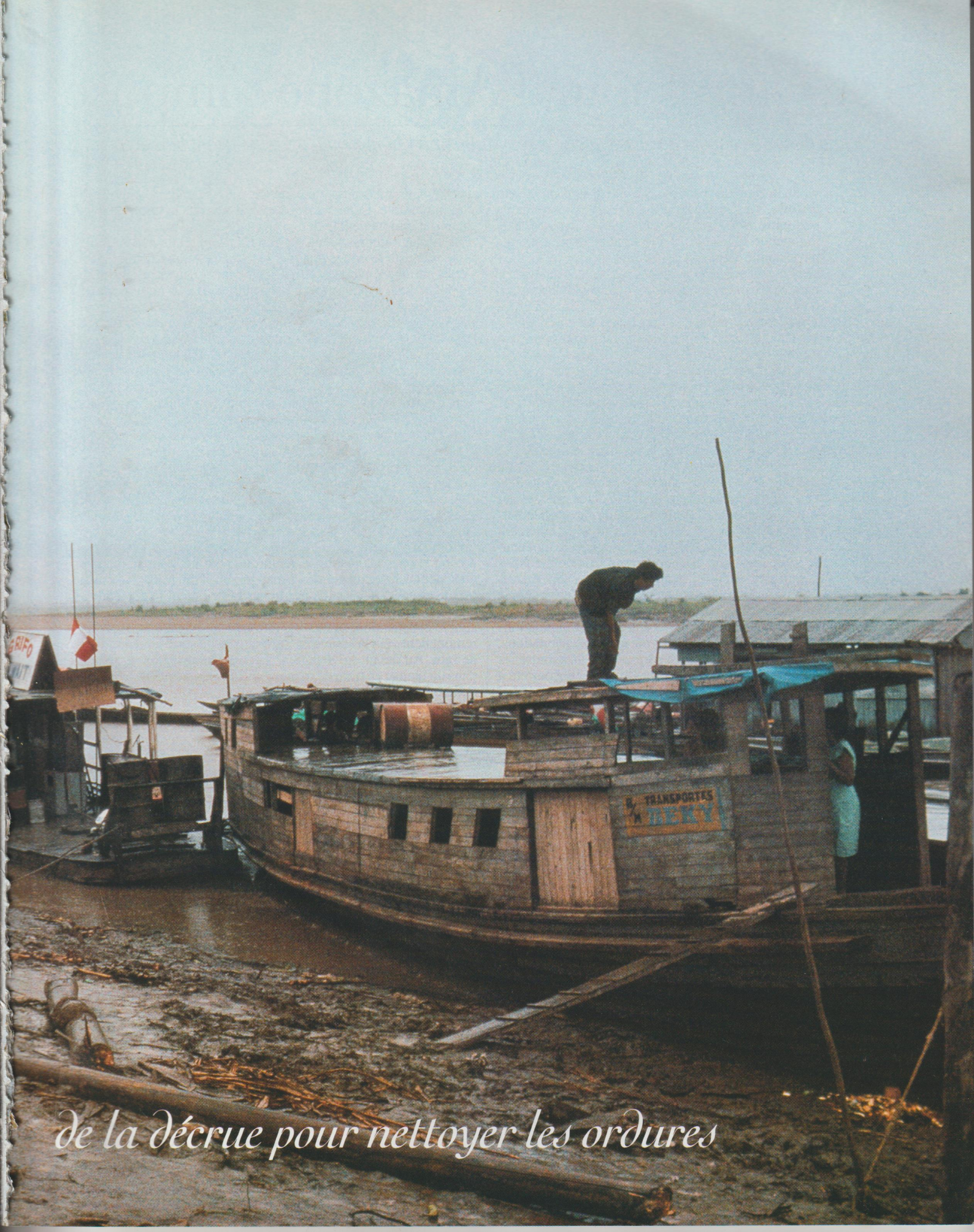
Résignés, les petits Indiens Yagua

attendent de danser pour les notables

Dans un village proche de la frontière colombienne, ces enfants au regard triste s'apprêtent à danser pour les hôtes de marque du gouvernement et leur escorte armée. Cette forme de tourisme culturel permet aux Yagua, comme à d'autres tribus de la région, de gagner l'argent indispensable à l'achat de sucre, de riz et de tabac.

Le village lacustre de Pucallpa, au Pérou, perd beaucoup de son pittoresque en période de décrue où le bois flotté des récents arrivages s'enchevêtre autour des barques échouées. Mais c'est aux basses eaux que la pêche est la meilleure. Inversement, les hautes eaux dispersent les poissons, inondent les champs et rayent de la carte de nombreux villages.

Guetteur avide, l'urubu *profite*



de la décrue pour nettoyer les ordures

Jour après jour, l'Amazone s'impose

Le fleuve menaçant ne laisse aucun répit. Malheur à l'homme qui un seul instant baisse sa garde

Eva Santos attend patiemment, assise sous un auvent de toile, sur le pont arrière du «Peryassu», quelque part entre Belém et Santarém sur l'Amazone. Elle fait sauter son bébé, Wallace, sur ses genoux. La pluie cingle l'eau brune. D'énormes arbres déracinés foncent sur nous, en partie dissimulés par le courant. Notre pilote manœuvre afin d'éviter les troncs, comme si c'était des balles. Eva est négociante en fruits et légumes, elle va vendre sa marchandise plus haut en amont. Si le voyage dure trop longtemps, la cargaison pourrira à cause de la chaleur et elle risque de tout perdre. Elle regarde fixement le fleuve. On a l'impression que le monde entier se réduit à une marée brune qui veut la submerger. «Je n'ai pas démarré avec de l'argent, dit-elle, j'ai démarré avec du courage.»

Des paroles que je n'oublierai pas. Sur le fleuve Amazone, la vie humaine semble toujours avancer à contre-courant ; il faut ramer contre l'eau, l'économie, les lois, la politique, l'injustice, la maladie, la chaleur et les exigences contradictoires des nations du Nord. En remontant le fleuve, de son embouchure à sa source, j'ai rencontré beaucoup de gens comme Eva Santos, massés sur les berges ou se déplaçant avec une sorte de détermination léthargique sur cette autoroute brune. Ils auraient tous parfaitement compris ce qu'elle voulait dire. Mais sur l'Amazone, le mot courage n'a pas le même sens que dans notre monde tempéré où les moustiques, la faune et les cours d'eau sont globalement maîtrisés. Il ne s'agit pas d'accomplir un acte de bravoure momentané face à la catastrophe. Ici, sur un fleuve qui déverse dans la mer cinq fois plus d'eau que n'importe quel autre, où les inondations amènent caïmans, serpents et maladies au seuil des habitations, où les êtres humains semblent parfois dressés les uns contre les autres comme l'océan contre le fleuve lorsqu'ils se rencontrent à l'embouchure, la nature du courage est tout autre. Il est certes fait de bravoure, mais aussi de patience, une patience obstinée, infinie, intolérable. Cette patience, je l'ai vue sur le visage des Indiens qui remontaient le fleuve en canoë. Je l'ai vue sur le visage d'un pêcheur qui attendait, harpon en main, tel un héron. Je l'ai vue encore sur le visage d'un petit garçon devant un restaurant où j'étais allé après avoir observé le combat des eaux à l'embouchure. Je m'étais rendu en avion jusqu'à l'un des nombreux déversoirs de ce delta large à cet endroit de 160 kilomètres, en compagnie du photographe Alex Webb. Tandis que notre pilote dépassait un vol de vautours, nous avions les yeux fixés sur cette vague géante qui remontait le fleuve. C'était la «pororoca», la grande rugissante, un spectaculaire mascaret qui peut atteindre 3,50 mètres de haut et qui, à certaines périodes, se fraie un passage jusque dans l'intérieur des terres. La grande rugissante avançait vers l'amont, couronnée d'écume blanche. Elle ressemblait à une immense déferlante prête à se fracasser mais, contre le courant, elle progressait avec lenteur. Patiemment.

Le jeune garçon se déplaçait avec la même lenteur. Il s'est approché et il est resté debout, à nous observer, devant le restaurant. Il devait avoir 8 ans. Il était pieds nus. Il se contentait de nous regarder. Sa façon de regarder avait quelque chose d'inexorable. Nous avons fini par l'inviter à l'intérieur et nous lui avons payé un soda. Il a manifesté une reconnaissance tranquille. «Je suis venu voir si on avait besoin de quelqu'un pour nettoyer au marché, c'est pour acheter un poisson à manger, a-t-il dit. Mais il n'y avait pas de travail. – Qu'est-ce que tu vas faire ? lui ai-je demandé. – On mangera pas aujourd'hui.» Ce n'était pas une plainte. Une simple constatation. Je me suis retrouvé sur plusieurs cargos qui remontaient vers la source et, partout, j'ai vu cette lenteur autour de moi. Au début du voyage, j'ai remarqué un homme allongé dans un hamac en train de manger une orange, pendant que d'autres déchargeaient d'un bateau des ballots de palmes de 3,50 mètres de long. J'ai pris cela pour de l'apathie ou de la paresse, mais je me trompais. Au fur et à mesure que la nature du fleuve m'obligeait à adopter les mêmes fonctionnements, j'en suis arrivé à y voir le rythme d'un coureur de fond obligé de réussir la course de sa vie sur un parcours qui ne change que pour contrarier sa progression. Eva Santos et ses semblables avaient compris toute la signification du «voyage au long cours».

Durant quatre mois, j'ai remonté doucement le cours de l'Amazone. Hormis une courte portion où la menace du Sentier lumineux m'a contraint à dévier de ma route, j'ai suivi ce que les géographes nomment la branche mère du fleuve qui traverse le Brésil puis les Andes, jusqu'à sa source la plus éloignée, au sud du Pérou. J'avais divisé le fleuve en quatre sections : de l'embouchure à Manaus, de Manaus à la Colombie, de la ▶

A partir des sources de l'Apurimac, dans les Andes, l'Amazone court sur 7 000 kilomètres. Son débit représente le sixième des eaux douces rejetées dans les mers et les océans du globe.

http://www.Piper.Heidsieck.com

Le rouge n'est pas une couleur innocente.

Si l'étiquette
de Piper-Heidsieck est rouge,
ce n'est pas par hasard,
c'est parce que le raisin rouge
participe à la création
du champagne.

PIPER HEIDSIECK S.A. RCS REIMS B 33 5781 1 42 - BDDP

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION

Le système hi-fi Diva.

FCA/BMZ

Dès les premières notes, la Diva vous emporte et vous séduit. En allant droit à l'essentiel, elle comble tous vos désirs de haute fidélité. Totalement innovante dans son concept, la Diva se compose de trois éléments : un afficheur indépendant qui centralise et affiche toutes les fonctions et informations désirées. Un bloc au design épuré réunissant les fonctions amplification, CD et tuner. Un système tri-phonique pour une restitution sonore d'une qualité exceptionnelle (y compris dans les graves). Chez vous la Diva s'efface, se fait discrète et vous laisse en tête à tête avec votre musique préférée.

3615 PIONEER
2,23 F / MN

PIONEER®
PIONEER *FRANCE* S.A.

Belém *veut régner sur l'Amazonie*

Capitale de l'Etat du Pará, Belém n'est pas située sur l'Amazone mais en bordure de son delta, à 300 kilomètres au sud. Cité métisse de 1,3 million d'habitants, la «ville des manguiers» s'ouvre sur l'océan Atlantique. Peu industrialisée, elle a conservé l'élégance et la richesse de l'époque coloniale. Des averses quotidiennes en font l'une des villes du monde où il pleut le plus.

Colombie aux hauts plateaux péruviens, et de là à la source. Chaque section différait de la précédente : on passait d'agglomérations urbaines à une nature presque sauvage, du chaos de la drogue et du terrorisme à une paix ancestrale. Et pourtant le fleuve traversait tout cela, presque immuable, sur des centaines et des centaines de kilomètres. Au fur et à mesure de ma lente progression vers l'amont, j'ai commencé à comprendre comment cette constance implacable pouvait devenir la thématique sous-jacente et le défi de l'existence. Entre l'embouchure et Iquitos au Pérou, soit 3 700 kilomètres, la dénivellation n'est que d'une petite centaine de mètres. En traversant cette région de plaines, le fleuve se traîne comme s'il n'était pas tenu d'arriver quelque part. Empruntant des cargos ou des bateaux pour passagers, j'ai gravi cette centaine de mètres à la façon d'un homme accroché à une échelle qui ne cesserait de tomber, ne gagnant que quelques centimètres à chaque barreau.

Le fleuve était si large et ses méandres si amples que j'avais à peine l'impression que nous décrivions une courbe. A part le soleil qui se déplaçait, impitoyable au-dessus de nos têtes, en fonction de nos changements de cap, tout demeurait identique : le brun de l'eau, le vert de la forêt. C'était la saison des pluies, qui court de novembre à juin, et le fleuve était en hautes eaux : il avait envahi la forêt, recouvrant la «varzea», la vaste plaine amazonienne inondée plusieurs mois par an. La monotonie s'est installée. Mes gestes étaient plus lents. Je lisais. Je dormais. Je contemplais le fleuve. J'ai parlé à un homme qui ne se séparait jamais de sa Bible ; à une femme qui avait quitté son mari ; à un policier qui avait pris une balle dans la main. Je dînais dans les cuisines : poulet au riz ; haricots et poisson ; poulet au riz. Des canoës glissaient au fil de l'eau. Nous croisions de petits bateaux de bois, chargés de passagers ou de marchandises, qui descendaient vers l'aval en crachotant dans un nuage de fumée. Peu importait que le ciel fût bleu ou non, le fleuve n'en reflétait jamais la couleur ; il charriait des sédiments arrachés aux Andes. On voyait des troncs d'arbres, des broussailles, des tourbillons, portés par le courant infatigable, et des dauphins de rivière qui batifolaient.

L'après-midi, les nuages s'amoncelaient, puis le ciel s'illuminait d'éclairs et c'était le déluge ; on n'y voyait qu'à une centaine de mètres au plus. Lorsque l'obscurité venait, les nuages s'estompaient et le ciel se constellait d'étoiles ; mais les éclairs continuaient leurs tirs de barrage à l'horizon. Dans le calme de la nuit torride, des nuées de moustiques tournoyaient autour du tulle drapé sur mon hamac. Des scarabées couraient sur le pont. Une nuit, le bateau a été enveloppé par des nuées de sauterelles ; une autre par des lucioles. Peu à peu, j'ai perdu la notion du temps et je me suis souvenu du roman de Joseph Conrad «Cœur des ténèbres» où il est question d'un périple sur une rivière en pleine jungle. J'ai gardé en mémoire le désespoir qui vous étreint au plus profond de la forêt : «L'horreur ! L'horreur !» écrit Conrad. De toute évidence, puisque des êtres humains s'efforçaient d'implanter de la vie et du sens sur ces rives boueuses, près de ce flux inexorable, le seul moyen de faire jeu égal avec cette monotonie, c'était d'aller à la rencontre directe du fleuve, avec un courage aussi inexorable. J'ai revu ce même courage sur les traits d'une femme qui s'appelait Solange Garcia. Elle était dans un champ et protégeait sa maison contre les forces gouvernementales.

Manaus, c'était à la fois le cœur et la limite de la partie la plus civilisée du fleuve. De l'embouchure à la ville, toutes les forces du XXe siècle se sont conjuguées pour laisser leur empreinte sur cet extraordinaire morceau de nature. Des villes fleurissent sur ses rives, des cargos de haute mer naviguent sur ses eaux, des exploitations agricoles transforment la forêt en terres cultivées et la télévision arrive jusque dans les villages indiens. La capitale officieuse de tout cela : Manaus, une ville de plus d'un million d'habitants répartis au confluent de la branche mère de l'Amazone et de son principal affluent, le rio Negro. Pourtant, ici la vie est restée rude. Le travail dans les mines a épuisé les hommes et transformé les cours d'eau en rivières de mercure. Les villes n'ont pu faire face à l'arrivée massive des paysans qui désertaient leurs fermes pour tenter d'échapper à la pauvreté. Manaus elle-même est une ville-champignon ; née du commerce du caoutchouc au tournant du siècle, elle a connu une explosion de richesse et de population après avoir été déclarée zone de libre-échange par le gouvernement brésilien en 1967. Mais la croissance économique continue n'empêche pas la ville de regorger de chômeurs.

Je m'y suis arrêté pour changer de bateau et c'est là que j'ai rencontré Solange Garcia. Elle se tenait debout, sur le sol boueux, devant sa maison. Elle était vêtue avec soin, mais l'habitation était un taudis : un baraquement d'une seule pièce où elle vivait avec José Alves, son mari, et leurs huit enfants. Leur logement était menacé. Deux mois auparavant, Solange, José et les enfants avaient quitté leur village loin en amont dans l'espoir de trouver travail et école. José était au chômage et Solange n'avait qu'un emploi à mi-temps dans un snack-bar. Ils avaient construit leur baraque sans permis sur des terrains publics, et l'agence brési-

L'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION

Un labyrinthe *d'eau et de terre*

Les crues de l'Amazone et des rios qui l'alimentent inondent la plaine, formant un dédale de rivières, de lacs et de canaux. L'Ucayali, nom de l'Amazone près de sa source au Pérou, a parfois des débordements dévastateurs. Ceux-ci peuvent faire reculer les berges de 30 mètres, engloutissant des centaines d'hectares de forêts et parfois des villages.

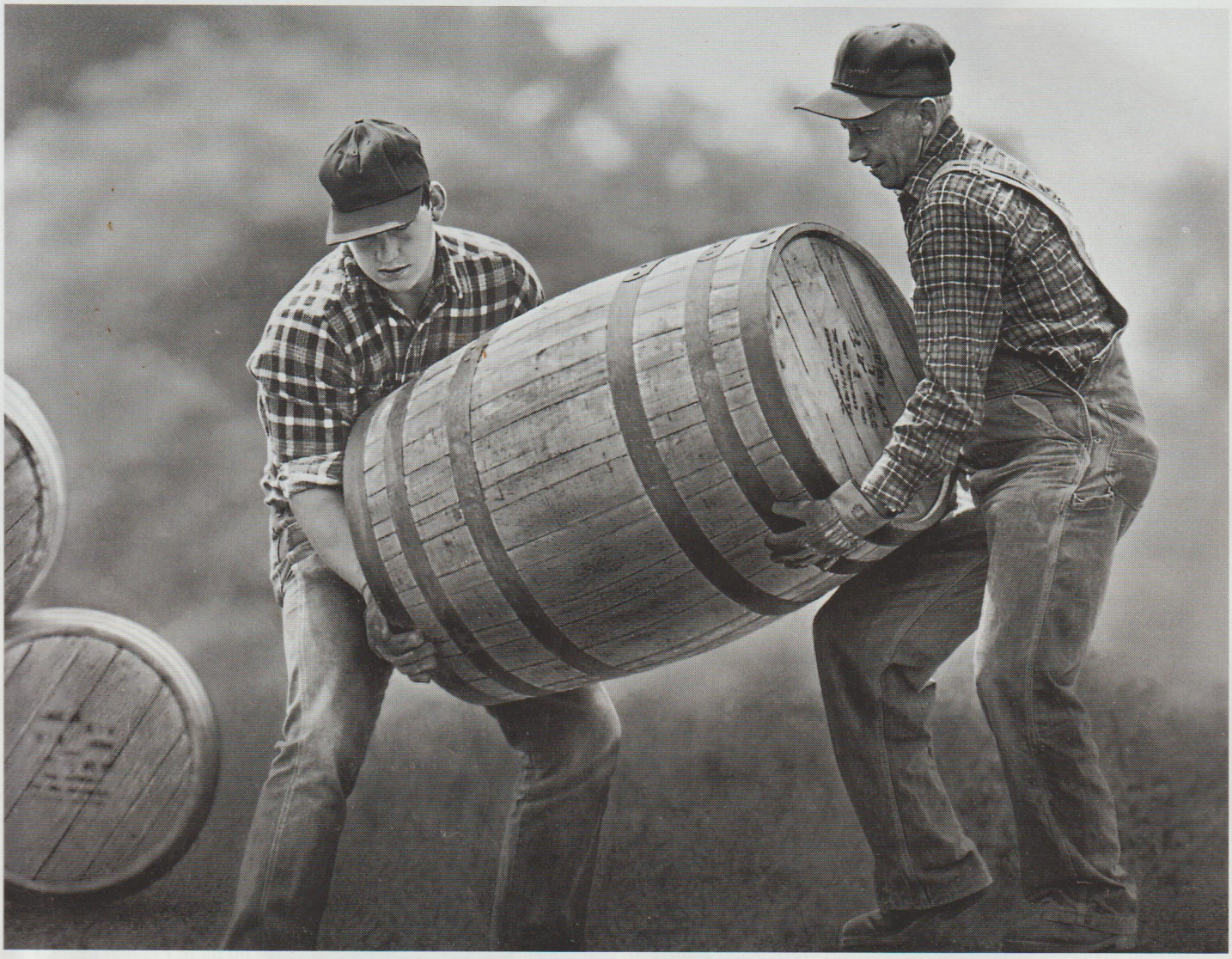
▶ lienne pour l'environnement, l'Ibama, devait la raser. Il semble ironique que le gouvernement brésilien, après avoir encouragé les populations à émigrer vers le nord et à s'installer en Amazonie, veuille les expulser maintenant qu'elles sont considérées gênantes. Mais Solange est déterminée à garder sa maison de planches mal jointes, aux fenêtres sans vitres, au sol en terre battue recouverte d'un toit qui fuit. «Quand il pleut, dit-elle, il faut qu'on se tienne debout, sinon on est trempé.» Elle n'a pas l'intention de partir. «Je reste toute la journée, sous le soleil, pour empêcher d'autres gens de nous prendre notre terrain ou démolir la maison.» Pendant que nous lui parlions, des hommes de l'Ibama sont arrivés dans une camionnette. En voyant nos appareils photo, ils sont repartis sans rien faire. Ils n'ont pas pu renverser la baraque. «On ne cédera pas, dit-elle. On ira jusqu'au bout.»

Nous remontions le fleuve à petite allure. Je partageais un bateau de 15 mètres avec Alex et un équipage de trois hommes. Le capitaine, qui répondait au nom de Valdecir, combattait vaillamment le fleuve le jour mais, la nuit, il jetait l'ancre ; il n'était pas prêt à relever deux défis à la fois : les troncs d'arbres et l'obscurité. Bientôt, nous nous sommes laissés engloutir par l'uniformité. Jour après jour, nous progressions vers l'ouest, jusqu'à ce que les jours n'aient plus d'importance. Nous luttions contre le courant mais, contre le temps, nous avions baissé les bras. Nous nous trouvions sur les terres des ribeirinhos, le peuple de la rivière. Les villes et les fermes étaient de plus en plus petites et de plus en plus espacées, séparées par la jungle qui envahissait les rives du fleuve. C'était l'Amazone primitive, où se mêlent la vie et la mémoire. Les ribeirinhos sont issus d'un métissage entre des récoltants de latex d'origine européenne et les Indiens ; ils sont aujourd'hui les principaux habitants de la varzea. Ils ont conservé en grande partie le mode de vie de leurs ancêtres indiens, défrichant de petites surfaces qu'ils cultivent quelques années puis laissent retourner à l'état sauvage. Cette pratique est si ancienne dans le bassin de l'Amazone qu'elle a pu modifier de manière significative la forme de ce que nous considérons comme une forêt vierge. Les ribeirinhos vivent de la pêche et de la culture de petites parcelles. Ils élèvent des poulets, cultivent du maïs et du manioc, base de leur alimentation. Ils achètent leurs provisions au regatao, un négociant qui fait la navette le long du fleuve. Les ribeirinhos que nous avons rencontrés avaient un rapport plus étroit avec le fleuve que ceux, plus modernes, se trouvant plus à l'est ; mais ils étaient sans cesse sur le qui-vive. Ils avaient peur : de la malaria, du choléra, de la jungle. «Quand l'eau est basse, les jaguars viennent, m'a expliqué l'un d'eux. Et quand elle est haute, c'est les serpents.» Sa femme a parlé des caïmans avec colère : «Un caïman a attaqué un petit garçon et son oncle dans un canoë. Il a emporté les deux bras du petit avant que son oncle ait pu le tirer de là.»

Un autre jour, un peu plus en amont, je me suis enfoncé au cœur de la varzea à bord d'un canoë, accompagné par un jeune ribeirinho nommé Elcio. Il portait un arc et une flèche reliée à une ligne de pêche et pagayait doucement, les yeux rivés sur l'eau noire. Il cherchait des pirarucus, un poisson rouge, or et brun qui peut peser plus de 100 kilos. Le pirarucu doit venir respirer en surface. Elcio guettait la moindre ride sur l'eau. Derrière la chaleur visqueuse qui assomme, j'ai perçu en filigrane l'ombre familière du désespoir. Pour Elcio, aucune marge de sécurité. «Mon père est mort l'an dernier», avait-il expliqué. Désormais, c'était à lui de nourrir la famille et il n'y avait rien dans le canoë. «C'est plein de piranhas par ici», a observé Marco, mon interprète. «Je n'ai peur que des caïmans et des serpents», a répliqué Elcio. Il était intrépide, agile et costaud. Il avait 16 ans. Il me rappelait Eva Santos. Nous nous sommes arrêtés sous des arbres où s'enroulaient d'épaisses lianes de maracujas. De hautes herbes poussaient dans l'eau. Les branches étaient très basses à cet endroit. Des aigrettes se tenaient en équilibre, immobiles. Des aras voletaient au-dessus de nous. Elcio a pris son arc, ajusté la flèche et, après avoir attendu quelques instants, il a tiré sur quelque chose qu'il avait repéré dans l'eau. «Nada», a-t-il dit. Il a récupéré la flèche et s'est remis à pagayer de la main gauche, tenant l'arc dans la droite. Elcio s'est arrêté, il a attendu puis, par deux fois, il a tiré. Rien. La nuit allait venir et le canoë était toujours vide. «Il faut y aller», lui a dit Marco. A contrecœur, Elcio a fait demi-tour. Les herbes bruissaient sur le passage de l'embarcation. Il y a eu un nouvel arrêt et, une fois encore, Elcio a bandé son arc. La flèche a traversé l'air et l'eau presque sans bruit, mais, cette fois, un pirarucu se débattait au bout de la ligne, le museau transpercé. Elcio l'a hissé à bord du canoë avec un sourire de soulagement. Il s'est remis à pagayer pour rentrer.

Nous avons dit au revoir à Elcio et nous avons poursuivi notre route. Des gamins surgissaient dans des canoës pour échanger des noix du Brésil et du manioc contre du sel et du sucre. Les villages se ressemblaient tous : une ou deux routes, une église catholique et une église pentecôtiste, un petit marché ; des piles de casiers contenant des bouteilles de bière, des gamins qui jouent ▶

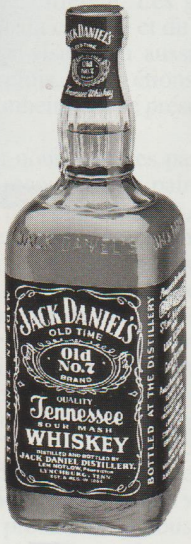
FCA! BMZ



Si vous voulez mieux nous connaître, écrivez-nous : Jack Daniel's Distillery, Lynchburg, Tennessee 37352 USA.

NOS EMPLOYES SONT DES GAILLARDS taillés dans le même bois que celui qui donne au Jack Daniel's toute sa rondeur.

Car pour bien vieillir, notre whiskey doit couler goutte à goutte, tout doucement, à travers une épaisse couche de charbon de bois.
Ensuite, nos tonneliers doivent s'assurer qu'il acquiert tout son moelleux en soulevant les fûts un à un. Vous voyez, tout ce processus nécessite beaucoup de temps... mais aussi beaucoup de muscles.



JACK DANIEL'S TENNESSEE WHISKEY

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION.

N°5

LES PRODUITS CHANEL SONT VENDUS DANS LES POINTS DE VENTE SIGNALÉS PAR LE PANNEAU DÉPOSITAIRE AGRÉÉ.

Les enfants *en font leur terrain de jeux*

Tout au long de l'Amazone, ici à Benjamin Constant, petite ville située à la frontière entre la Colombie et le Pérou, les enfants s'adonnent à leur jeu favori. Qu'ils pêchent ou organisent un concours de plongeon, ils apprennent à vivre avec leur redoutable voisin. Le fleuve est pour eux la meilleure école de vie, de courage et de solidarité.

▶ au football. Un homme quémandait du sucre. Un enfant mendiait pour s'acheter un hameçon. Un jour, nous sommes tombés sur un tournoi de football disputé dans un champ ; les équipes s'affrontaient pour gagner un canard rôti.

Dans une bourgade, j'ai discuté avec un homme qui triait des noix du Brésil. Il ne portait pas de chemise. Je lui ai posé une question qui me venait souvent à l'esprit : «Comment faites-vous avec tous ces moustiques ? – On s'habitue», a-t-il répondu. Dans un autre village, j'ai fait la connaissance d'une infirmière irlandaise qui était là depuis plus d'un an. Je lui ai demandé si elle s'était habituée aux nuées de moustiques. «Il paraît qu'il faut cinq ans. Alors, patience !» a-t-elle répliqué en en écrasant un de plus. Il faut plus de temps pour s'accoutumer à certaines choses. Des maladies devenues rares dans les pays les plus développés persistent en Amazonie, à cause du climat, du manque d'hygiène et de la pauvreté qui empêche les gens de se faire soigner. Dans le petit hôpital où travaillait l'infirmière, j'ai vu une affiche qui proclamait : «Soignez d'abord vos préjugés.» «C'est à cause du racisme ? ai-je dit. – Non. De la lèpre.»

J'ai incité Valdecir à accélérer le rythme et nous avons navigué jusqu'à une heure avancée. Il a commencé à devenir nerveux. A la lueur du projecteur, les arbres flottants se cabraient comme des chevaux et, de temps à autre, deux points rouges fixaient le faisceau lumineux : les yeux d'un caïman. Nous avons mouillé tard dans la nuit et j'ai eu un sommeil agité à cause de la chaleur. A un moment, je me suis réveillé et j'ai aperçu six Indiens à bord d'un canoë ; ils sont passés à quelques mètres de nous, plongeant silencieusement dans les eaux du fleuve leurs pagaies en forme de flèche. Cette vision m'a paru d'un autre âge, presque un rêve. Il fut un temps où des tribus indiennes très organisées dominaient le bassin de l'Amazone. Aujourd'hui, les tribus périclitent et presque tous les Indiens sont partis. Bien qu'ils continuent de parler cent quatre-vingts langues différentes dans la seule Amazonie brésilienne, leur nombre s'est réduit à cent cinquante mille et ils sont soumis à une pression constante.

Cette pression, nous en avons eu des manifestations concrètes au moment de quitter le territoire brésilien. Nous nous trouvions à 150 kilomètres de la Colombie. «Vous arrivez dans le trou noir», nous a dit un villageois dans un magasin d'approvisionnement. Il nous a avertis que cette région était totalement incontrôlée et que c'étaient les passeurs de drogue, les politiciens véreux et les guérilleros d'extrême gauche qui dictaient leur loi. Valdecir est devenu de plus en plus nerveux et l'équipage a commencé à se disputer. Le fleuve semblait toujours le même. Les méandres étaient les mêmes. Le soleil se déplaçait toujours au-dessus de nos têtes. La pluie tombait. Et puis un jour, à la sortie d'une courbe, quelque chose a changé. Les Indiens attendaient. Ils se tenaient debout sur la rive et regardaient en silence : environ soixante-quinze hommes, femmes et enfants. La plupart des femmes portaient des bébés sur la hanche. Pas un sourire. Ils se contentaient d'observer. C'était des Tikuna, la deuxième tribu indienne du Brésil. En 1988, le gouvernement leur attribua plus de 400 000 kilomètres carrés. Furieux de devoir partir, les forestiers prirent les armes. Ils massacrèrent quatorze personnes dans ce village, dont cinq enfants, et jetèrent les corps dans le fleuve. En regardant ces Indiens qui nous observaient, j'ai été submergé par leur peur et là j'ai su que le caractère du fleuve avait encore changé. La portion comprise entre l'embouchure et Manaus était une frontière civilisée où l'on combattait l'eau et la forêt avec des outils modernes. De Manaus jusqu'ici, j'avais eu affaire à un type de frontière plus archaïque, où hommes et femmes devaient affronter la nature et la maladie. Ici, c'était différent. Les gens avaient peur les uns des autres. L'ombre de la cocaïne et du terrorisme planait, menaçante. Mais sur ces visages-là aussi, je voyais le même courage obstiné. «Autrefois, nous étions de grands guerriers», nous dit Pedro Inácio Pinheiro qui se présente comme le chef du village.

Nous avons parcouru la petite localité ; nous sommes passés devant des rangées de maisons aux toits recouverts de palmes, devant une croix de 6 mètres de haut, deux panneaux solaires, des femmes en train de fabriquer des paniers et, enfin, quelqu'un qui faisait cuire un singe pour le repas du soir. Notre conversation a lieu dans un bâtiment communautaire. Dans un coin, il y a une radio à ondes courtes. Pedro décrit les techniques de lutte utilisées par sa tribu aujourd'hui : des porte-parole plutôt que des armes. L'objectif est de protéger les terres contre ceux qui veulent en accaparer les ressources. «Si nous menions le combat avec des armes, en admettant que nous en ayons, poursuit Pinheiro d'un air grave, ils nous extermineraient. Aujourd'hui, l'important, c'est de se battre avec les mots.» Pinheiro m'offre un collier de perles noires en bois poli. «Ce n'est pas grand-chose. J'espère que vous ne serez pas vexé.» Je prends l'objet avec précaution. «Nous devons rester attachés à notre terre et à notre culture, ajoute-t-il. Nous ne pourrons jamais y renoncer. » Nous marchons jusqu'au bateau. Je donne à Pinheiro des sacs de riz, de sucre, de biscuits ▶

Les démunis *se réfugient au marché*

Inspiré des anciennes halles de Paris, le marché municipal Adolfo Lisboa est un des hauts lieux de Manaus. Dans la journée, les touristes viennent admirer son style Art nouveau et ses étalages colorés de fruits et légumes. La nuit, le marché se transforme en refuge pour les plus démunis, généralement des petits paysans poussés vers la ville par l'espoir de faire fortune.

▶ et de haricots. Et lui pose la question rituelle : «Comment faites-vous avec ces moustiques ?» Un brusque sourire en coin illumine son visage. Il se met à rire. «Ils font partie de notre culture.»

«Hier, nous étions tristes», a expliqué une jeune femme de Benjamin Constant, ville qui porte le nom d'un des pères de la République brésilienne. D'un bond, elle est descendue de la table où elle venait d'exécuter une danse. «Mais aujourd'hui, c'est le carnaval !» Plus nous progressions vers l'amont, plus la vie nous apparaissait ainsi : un mélange de peur et de rire à chaque fois plus abrupt, plus rude, plus chaotique. Auparavant, le même jour, on avait entendu la musique annonçant le carnaval, sortant à pleine puissance de haut-parleurs fixés sur le toit d'une petite voiture tandis que sonnaient les cloches de l'église catholique. De l'autre côté du fleuve, un peu en amont, à Leticia, en Colombie, les comédies diffusées à la télévision étaient entrecoupées d'annonces promettant des récompenses pour la capture de tel ou tel guérillero ou trafiquant. «Mon mari a été tué l'année dernière, nous a dit une propriétaire de magasin, que j'appellerai María. Ils l'ont menacé avec des armes et ont réclamé l'argent qu'il transportait. Il a refusé. J'ai eu peur d'aller trouver les journaux.»

Les autorités m'avaient assuré que l'action conjuguée de la police et de l'armée avait donné un coup d'arrêt à l'industrie de la cocaïne dans la région, mais María n'en croyait rien. «Personne ne voudra l'admettre, mais ici, ce qui rapporte gros, c'est la cocaïne.» Devant sa boutique, des soldats patrouillaient : des jeunes gens en treillis, équipés d'armes automatiques. «Cette région continue de fournir de la cocaïne, a-t-elle expliqué. Il lui faut juste une couverture. Dans ce trafic, la couverture, c'est le poisson. On vient de saisir un avion rempli de poissons à Bogotá. Tous les poissons étaient bourrés de drogue.» L'influence des pays du Nord, en particulier des Etats-Unis, se faisait clairement sentir. Depuis le petit aéroport de Leticia, j'ai aperçu ce qui ressemblait à des installations radar, un long bâtiment sans étage, entouré d'une haute clôture de barbelés. «On ne sait pas ce qu'ils fabriquent là-dedans, nous a dit un chauffeur de taxi. Un gros avion américain vient ici deux fois par semaine. Personne ne sait ce qui se passe.» Partout j'entendais la même histoire. Les Américains exigeaient qu'on cesse de détruire la forêt vierge. Les Américains réclamaient du bois. Les Américains exigeaient qu'on cesse la culture de la coca. Les Américains réclamaient de la cocaïne. «Les Américains, nous a dit un homme près de Leticia, ils nous mènent par le bout du nez.»

A Leticia, j'ai trouvé un bateau plus rapide. Le fleuve n'allait pas tarder à prendre un autre nom. En quittant les Andes, la branche mère de l'Amazone porte plusieurs noms. Bientôt, elle s'appellerait l'Ucayali. Je suis monté à bord, très tendu. Des soldats ont inspecté mon équipement. Sur le cours inférieur, remonter le fleuve avait avant tout consisté à oublier le temps et à vaincre la monotonie. Ici, la patience était encore de mise, mais l'enjeu était plus sérieux : on se sentait menacé physiquement. Pourtant, la catastrophe n'a pas pris le tour attendu. Le danger n'est pas venu des hommes mais des eaux. Avec une rapidité foudroyante. Les lumières d'Iquitos, la plus grande ville de l'est du Pérou, sont apparues dans la nuit. Il pleuvait. Depuis la Colombie, les conditions de voyage avaient été relativement confortables. Le ferry de 10 mètres était équipé de vitres en Plexiglas, les sièges étaient rembourrés et nous disposions d'une vidéo à bord. Mais le commandant avait eu du mal à s'approvisionner en carburant. Nous nous sommes arrêtés à quatre reprises et, finalement, nous avons été réduits à pomper du gazole dans un village, chez un particulier. Il était déjà minuit, et les passagers remuaient et chuchotaient dans le noir, à moitié endormis. Mais, il n'y avait pas tout à fait assez de carburant et, soudain, le grondement du moteur s'est tu. Le commandant et le pilote se sont précipités à l'arrière. Le courant était vif et nous avons commencé à tourner. J'ai compris que le bateau échappait à tout contrôle. J'avais combattu ce fleuve à contre-courant sur 3 000 kilomètres et voilà que, sans effort, il reprenait ses droits.

Les passagers hurlaient. Le bateau tournoyait comme une feuille emportée par le vent et, après avoir rebondi contre une barrière métallique, il a terminé sa course près d'un cargo à l'ancre. L'eau a jailli, peut-être à travers une brèche dans la coque. J'ai couru vers la poupe, récupérant un petit garçon au passage. Parmi les ombres noires qui s'agitaient du côté du cargo, j'ai aperçu un câble qui nous arrivait droit dessus, à hauteur de visage. J'ai fait baisser la tête au gamin. Le câble nous a frôlés et s'est abattu sur la partie supérieure du bateau, réduisant en miettes sa fragile superstructure. Le ferry s'est écrasé contre le quai qui l'a stoppé net. Je me suis hissé sur le quai et j'ai aidé d'autres passagers à en faire autant. Un perroquet s'est échappé du bateau dans un battement d'ailes et il est tombé à l'eau avec un cri indigné. Quelqu'un l'a repêché. Une femme s'est mise à hurler. J'ai suivi son regard. Un enfant se cramponnait au câble d'une main et d'une jambe, tel un gymnaste. Toute la force de l'Amazone semblait se déchaîner au-dessous de lui. Le courant aspirait notre ba- ▶

Jamais vous ne possèderez complètement une

PATEK PHILIPPE
GENEVE

Patek Philippe. Vous en serez juste le gardien, pour les générations futures. *Montre homme Neptune, à mouvement automatique, fini artisanal, or jaune 18 carats.*

Fondez votre *propre* tradition.

Montre homme Neptune: réf. 5081. Pour plus d'informations: Patek Philippe, 10 Place Vendôme, Paris. Tél : 01 42 44 17 77. www.patek.com

Leur richesse : ce monstre d'eau douce

Le jour de la fête de la Terre à Iquitos, capitale de l'Amazonie péruvienne, un homme transporte un pirarucu au marché. Très prisé par les pêcheurs qui le traquent à bord de simples pirogues et le harponnent au moment où il remonte à la surface pour respirer, ce poisson d'eau douce, rouge, or et brun, peut peser jusqu'à 100 kilos et atteindre 4,50 mètres.

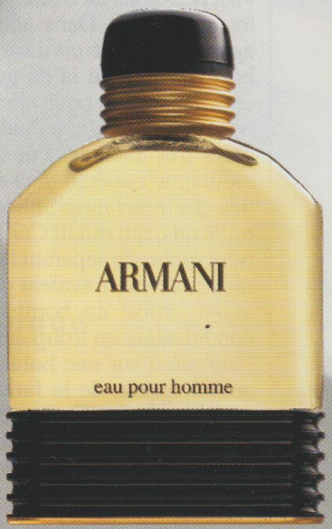
▶ teau et le cargo. Si le gamin lâchait prise, le fleuve l'emporterait. Centimètre par centimètre, des hommes se sont avancés vers lui le long du câble et l'ont ramené à terre.

Nous avons procédé à un rapide décompte. Tout le monde était sain et sauf. Les gens se tenaient sur le quai, égratignés, contusionnés, pieds nus, incapables de parler, encore sous le choc. Une femme serrait le perroquet dans ses bras. «Comment s'appelle-t-il ?» ai-je demandé. Elle a levé les yeux vers moi, a hésité et a répondu : «Salvación.» Puis elle s'est mise à pleurer. Il était logique qu'on eût donné un nom pareil à un perroquet dans cette région de l'Amazone où tout était à la fois sinistre et absurde. Elle restera dans mon souvenir comme un endroit où les jeunes gens portent des gilets pare-balles, brandissent des armes israéliennes et se promènent en rangers de l'armée américaine, où les histoires de meurtre se mêlent aux prières, où le grand fleuve sert à transporter la cocaïne aux Etats-Unis, les combattants au champ de bataille, le bois coupé au marché et le choléra dans les villages. Il y avait une sorte de frénésie dans l'air, l'autre face de ce courage indomptable que j'avais rencontré sur le fleuve ; ici, c'était comme si une partie des gens avaient épuisé d'un coup leur réserve de courage et de patience. Par certains côtés, cette frénésie était relativement inoffensive et ne manquait pas non plus de panache. A Iquitos, j'ai vu un missionnaire qui fabriquait un ULM amphibie dans son église pour aller rendre visite à ses paroissiens. Il avait déjà construit avec eux un bateau de 22 mètres où il vivait, et avait appris à soigner les dents et à pratiquer des opérations de la cataracte. Cette frénésie avait aussi des côtés pragmatiques. Plus haut, à l'endroit où le cours principal devient l'Ucayali, j'ai rencontré un fermier qui, à un moment, s'était tourné vers la transformation de la coca. «Je l'achetais aux producteurs et la livrais aux labos. Je travaillais à la commission. Le plus gros du transport se fait par le fleuve. On met la drogue dans du poisson séché.» Mais la frénésie pouvait aussi devenir mortelle. En amont d'Iquitos, le souci de la population est moins la guerre de la drogue qu'une organisation violente et peu patiente : les guérilleros du Sentier lumineux. Depuis les années soixante-dix, la guerre civile a fait au moins vingt-neuf mille morts au Pérou, dont quelques touristes, mais surtout de nombreux Péruviens démunis. Les autorités péruviennes m'ont averti que le Tambo, nom de la branche mère de l'Amazone après la ville d'Atalaya, était situé en «zone rouge» et trop dangereux pour que je poursuive ma navigation.

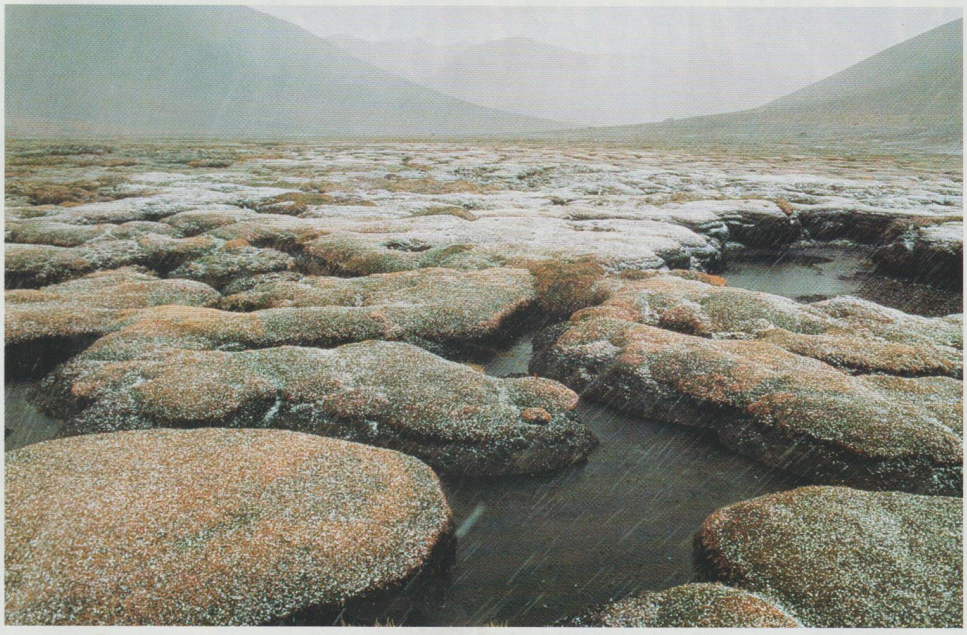
Il arrive pourtant que les missionnaires aient un courage de soldats. J'ai trouvé un missionnaire pilote d'avion nommé Jon Schmidt qui m'a emmené le long du Tambo avec mon interprète, qui est aussi reporter-photographe, Ana Cecilia Gonzales Vigil. Durant le vol, il a montré sur la carte les villages détruits par le Sentier lumineux, puis nous nous sommes posés dans l'un de ceux qui avaient survécu – au moins pour un temps. Là encore, j'ai retrouvé ce courage indestructible qui est la marque de l'existence au long du fleuve. Le village, Valle Esmeralda, était en fait un petit campement dans une clairière. Dans le silence qui a suivi l'arrêt du moteur, les habitants se sont rassemblés autour de l'appareil. Ils avaient le visage peint ; c'était des Indiens Asháninca. Un chef s'est présenté sous le nom de Santiago Cororaw. Il portait une chemise et un pantalon de toile. Il était âgé de 22 ans. «Nous sommes à la limite, a-t-il indiqué. A une demi-heure d'ici, il y a les terroristes.» Il a désigné les collines toutes proches. «Ils nous surveillent», a-t-il ajouté. Les maisons étaient des huttes recouvertes de palmes. Un vieux chef nous a demandé des médicaments mais nous n'avions rien à lui donner. «Ici, on a de la malaria, de la typhoïde, de l'hépatite et du choléra, nous a-t-il dit. De temps en temps, il y a un hélicoptère de l'armée qui vient, mais pas assez souvent.» Non loin, une femme était en train de préparer du masato, une boisson fermentée à base de manioc et de salive. A la lisière de la forêt se trouvait un bunker entouré de sacs de sable. Un Asháninca montait la garde dehors. Il faisait trop chaud pour rester à l'intérieur. Un arc et une demi-douzaine de flèches étaient posés à côté de lui. J'ai songé aux armes du Sentier lumineux. «Nous n'avons que trois fusils», a dit Santiago. Il me rappelait Elcio et Eva Santos.

Trois semaines plus tard, après avoir franchi des rapides en canoë pour aboutir à une route, voyagé à bord d'un camion puis d'un train, je me suis retrouvé au centre du Pérou, dominant la presque totalité de l'Amazone. Le vent soufflait en ce jour de mai où nous avons quitté à l'aube la ville de Yanque, chevauchant le long d'une étroite piste rocheuse. Nos deux compagnons étaient Mauricio de Romana, fermier et guide réputé, et Felipe, chargé des chevaux. Nous nous trouvions à 3 300 mètres, dans les montagnes du sud du Pérou. Nous avons traversé un village à petite allure. Le claquement des sabots se répercutait sur les murs de pierre. «Vous allez où ? a crié un vieil homme. – A Mismi, a répondu Mauricio. – Méfiez-vous du froid». Nous avons franchi une canalisation en pierre et longé un mur, sous l'œil d'une femme. «Méfiez-vous du froid», a-t-elle dit. Au-dessus de nous, se ▶

ARMANI



GIORGIO ARMANI



Le géant prend sa source *dans la glace*

La neige poudre de blanc les blocs de rochers mousseux qui parsèment le lit de la Carhuasanta ; ce mince ruisseau, né dans les Andes, est la source du fleuve-océan. Claire comme du cristal, silencieuse et glacée, la rivière prend son élan au cœur des Andes, à 5 500 mètres d'altitude, avant d'entamer sa traversée du continent sud-américain.

▶ dressaient d'immenses pics rocheux aux sommets enneigés : le massif du Chila. Il n'y avait pas un seul arbre. Etant donné la nature rocailleuse et abrupte du terrain, nous avions dû aborder la source côté Pacifique, comme si nous arrivions subrepticement par derrière. A 4 000 mètres d'altitude, nous nous sommes arrêtés devant un tumulus. «C'est une apacheta, elle est là pour rendre hommage à un apu», a indiqué Felipe. Apu, a-t-il expliqué, était un terme quechua, la langue des Incas. Il signifiait dieu ou général en chef. «On fait une prière pour laisser derrière soi toutes les douleurs, les chagrins et le mauvais sort, et pour que la route soit bonne.» J'ai jeté une pierre sur le tas.

Nous avons suivi un chemin creusé dans le flanc sud-ouest de la montagne, dominé par les pentes noires du Nevado Mismi, là où l'Amazone prend sa source, à 5 597 mètres. Le jour baissait. L'air était sec et âpre. J'ai songé à la mise en garde des gens : «Méfiez-vous du froid.» Il n'y avait effectivement plus rien d'autre à craindre. Dans cette ultime étape, j'avais abandonné les agressions de la civilisation, le combat intemporel des ribeirinhos, le chaos de la drogue et du terrorisme, et j'avais entrepris cette ascension pour aller en toute sérénité à la rencontre d'une beauté sans égale, à l'aube des temps. Ici, la vie obéit à des modèles très anciens. J'ai vu une conduite d'irrigation à flanc de montagne qui était déjà en service il y a deux mille ans. Le sentier que nous empruntions était le chemin caravanier vieux de mille ans, qui reliait Cailloma à Coporaque et franchissait la barrière rocheuse séparant le bassin de l'Amazone du Pacifique. Les modes de vie n'avaient pas changé depuis des générations. Nous avons croisé un homme, une femme et un petit garçon qui conduisaient un troupeau de lamas. L'homme filait de la laine et l'enroulait sur une bobine en marchant. Il troquerait cette laine contre du riz, de la farine et du sucre dans la vallée que nous avions quittée. «On ne se sert jamais d'argent», nous a-t-il dit.

Nous avons campé deux nuits dans un refuge. Un 4x4 en provenance de Cailloma devait venir nous chercher le matin du troisième jour, mais nous l'avons attendu en vain. «Il est arrivé quelque chose, a dit Mauricio. Il faut que j'aille voir.» Il a pris des vivres, un poncho, un sac de couchage, une torche et son pistolet, il est monté sur son cheval et nous l'avons vu disparaître de l'autre côté de la montagne. La journée a passé. La nuit est tombée. Nous avons de nouveau dormi dans le refuge. Au matin, le paysage était gris sous la neige fraîchement tombée. Nos provisions étaient presque épuisées. La bonbonne de notre camping-gaz était vide. J'étais tenaillé par la faim et à bout de nerfs. Je suis parti seul à l'assaut d'une pente. Arrivé au sommet, je me suis arrêté pour souffler.

En octobre 1971, le photographe et écrivain Loren McIntyre était venu ici avec la première équipe chargée d'effectuer des relevés et de localiser la source du grand fleuve, un projet patronné par la National Geographic Society. Je contemplais les eaux qu'il avait décrites comme étant les premières gouttes de l'Amazone. Sur l'un des versants, un torrent étincelait au soleil : le Llactuema. De l'autre côté, c'était le Lloqueta où se jetait un ruisseau nommé le Carhuasanta, identifié par McIntyre comme la source la plus lointaine de l'Amazone. Les deux cours d'eau allaient ensuite à la rencontre de l'Hornillos, rejoignant le canyon où bouillonnaient les eaux de l'Apurimac avant de se mêler à l'Ene, au Tambo et à l'Ucayali. Et, à 6 500 kilomètres de là, à l'embouchure, l'Amazone déversait chaque seconde 200 000 mètres cubes d'eau dans la mer. J'ai regardé la montagne : l'Apu Mismi baigné de lumière. Sur les crêtes voisines, se dressaient des monticules de rochers et de cailloux sombres : les apachetas, sanctuaires de l'espoir. Un apu, avait dit Felipe, c'était un dieu de la montagne et aussi du fleuve, qui apportait l'eau – et donc la vie – sur terre.

Il faisait froid, j'ignorais quand nous pourrions quitter le refuge, mais désormais, j'avais appris la patience. J'ai attendu. Des rafales glacées m'enveloppaient ; la source du fleuve miroitait au soleil. Pendant quelques minutes, j'ai vraiment compris le courage d'Eva Santos et de tant d'autres, confrontés à l'immensité et à la lenteur de ce flux inexorable, source éternelle de conflits humains. Ce courage-là est capable de soulever les montagnes et de les emporter pierre par pierre pour bâtir l'espoir, inlassablement. J'ai attendu et j'ai contemplé la nature. J'ai commencé à rebrousser chemin. J'ai vu un nuage de poussière s'élever derrière une crête. Lentement, un véhicule est apparu au sommet. ■

A voir **L'Amérique latine sur Arte**

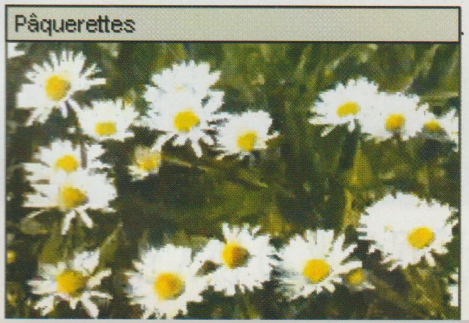
Croire, c'est aussi se battre… La Théologie de la libération est-elle toujours d'actualité en Amérique latine ? Est-elle encore un ferment des luttes sociales à l'heure du libéralisme politique ? Arte et la chaîne espagnole TVE font le point, le jeudi 4 décembre à 20 h 45, sur ce mouvement populaire religieux qui porte en lui depuis l'origine un projet historique de libération.

GEO arte

QU'IL EST BON

de se la couler

S O f T !*



*douce

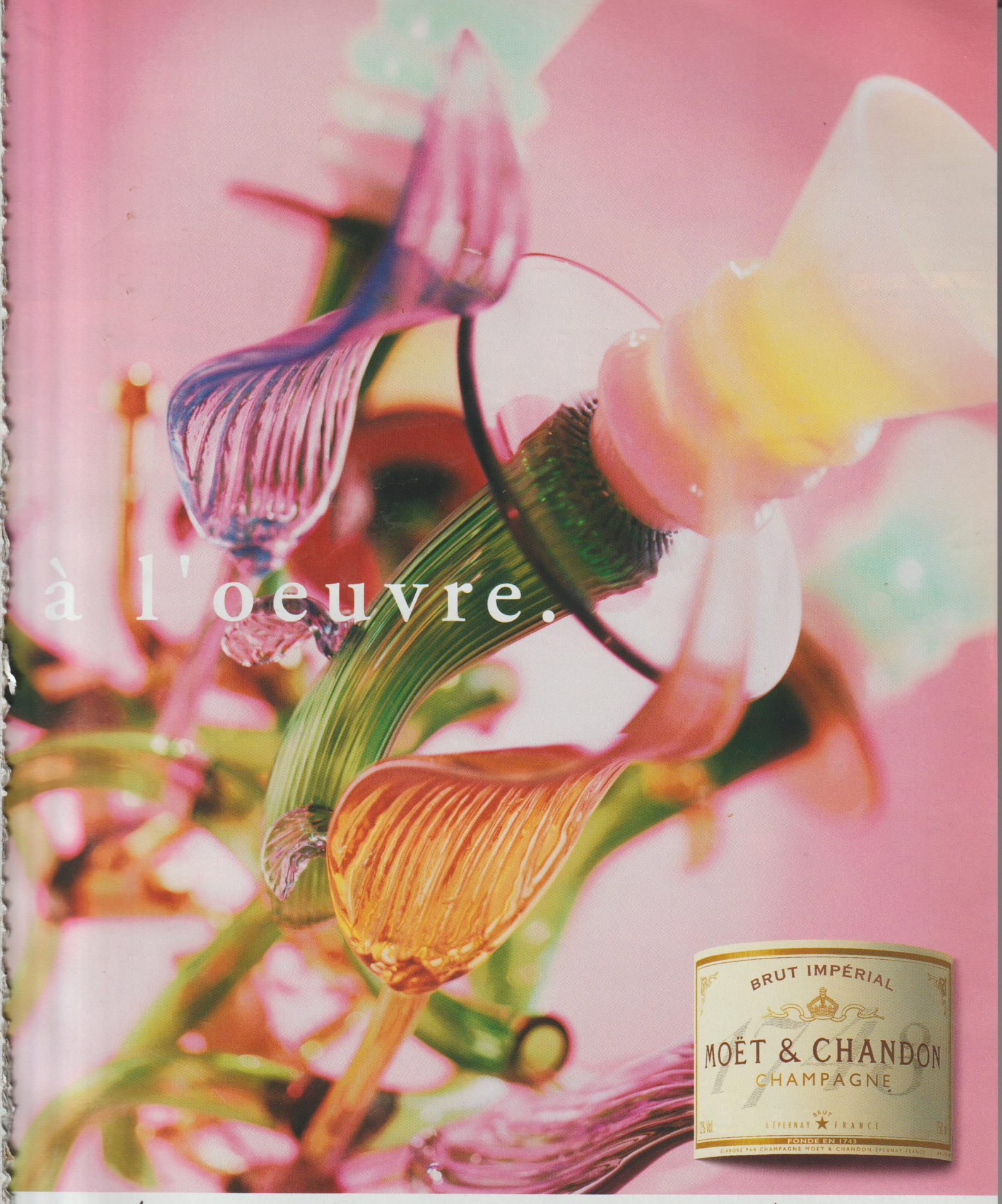
JUSQU'OÙ IREZ-VOUS?® Microsoft®

www.microsoft.com/france/

©1997 Microsoft Corporation. Tous droits réservés. Microsoft, Jusqu'où irez-vous ? et le logo Windows Démarrer sont soit des marques de Microsoft Corporation, soit des marques déposées de Microsoft Corporation, aux États-Unis d'Amérique et/ou dans d'autres pays.

SAATCHI & SAATCHI ADVERTISING

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA



SANTÉ, A CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

smart à Paris (F), 13 septembre 1997, 14h32.

Pour en savoir plus sur la smart et son univers, lisez le livre smart.
Nous vous l'envoyons gratuitement:
0801 803 803 (F), 078 1555 21 (B), 0844 848 400 (CH) ou www.smart.com.

smart®
reduce to the max.

reduce to the max. = réduire au maximum.

NOKIA 8110i

Ouvrez votre courrier ! et téléphonez !

Précurseur d'une nouvelle génération de téléphones, le Nokia 8110i est le premier portable à supporter la Smart Messaging , c'est-à-dire l'accès direct à différents services Internet. Avec le Nokia 8110i, non seulement vous téléphonez, mais en plus vous recevez directement vos e-mail, vos fax (que vous pouvez transférer vers un autre numéro de télécopie où vous récupérerez vos fax sur papier), consultez vos comptes, obtenez des informations sur la météo, le trafic routier, la Bourse, ... bref, tout pour garder le contact.

36 15
NOKIACOM
(2,23 F la minute)

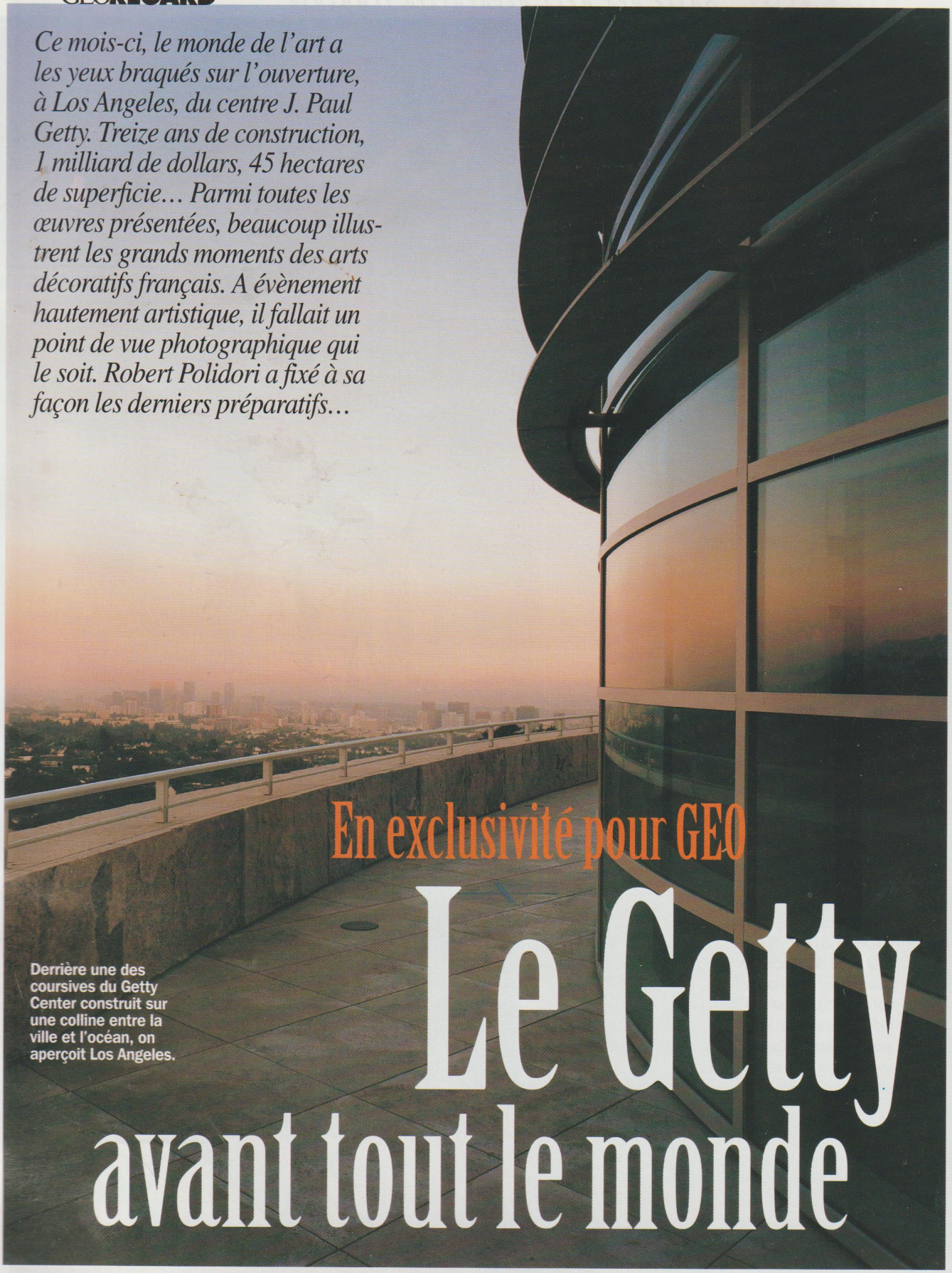
NOKIA
CONNECTING PEOPLE®

PRIX APPEL LOCAL
N°Azur 0 801 15 15 15

http://www.nokia.com/

* Pour Relier Les Hommes – Nokia est une marque déposée de Nokia Corporation, Finlande. Copyright © 1997. Nokia Mobile Phones Ltd. Tous droits réservés. (1) Sous réserve de souscription d'un abonnement d'une durée d'un an. Le prix tient compte d'une Prime de Bienvenue de 1 000 F TTC. Prix de vente sans abonnement : 4 990 F TTC. Autonomies et Couvertures dépendantes du réseau – RC Nanterre B 330 742 784 – GREY

Ce mois-ci, le monde de l'art a les yeux braqués sur l'ouverture, à Los Angeles, du centre J. Paul Getty. Treize ans de construction, 1 milliard de dollars, 45 hectares de superficie… Parmi toutes les œuvres présentées, beaucoup illustrent les grands moments des arts décoratifs français. A évènement hautement artistique, il fallait un point de vue photographique qui le soit. Robert Polidori a fixé à sa façon les derniers préparatifs…



Derrière une des coursives du Getty Center construit sur une colline entre la ville et l'océan, on aperçoit Los Angeles.

En exclusivité pour GEO

Le Getty avant tout le monde

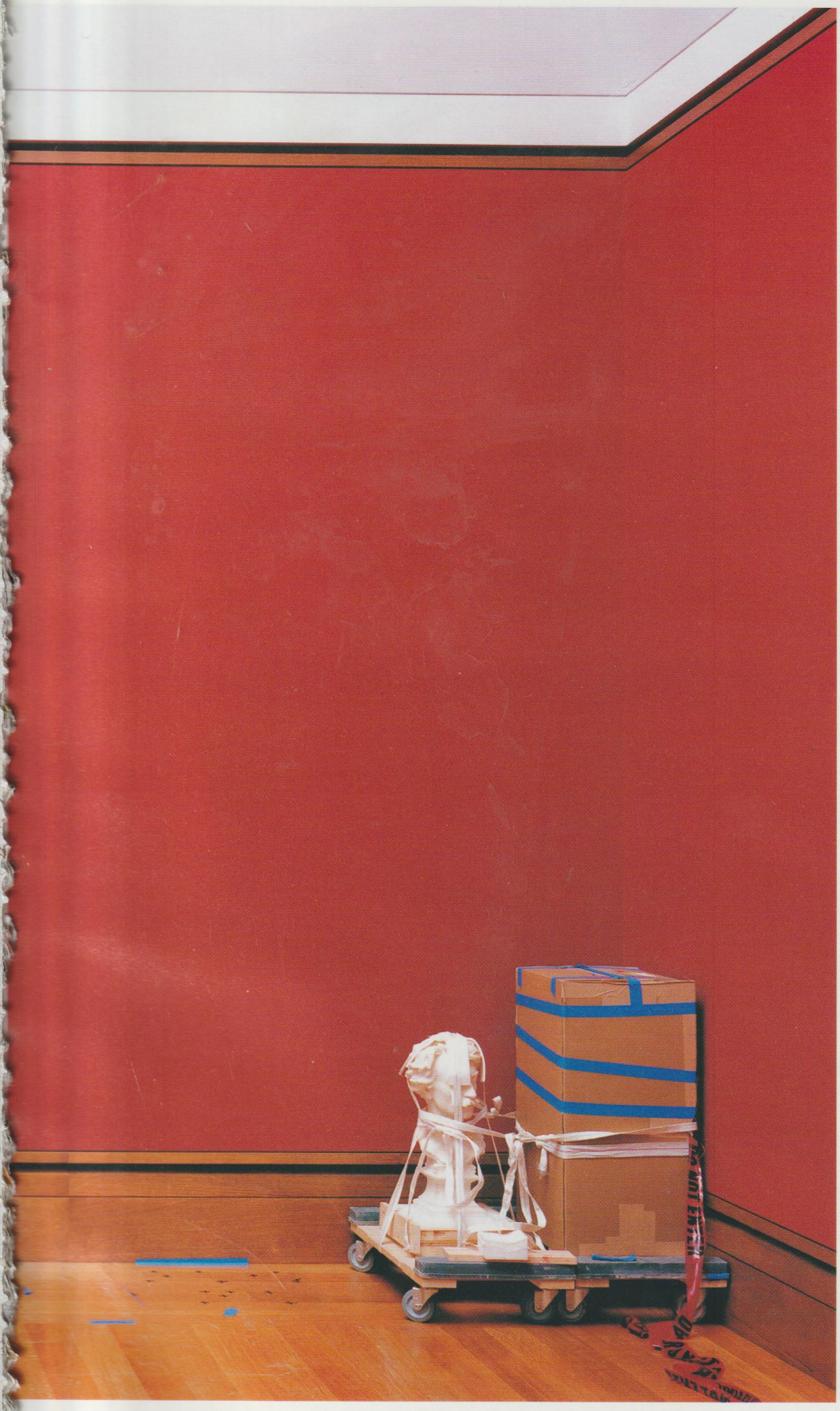
Texte de Claudine Mulard - Photos de Robert Polidori

Au sol, gisent d'étranges chandeliers de papier. La salle des arts décoratifs consacrée à la période 1760-1775 est conçue par le décorateur français Thierry Despont à la manière d'un appartement parisien, avec moulures et parquet à bâtons rompus. Pour savoir à quel endroit placer les luminaires sur les murs, il a découpé dans du papier ces faux chandeliers imitant ceux qui devaient encadrer le «Portrait présumé du duc de Choiseul et de deux compagnons» par Jacques Wilbaut (1775). La plaque métallique devant le buffet servira à fixer celui-ci au mur afin de le protéger d'un éventuel séisme.

EXIT

Un véhicule anachronique traîne encore chez les grands maîtres italiens et flamands. Quand il regarde ce cliché, Robert Polidori s'en étonne encore : «Pour moi, ce chariot élévateur m'a fait penser au pas de tir d'une fusée.» La rencontre incongrue aurait laissé muet Agostino Pallavicini, peint ici en majesté par Anthonie Van Dyck vers 1621. L'Italien Pier Francesco Mola a réalisé vers 1660 cette «Vision de saint Bruno», exposée sur la gauche. Au fond, la toile de Gerrit Van Honthorst, datée de 1620, représente un «Christ à la couronne d'épines».

CH-Series



Les cartons de la princesse ne sont toujours pas déballés. Et les conservateurs n'ont pas terminé le décor qui doit accompagner ce portrait un peu kitsch de Leonilla, princesse de Sayn-Wittgenstein, réalisé en 1843 par Franz Xaver Winterhalter. Né en Allemagne, cet artiste s'établit à Paris en 1834 et devint très vite le peintre favori de Louis-Philippe puis de Napoléon III. Les souverains appréciaient l'image élégante et séduisante qu'il donnait de ses modèles.

Un éclair de lumière descendant d'une fenêtre vient frôler le piedestal de Jupiter. En fait, cet éclair qui frappe le dieu de la Foudre est accidentel. Quand l'éclairage définitif sera mis en place, un système très sophistiqué permettra au soleil ou à des projecteurs, selon les heures, de mettre en valeur l'œuvre attribuée au sculpteur baroque français Jean Raon. Les deux angelots de bronze au premier plan, dus à Ferdinando Tacca, profiteront du même procédé géré par l'informatique.

FRAGILE

EXIT

Un cadre vide dans une pièce et un autre emballé dans celle d'à côté, voilà de quoi ennuyer fort l'artiste peintre. Les variations du parquet ne suffisent pas à distraire Joseph Ducreux qui baille à s'en décrocher les mâchoires dans son propre cadre. Plus sérieusement, ce peintre, pastelliste et graveur, qui fut l'élève de Quentin de La Tour, sut, par son art du portrait, séduire successivement Louis XVI puis Robespierre et enfin les dignitaires du Directoire. Il a excellé quand il s'est choisi lui-même pour modèle en osant l'autodérision.

Le grand pavillon blanc qui ouvre le musée fait penser à un énorme paquebot avec ses ponts et ses coursives. L'escalier hélicoïdal conçu par l'architecte Richard Meier renforce encore cette impression.

Ses promoteurs veulent en faire le plus riche musée du monde réunissant les œuvres les plus rares. Pour que cela se sache, il fallait choisir un endroit bien en vue sur un des plus beaux sites que compte la métropole la plus snob des Etats-Unis. C'est donc sur une colline entre le Pacifique et les rues en damier de la ville basse de Los Angeles que va ouvrir, en décembre, le centre J. Paul Getty. Pour mieux souligner la solennité de l'endroit, les automobiles y seront interdites. Les visiteurs seront acheminés jusqu'au complexe de six pavillons à bord d'un tramway bien visible, donc blanc. Résolument blancs aussi les bâtiments imaginés par le célèbre architecte new-yorkais Richard Meier. Certains jours, on aperçoit ce grand gaillard, perdu dans la contemplation de la plus grosse commande de sa carrière. Son œil s'illumine quand il déniche de nouveaux fossiles dans les murs en travertin, une belle pierre italienne qu'il a fait venir de la carrière de Tivoli et qui, croit-il, «identifiera à jamais le Getty». Entendez : ancien, classique, plutôt européen, avec une leçon – de géologie, cette fois – en prime. Et immensément riche.

Car les 725 millions de dollars que J. Paul Getty, un Américain qui fit fortune dans le pétrole, légua à la fondation en 1976, ont plus que quadruplé grâce à Wall Street. Et dans le contexte mondial de pénurie de fonds pour la culture, Getty rime avec envie. Le monde entier guette l'ouverture de ce centre de 45 hectares dont la construction aura duré treize ans et coûté 1 milliard de dollars ! Les spécialistes de la muséographie attendent de voir avec impatience si ce «nouveau riche» qu'est le Gettty aura su, malgré tout, avoir bon goût. S'il peut être perché haut sur une colline, sans être élitiste. Exhiber des collections presque uniquement européennes, sans snober la réalité multiculturelle de Los Angeles. Et se spécialiser dans l'ancien, des antiquités au XVIIIe siècle français, sans ignorer la photographie moderne.

J. Paul Getty avait du pétrole et trois passions artistiques : la peinture, les antiquités gréco-romaines et enfin les arts décoratifs français des XVIIe et XVIIIe siècles, lesquelles étaient, de son propre aveu, «son premier amour». Les antiquités sont restées dans la «villa romaine» de Malibu, une copie de la Villa dei Papiri que le milliardaire avait fait construire en 1974. Actuellement en cours de rénovation, cette maison, également transformée en musée, sera ouverte au public en 2001. Quant au nouveau musée sur la colline, tout moderne d'apparence qu'il soit, il propose lui aussi un sérieux retour en arrière.

Pour les Français, venir au nouveau Getty, ce sera un peu revisiter Versailles. Un immense portrait du Roi-Soleil, d'après Hyacinthe Rigaud, trône à l'entrée des quatorze salles des Arts décoratifs, spécialement aménagées par un architecte français qui exerce à New York, Thierry Despont. Les meubles d'André-Charles Boulle côtoient les bibelots d'époque, des porcelaines de Sèvres, des commodes avec dorures, des tapisseries des Gobelins, des parquets et marqueteries à l'ancienne, avec des horloges à profusion. Des pièces entières provenant de somptueux ▶

ÉGOÏSTE
"PLATINUM"
CHANEL
LES PRODUITS CHANEL SONT VENDUS DANS LES POINTS DE VENTE SIGNALÉS PAR LE PANNEAU DÉPOSITAIRE AGRÉÉ.

Sur le promontoire sud du Getty Center, un jardin de cactus a été planté. De l'esplanade, on découvre la ville basse de Los Angeles. Le centre a coûté 1 milliard de dollars. Treize ans auront été nécessaires à la réalisation des six pavillons qui, outre le musée, comportent un institut de recherche et une bibliothèque.

▶ hôtels particuliers de notre époque royale ont été reconstituées à l'identique. Les responsables du Getty étaient si contents du travail de Thierry Despont – l'homme vient d'achever l'immense maison techno de Bill Gates –, qu'ils lui ont confié l'aménagement des galeries de peinture. On n'imagine d'ailleurs pas Richard Meier, ce maître du linéaire et du blanc, poser moulures, tentures ou dorures, fût-ce pour sacrifier au goût de l'époque. Les rumeurs de chantiers font état de tension entre les deux hommes, les deux styles. Les parties concernées démentent. Au Getty, pendant la construction, la querelle entre les anciens et les modernes a continué !

La collection de quatre cents tableaux des diverses écoles européennes donne à voir un peu de tout : Carpaccio, Véronèse, Rubens, La Tour, Nicolas Poussin, plusieurs Géricault, un David, deux Renoir, trois Cézanne, un Manet, deux Monet, un Degas, quatre Rembrandt... Et, au détour d'une salle, on tombe avec bonheur sur «Les Iris» de Van Gogh, protégés, hélas, par un verre. Ce joyau de la collection de peinture a été acquis pour la bagatelle de 54 millions de dollars. Toutes ces toiles baignent dans une lumière naturelle zénithale, savamment filtrée et dosée par un système de claires-voies dont la position se modifie électroniquement en fonction de l'orientation du soleil : des conditions absolument idéales pour admirer ces collections.

Mais le musée, s'il en est la pièce maîtresse, n'est qu'un aspect de la galaxie Getty. La Fondation se voue à la conservation et à la restauration d'œuvres en péril dans le monde entier, à la recherche sur l'histoire de l'art et des humanités, sans oublier l'éducation, avec un programme de bourses et de formation pour les responsables des musées. Outre sa maison d'édition de livres d'art qui offre une centaine de titres, le musée Getty travaille déjà à la création de produits virtuels pour répondre aux besoins du multimédia, à l'heure d'Internet.

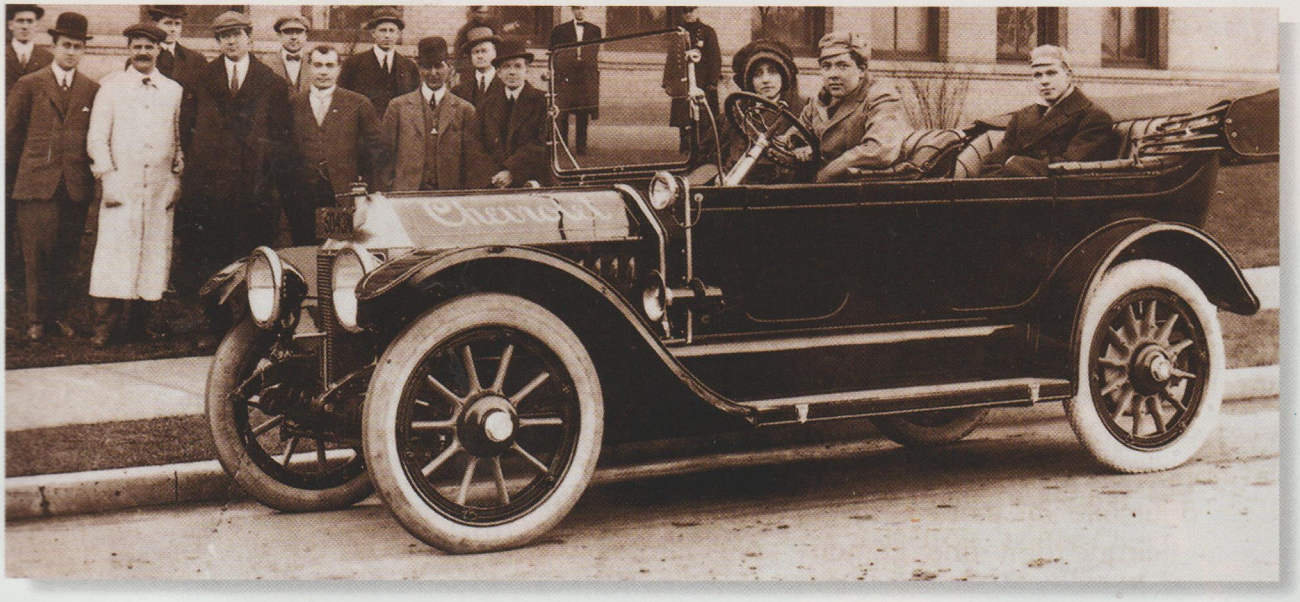
Bien sûr, ce grand campus va disposer d'une librairie, d'une bibliothèque riche de sept cent cinquante mille volumes, d'un auditorium de quatre cent cinquante places, d'un restaurant et de cafés avec vue sur le Pacifique. De plus, Californie oblige, le nouveau centre est parsemé de jardins et de terrasses dessinés notamment par un paysagiste de San Diego, Robert Irwin. Les visiteurs admireront des plans d'eau, des cascades, des parterres de fleurs qui ne demandent qu'à pousser sous le climat californien : bougainvillées, azalées, plumbagos, jacarandas, glycines, eucalyptus... et même un jardin de cactus. Car le Getty, soucieux de sa nouvelle image moins vieillote et plus démocratique, veut devenir un parc public et un lieu de promenade, un point de passage obligé, irrésistible, tant pour les habitants de Los Angeles que pour les touristes du monde entier qui viendront prendre un grand bol de culture en plein air. On attend un million et demi de visiteurs par an. Entrée gratuite ; seul le parking est payant.

Alors, ce jour de décembre où le plus grand centre culturel privé au monde va ouvrir ses portes, les Angelenos vont-ils être débarrassés à tout jamais de ces accablantes plaisanteries à la Woody Allen du genre : «Le seul avantage culturel de Los Angeles est de pouvoir tourner à droite au feu rouge» ? Désormais, ils pourront rétorquer : «Allez donc au Getty !» ■

Louis Chevrolet était un concepteur suisse amoureux de voitures. En 1900, il fit ses bagages et partit en Amérique, où il se fit un nom dans la course automobile, un sport naissant. Pourtant, c'est vers l'ingénierie et la conception que le portait son cœur. Alors, en 1911, il lança sa Chevrolet Classic 6. Elle était chère, mais elle était différente (4 portes), élégante, et « complètement équipée », puisqu'elle présentait des caractéristiques aussi remarquables que des « vitres latérales ». La suite fait maintenant partie de l'Histoire.

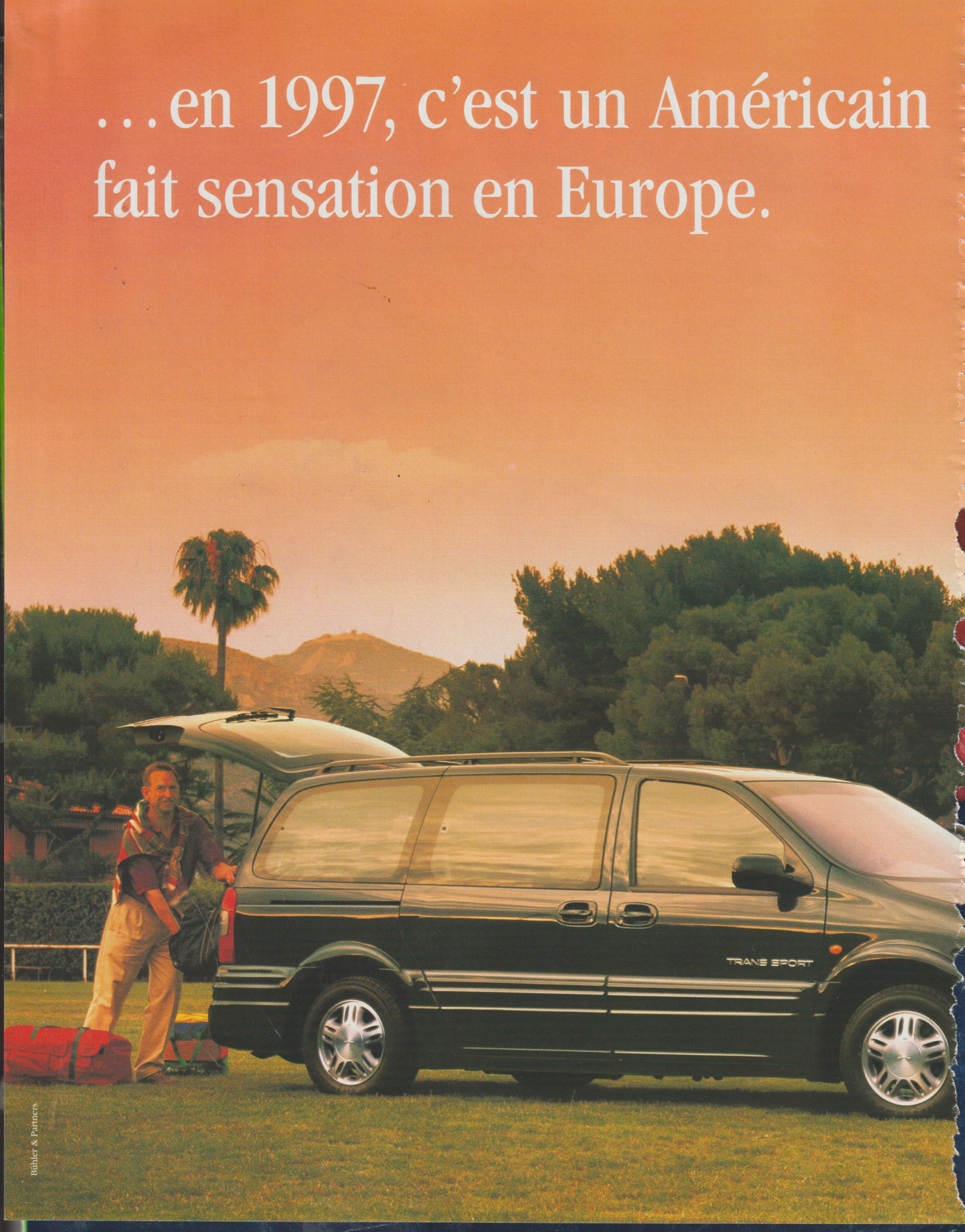
Une des premières annonces publicitaires pour la légendaire Chevrolet Classic 6.

L'ancêtre du monospace. Le Carryall Suburban à 8 places combinait les avantages d'une berline à ceux d'un utilitaire. Les sièges, facilement démontables, libéraient un vaste espace utile.



En 1900, un européen nommé Chevrolet faisait sensation en Amérique…

...en 1997, c'est un Américain fait sensation en Europe.



Bühler & Partners

nommé Chevrolet qui

Dés 1928, Louis Chevrolet avait déjà dessiné et construit l'ancêtre du Trans Sport d'aujourd'hui.
En 1997, le nouveau Trans Sport vous offre tout ce dont vous pouvez rêver dans un monospace et même plus. Beaucoup plus.
Enmenez vos enfants, leurs amis; avec le nouveau Chevrolet Trans Sport, vous pourriez enmener toute l'équipe.
Les enfants adoreront le Chevrolet Trans Sport. Il est grand, aussi grand que le pays qui lui a donné naissance. A cet espace, nous avons ajouté le confort, l'élégance et la polyvalence. Les 7 places d'origine associées à un vrai coffre sont totalement modulables en quelques secondes, grâce notamment aux deux portes latérales coulissantes dont celle de droite est à commande électrique.
Lorsque vous essayerez le Chevrolet Trans Sport, vous apprécierez le silence du moteur 3,4 l V6 de 186 ch (137 kW)* pour seulement 15 cv fiscaux et la souplesse de la boîte automatique à 4 rapports. Et, comme votre sécurité nous est précieuse, les quatre Airbags**, l'ABS et les renforts latéraux vous permettront de voyager en toute sérennité.

Pour connaître votre concessionnaire Chevrolet Trans Sport le plus proche et pour essayer le nouveau Chevrolet Trans Sport, contactez notre service clientèle au 01 34 26 33 00.

* Consommations (CEE 93/116) : 9,6 l en extra-urbain, 17,1 l en urbain, et 12,3 l en mixte.

** Airbags Chevrolet frontaux et latéraux : Coussins gonflables de sécurité

CHEVROLET®

RCS Nanterre B 413 084 690 AUSTRALIE
Gubrerie

AVEC LE 7 DE CEGETEL DECOUVREZ UN NOUVEAU MOYEN DE COMMUNICATION SIMPLE ET MOINS CHER : LE TÉLÉPHONE.

Ô tant de bonheur m'envahit quand Cegetel je découvris.
Un nouveau moyen de communiquer choisit le 7 pour chiffre clef.

Quelle simplicité, je n'en crus pas mon écuyer !

Pour 10 F par mois, je m'abonnais au 7 de Cegetel,
de 10% à 57% de réduction, grâce à cela, j'obtenais sur mes appels*.
Ravi je fus de conserver, mon numéro, mon combiné.
Devant chaque numéro, **le 0 j'enlevais,**
par le 7 simplement je le remplaçais.
Je n'avais rien d'autre à changer, j'en fus plus que comblé.

Téléphoner moins cher, quelle affaire !

Roxane, j'appelais à ma guise, en maints coups de fil elle fût conquise.
Des économies sur toutes mes communications, je constatais,
où qu'elle fût, partout en France, d'un **prix unique***, je bénéficiais
et de sa douce voix, plus souvent, je profitais.
La "remise 7 en plus"** de Cegetel baissait le prix au fil de mes appels ;
plus j'appelais, moins je payais, amour et or je conservais.

* Pour les appels en dehors du département, hors abonnement, hors tarification locale et zones de proximité.
** Pour un minimum de facturation de 150 F, hors abonnement et limitée à 785 F par bimestre.
Conditions tarifaires au 5/11/97.

Des services royaux, j'en tire mon chapeau !

Tant de services me furent offerts, je crus rêver les yeux ouverts.
24h /24 et 7j /7 durant, par monts ou par vents,
un service clientèle me renseignait allègrement ;
Une facture détaillée je désirais avoir sur le champ,
on me la communiquait bien sûr gratuitement.
Grâce au **programme de fidélisation** de Cegetel,
je décrochais maints cadeaux et de gratuites minutes d'appel.
Ô quelle merveille, ce 7 de Cegetel !

Appel gratuit pour plus de renseignements : 0 800 01 01 98,
de 8 heures à 22 heures, 7 jours sur 7. Précisez votre code P119.

le 7
cegetel

Russie

Le jour se lève sur la Carélie

Dans cette région du Grand Nord, la nuit polaire est interminable. L'autre nuit, celle imposée pendant quatre-vingts ans par l'athéisme militant des Soviétiques à cette terre profondément religieuse, est en train de disparaître. Au profit du renouveau orthodoxe et de l'ouverture au tourisme.

Texte de Valérie Pabst - Photos d'Olivier Martel

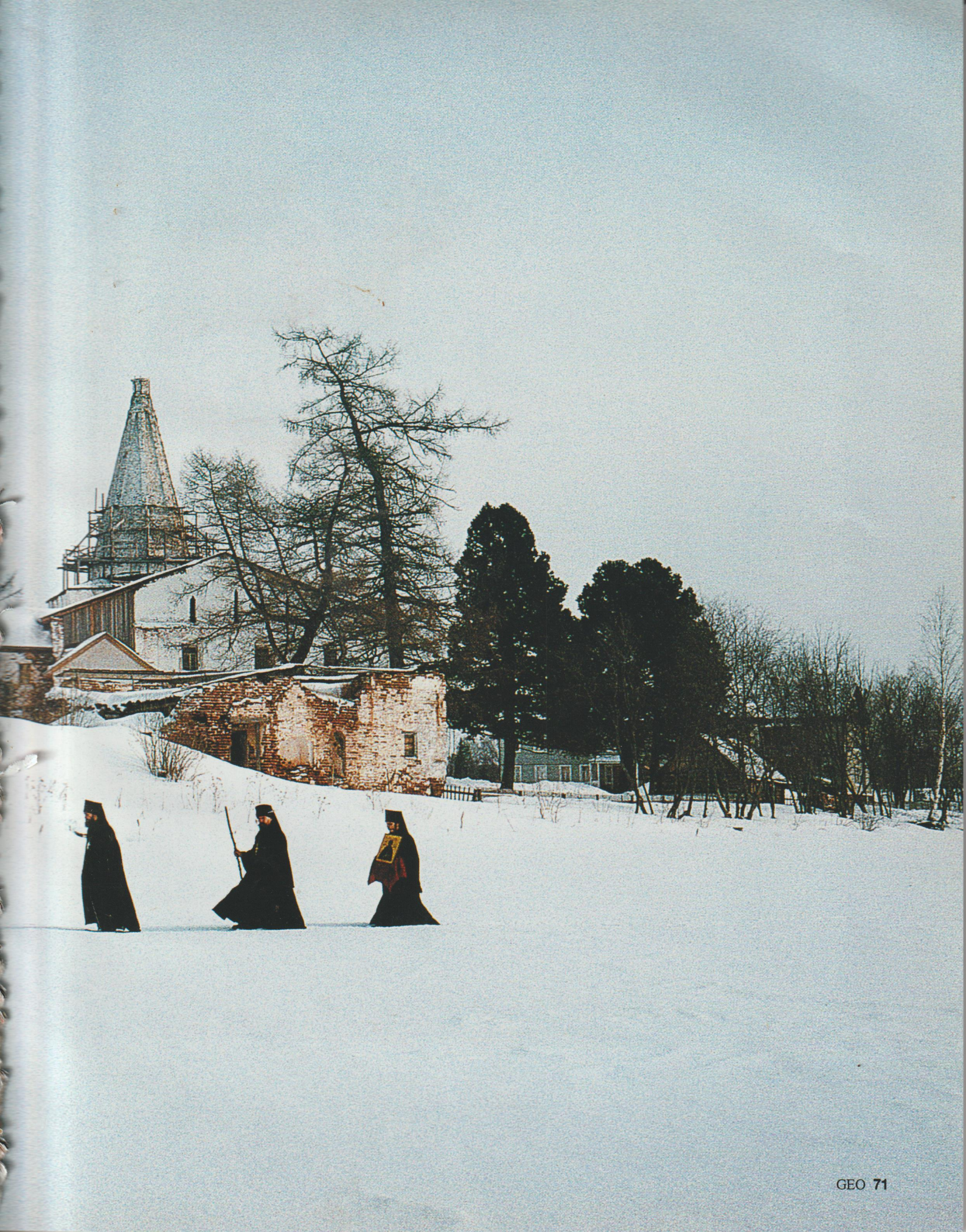
L'île de Kiji (cinquante habitants), dans la partie septentrionale du lac Onega, en Carélie, accueille chaque année plus de cent mille visiteurs attirés par son musée en plein air. Il regroupe des bâtiments en bois typiques de l'architecture traditionnelle du Nord russe : isbas, moulins, chapelles et églises datant pour la plupart du XVIIIe siècle. Ici, l'église de la Transfiguration, classée patrimoine de l'humanité par l'Unesco.

Les charpentiers renouent avec la splendeur de l'art traditionnel

L'église de la Transfiguration compte vingt-deux dômes couverts d'écailles argentées, en écorce de tremble. Achevé en 1714 et en cours de restauration, le bâtiment, tout en bois, repose sur un assemblage de poutres encastrées les unes dans les autres jusqu'au sommet, à 32 mètres de hauteur.

Aux environs de Kholmogory, le monastère Saint-Antoine de Sisky fut réquisitionné par les Soviétiques pour servir tour à tour de maison de bûcherons, de camp de pionniers et de résidence à une figure du communisme local. Rendu au culte en 1992, il abrite une petite communauté de moines.

Ce monastère a servi un temps de résidence à un dignitaire soviétique



A Arkhangelsk, les fidèles redécouvrent les fastes de la liturgie orthodoxe

La ferveur religieuse reprend ses droits à Arkhangelsk, un port jadis très actif sur la mer Blanche. Les fidèles participent ici à la liturgie du Grand Carême dans l'église de Saint-Elie qui fait office de cathédrale. Au centre, le responsable du diocèse, Monseigneur Tikhon. Son fief réunit un million et demi d'habitants répartis sur 587 000 kilomètres carrés, soit une région un peu plus grande que la France.

A côté de la Carélie, la région d'Arkhangelsk possède aussi une forte tradition religieuse dont témoignent de nombreuses églises en bois (ici, dans un musée en plein air). Bâti sur une île, le monastère Solovetski servit de refuge aux Vieux Croyants en rupture avec la modernisation de l'Eglise orthodoxe au XVIIe siècle. C'est là que Staline installa l'un des plus terribles camps, décrit par le dissident Soljenitsyne dans «L'Archipel du Goulag».

Dans ces régions glaciales, Staline avait installé un goulag

Effleurée par le cercle polaire arctique, la Carélie, république autonome de l'ex-URSS, au nord-ouest de la Fédération de Russie, est le royaume des forêts infinies, des sols enneigés, des nuits sans fin et des aurores boréales. La religion orthodoxe, partie de Byzance voilà plus de mille ans, acheva ici sa course spirituelle, semant sur son passage de nombreux monastères en bois, pour certains édifiés au Moyen Age et toujours debout. Terre de piété sous l'empire des tsars, la Carélie allait devenir une cible de choix pour les bolcheviques de la révolution d'Octobre. Avant que son Eglise ne retrouve, aujourd'hui, un lustre disparu.

Bordé par la mer Blanche et la mer Baltique, parsemé de grands lacs, riche d'immenses ressources forestières, ce Grand Nord, qui était à l'origine peuplé de Finnois, s'est ouvert très tôt au commerce. Ses peaux et ses fourrures étaient appréciées à Rome, à Byzance et sur tous les marchés d'Europe centrale. En retour, la Carélie recevait du sel, des outils, des armes... avant d'exciter les convoitises.

Les Russes de Novgorod s'intéressent à la région dès le VIIIe siècle ; dans leur sillage, des moines missionnaires orthodoxes s'efforcent de christianiser ces forêts brumeuses, peuplées d'êtres légendaires que vénèrent les païens. Du XVIe au XVIIIe siècle, d'innombrables petites églises jalonnent ce «pays des Finnois», immortalisé par Gogol, «où tout est humide, plat, pâle, gris, brumeux !» Mais combien magique !

En 1703, Pierre Ier le Grand fait édifier sa capitale, Saint-Pétersbourg, sur les bords de la mer Baltique pour lutter contre la Suède et la Finlande voisines, adversaires redoutés de la Russie. La ville impériale s'entiche, tout comme son fondateur, d'un modernisme à l'occidental et tourne délibérément le dos à la province. La Carélie délaissée inaugure alors une longue période d'isolement. Tel un îlot au milieu des grands lacs, replié dans sa solitude, le Grand Nord devient le gardien des traditions de la Sainte Russie et préserve un héritage spirituel que les idéologues de la révolution bolchevique, tel Boukharine, proclameront «incompatibles» avec le «communisme et le matérialisme scientifique». L'athéisme militant est alors élevé au rang de dogme.

Dès 1918, l'Eglise orthodoxe russe entre dans un long cycle de persécutions, ponctué de trop brèves accalmies, et livre ses premiers martyrs au goulag. C'est dans le Grand Nord, en effet, que le premier camp concentrationnaire soviétique est aménagé, en 1923, dans un ancien mo- ▶

Un conservatoire privilégié de l'âme slave

La Carélie et la région d'Arkhangelsk sont aujourd'hui peuplées en majorité de Slaves. Leur situation, à l'extrême nord-ouest de la Russie, les tinrent à l'écart des efforts de modernisation développés par Pierre le Grand. Le Grand Nord russe a ainsi conservé nombre de ses traditions presque intactes.

Bambuck & Associés
Aussi loin que vous irez, vous n'aurez jamais tout quitté.
ANGARA
CHRISTIAN BERNARD
PARIS
RENSEIGNEMENTS ET POINTS DE VENTE :
01 69 86 50 60

Ce monastère de Kholmogory est à l'image de nombreux autres du Grand Nord russe : abandonnés et menaçant ruine. Celui-ci a été privé de ses coupoles dorées durant la période soviétique. En attendant les crédits, les moines du monastère voisin Saint-Antoine de Sisky viennent y célébrer la messe.

La reconstruction souffre du manque de moyens

▶ nastère du XVe siècle, construit sur les îles Solovetski, au large d'Arkhangelsk. De nombreux ecclésiastiques disparaîtront dans ce triste lieu que l'on a surnommé depuis le «Golgotha de l'Eglise russe». En outre, quelque soixante mille personnes, condamnées à la déportation par Staline, périront à la tâche, employées à creuser un canal entre Saint-Pétersbourg et la mer de Barents, un ouvrage pharaonique tombé en désuétude depuis.

Il est encore difficile d'évaluer la portée exacte de la lutte antireligieuse dans le Grand Nord, comme dans le reste du pays. Au plus fort des persécutions, quatre églises seulement resteront ouvertes en Carélie, sur six cents recensées à la veille de la Révolution. Depuis la fin des années quatre-vingt, l'Eglise orthodoxe, comme les autres cultes, compte ses morts et panse ses plaies. Le Millénaire du baptême de la Russie, commémoré en 1988 avec la bénédiction de Mikhaïl Gorbatchev, alors à la tête de l'Union soviétique vacillante, a mis fin à l'ostracisme religieux. Depuis, on reconstruit les églises et les monastères détruits ; on réhabilite ceux qui avaient été détournés à des fins profanes : musées, cinémas, entrepôts... La hiérarchie ecclésiastique, pour sa part, compte ses forces et regarnit ses rangs.

Ainsi, en ce 19 août 1997, les fidèles se préparent-ils à célébrer la Transfiguration, sur l'archipel très touristique de Kiji, au milieu du grand lac Onega. Date fameuse du calendrier orthodoxe, cette fête rappelle comment le Christ est apparu à ses disciples, sur le mont Tabor, pour leur annoncer sa prochaine résurrection. Mais l'église de la Transfiguration, un joyau de bois du XVIIIe siècle, ne peut accueillir la célébration, au grand regret des participants. L'édifice menace ruine ; des échafaudages métalliques encombrent l'espace sacré. L'église contiguë de l'Intercession de la Mère de Dieu a mieux résisté aux dommages de la période soviétique. Les croyants y affluent alors que les cloches sonnent à la volée. Ils amènent avec eux une partie de leurs récoltes dont les fruits seront bénis durant l'office, comme le veut la coutume. De liturgique, la cérémonie de la Transfiguration est devenue symbolique ; après les souffrances passées, elle incarne la renaissance du sentiment religieux en Russie.

Dans le Grand Nord, d'étonnantes pratiques rituelles, aux limites de l'orthodoxie, accompagnent parfois l'actuel renouveau spirituel. Il n'est pas rare, par exemple, de trouver dans les cimetières des aliments déposés sur les tombes, signe d'une grande familiarité entre le monde des morts et celui des vivants. Vestige résistant du paganisme originel ou lacune d'une christianisation tardivement achevée ? Le résultat plutôt d'un syncrétisme réussi entre un christianisme importé et d'antiques pratiques païennes.

Plus largement, «il semble que l'on revienne à la prédominance du rituel dans les pratiques religieuses», remarque l'historien M. V. Dmitriev, professeur à l'université de Moscou. Si le nombre des baptêmes a triplé depuis 1988, alors qu'une majorité de Russes se disent désormais orthodoxes, le phénomène s'apparente davantage à un puissant retour aux traditions séculaires (et sécurisantes) de la Sainte Eglise plutôt qu'à une adhésion formelle aux dogmes de la foi.

«Il n'est de Russe qu'orthodoxe», proclamait jadis Dostoïevski, dont toute l'œuvre exalte l'âme slave... Cette conviction, encore largement partagée, permet à la Russie contemporaine de reconstruire son identité nationale, ruinée par quatre-vingts ans de communisme. La figure du moine ou «starets», sage parmi les sages, remplace celle des héros communistes. A défaut de vouloir nécessairement suivre sa vocation, on s'inspire de sa conduite, on lui marque le plus grand respect, on l'aide matériellement. A Kholmogory, à une centaine de kilomètres au sud d'Arkhangelsk, le monastère Saint-Antoine de Sisky, récemment rendu au culte, reçoit ainsi la visite bénévole, deux fois par an, de trois femmes robustes, des dentistes. Pour elles, soigner gratuitement des moines contribue à restaurer la grandeur de la vie monastique. Avec l'espoir secret de participer un peu, en retour, de la sainteté de ces hommes. Dans le même esprit, une cinquantaine d'ouvriers, anciens prisonniers pour la plupart, aident les cinq moines de Saint-Antoine à restaurer le monastère. Certains ont reçu le baptême et espèrent s'intégrer progressivement à la communauté religieuse.

A la fin du XIXe siècle, le starets Zossime, un des héros des «Frères Karamazov» de Dostoïevski, prédisait : «Le salut de la terre russe viendra peut-être de ces assoiffés de prière dans la solitude.» De tels espoirs peuvent-ils être fondés aujourd'hui sur les moines, ou, plus largement, sur le clergé orthodoxe du Grand Nord ? Car avoir retrouvé la foi ne suffit pas. Pour réussir totalement sa renaissance, l'Eglise russe devra surmonter plusieurs obstacles : l'insuffisance des effectifs et de ses ressources ; le danger d'une dérive conservatrice et nationaliste ; l'essor inquiétant des sectes ; sans négliger les tensions internes à la communauté dont l'autorité est remise en cause par de puissants courants réformateurs, de «gauche» ou de «droite».

Et pourtant, l'évêque de Carélie, Monseigneur Manuel, se prend à rêver tout haut que la Transfiguration de l'Eglise russe viendra un jour de son diocèse. ■

J'ai vu une ville du futur qui n'oublie pas son passé.
J'AI VU une ville étendre ses espaces verts et se développer.
J'AI VU une douzaine de peuples vivre en harmonie.
JE N'AI PAS VU une seule rue qui donne un sentiment d'insécurité.
ETAIT-CE un rêve ?
NEW ASIA
Singapore
Si facile à aimer, si difficile à oublier.
Office National du Tourisme de Singapour : Tél : 01 42 97 16 16 Fax : 01 42 97 16 17 Internet: http://www.newasia-singapore.com

TBWA

EOS 500N

IL A TOUT D'UN GRAND CANON • LÉGER, FACILE, PERFORMANT AVEC EN SÉRIE DES CARACTÉRISTIQUES HAUT DE GAMME : AUTOFOCUS 3 COLLIMATEURS, 10 MODES D'EXPOSITION + MANUEL, BRACKETING AUTO • ACCÈS AUX 50 OPTIQUES EOS DONT 33 DE TECHNOLOGIE ULTRASONIC (=USM) • PRIX PUBLIC TTC CONSEILLÉ : 3000 F AVEC ZOOM 28-80, 4000 F EN DOUBLE-ZOOM 28-80 + 80-200 ET 5000 F AVEC ZOOM 24-85 USM MÉTALLISÉ •

APPAREIL PHOTO OFFICIEL DE LA COUPE DU MONDE 98

FRANCE 98

Canon ON VOIT CE QUE VOUS VOULEZ DIRE

SOMMAIRE

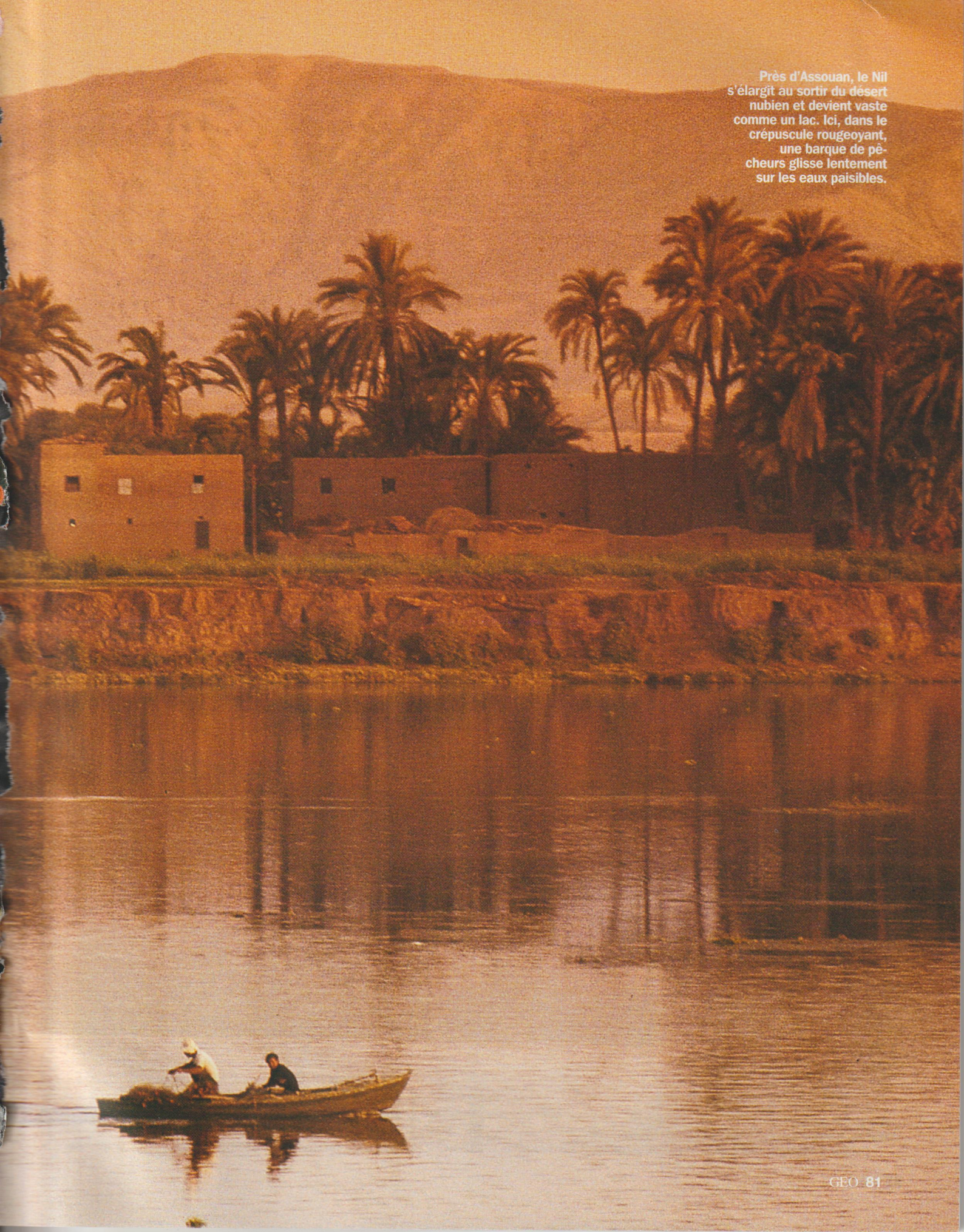
- **Récit de voyage**
  Alain Blottière nous emmène à la découverte du petit peuple du Caire. P. 82
- **Panorama**
  Les rives du Nil et la capitale, le sourire de Ramsès II, Alexandrie, le barrage d'Assouan, splendeur du Désert blanc, les pyramides de Gizeh... P. 88
- **Archéologie**
  Depuis sept ans, le musée du Louvre fouille les sables de Saqqarah. En direct, la découverte d'une stèle funéraire. P. 104
- **Société**
  Elles se produisent sur les scènes, mais aussi à l'occasion des mariages et des fêtes. Ces danseuses sont dans la tradition des Mille et Une Nuits. P. 108
- **Mode**
  Depuis l'expédition de Bonaparte, l'Egypte est à la mode. Deux siècles de folies kitsch et de passions. P. 112
- **Religion**
  Six millions d'Egyptiens sont chrétiens. Pas toujours facile à vivre face à l'islam arrogant. P. 126
- **Histoire**
  Après avoir retrouvé les vestiges de son célèbre phare, Alexandrie se penche sur son passé. P. 132

A détacher
La carte GEO. P. 115
Le guide. P. 83

Egypte

Ce mois-ci, le musée du Louvre inaugure les nouvelles salles consacrées aux antiquités égyptiennes. De Memphis à Abou-Simbel, l'occasion, pour GEO, de revisiter ces rives du Nil où naquit une civilisation qui fascine encore le monde.

Dossier dirigé par Gérard Bonal



Près d'Assouan, le Nil s'élargit au sortir du désert nubien et devient vaste comme un lac. Ici, dans le crépuscule rougeoyant, une barque de pêcheurs glisse lentement sur les eaux paisibles.

Chronique des enfants du Nil

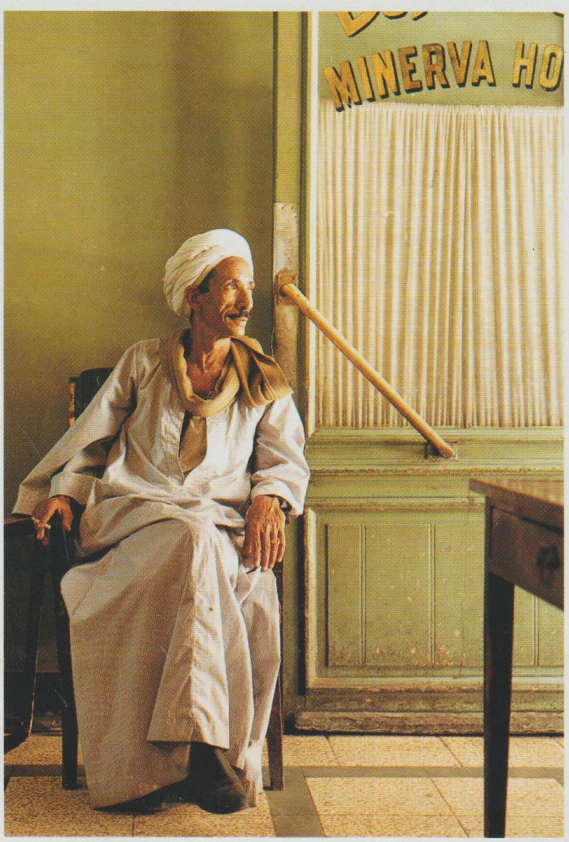
Alain Blottière vit souvent en Egypte. Il en a fait le décor d'un roman «L'Enchantement» (Calmann-Lévy) et lui a consacré un récit de voyage, «L'Oasis» (Payot). Son prochain roman, «Si-Amonn», paraît en janvier au Mercure de France : il débute dans une oasis égyptienne six siècles avant notre ère.

«Ici le Nil est un sourire, là une caresse bleue entre deux falaises. Ailleurs encore un miroir où, depuis cinq mille ans, se reflètent en ondoyant les mêmes pierres...»

par Alain Blottière

Alexandrie. Vous longez à pied le demi-cercle parfait du port de l'Est. Sur la corniche, entre la mer et les immeubles autrefois cossus, vous croisez des pêcheurs et des enfants évadés vers le ciel avec leur cerf-volant. Le vent du nord est frais, la lumière pure. Juste avant le fort Qaïtbay, vous frappez à la porte du Cercle grec et entrez dans l'une des Alexandrie, celle du poète Constantin Cavafy, celle de l'avant-guerre cosmopolite. Il en reste au moins cet établissement modeste. Sur la terrasse du premier étage face à la mer, vous commandez du poisson grillé et une bouteille de Gianaclis blanc. Quelques vieux Grecs jouent aux cartes, des dames en noir tricotent et soupirent, des enfants blonds courent entre les tables. Le Caire. Vacarme et poussière. Vous quittez le centre, suivez le Nil vers le sud à l'ombre des flamboyants. Par le troisième pont qui traverse le petit bras du fleuve, vous abordez l'île de Rodah. Sur la berge à moitié sauvage où alternent pépinières et décharges, juste avant le nilomètre, vous vous arrêtez sous un arbre millénaire qui fait de l'ombre à une mosquée minuscule. Le vendredi, elle déborde de fidèles agenouillés sur le trottoir, et l'imam s'époumone dans un haut-parleur. Au bord de l'eau, devant un bac amarré, un couple d'amoureux se tenant par la main attend que le passeur ait terminé sa prière pour rejoindre, en face, le vieux Caire copte et ses églises.

Assouan. La chaleur est africaine, un vent brûlant porte le sable du désert jusqu'au Nil Bleu. Vous partez en felouque à la recherche de la Nubie disparue, vous longez l'île de Sehel, peuplée de rescapés de la grande noyade. Du haut des rochers de granit qui la bordent, gravés de hiéroglyphes, de jeunes Nubiens très minces et très noirs plongent entre les jacinthes d'eau. A la barre, le felouquier fredonne des chansons nubiennes, dans une langue pleine de voyelles fruitées et de consonnes soyeuses. Vous vous rappelez alors le début du voyage. Vous songez que c'est dans son infinie diversité, dans l'harmonie toujours menacée de ses différences, que l'Egypte est éternelle et mérite d'être aimée.



Le Caire, chanté par les poètes du Moyen Age qui vantaient «son air doux aussi odorant que l'aloès», est aujourd'hui la ville la plus peuplée d'Afrique avec ses quinze millions d'habitants. Et sans doute la plus polluée. Quatre-vingt pour cent des Egyptiens vivent en ville, contre 40% en 1960 ! D'où la prolifération, à la mode orientale, des petits métiers citadins, comme ce portier d'hôtel.

Au Caire, dans les quartiers populaires, les garçons qui vous abordent vous demandent s'il pourraient aller dans votre pays pour y travailler. On vient du monde entier pour visiter leurs merveilles, mais eux ne songent qu'à partir. Ils n'ont évidemment pas sur l'Egypte le même regard que vous. Ils vous demandent si chez vous il fait aussi chaud, si les villes sont aussi sales, les logements aussi petits et les autobus aussi bondés. A 16 ans, ils ont déjà beaucoup souffert et ont appris qu'ailleurs, peut-être, l'avenir serait meilleur. Ainsi Ragab, tout juste émigré de son village de Haute-Egypte, où sa famille trop nombreuse ne parvient plus à vivre d'une terre si petite. Sa sœur aînée vient de se marier avec le gardien d'un immeuble moyennement chic de Gizeh, près des pyramides. Il habite sur le toit, dans une cabane sans eau ni électricité. Il n'a d'autres vêtements que ceux qu'il porte, sales et déchirés. Il cherche du travail. Il ferait n'importe quoi. Il deviendrait volontiers votre boy et vous explique tout ce qu'il ferait pour vous : les courses, le ménage, le brillant de vos chaussures. Il ne demande pas de salaire : vous lui donneriez ce que vous voulez. Il sourit de tout, ne reproche rien à personne, pas même au gouvernement, pas même aux nouveaux riches du «décollage» économique qu'on voit rouler en Mercedes fastueuses. Ces voitures importées coûtent 400 000 livres, soit 120 000 dollars, c'est-à-dire un siècle du revenu moyen des Egyptiens. Il s'en vend mille par an, autant que d'Egyptiens qui «décollent» vraiment. Il ne vien-

Sur le lac Nasser, qui est en fait la retenue du barrage d'Assouan, «L'Eugénie» glisse doucement. Les berges entrecoupées de coulées de sable rappellent au voyageur qu'ici il y avait, naguère, une région habitée. A la tombée du jour, le bateau de croisière aborde à proximité des temples sauvés de la noyade grâce à une campagne de l'Unesco.

drait pas à l'idée de Ragab, ni d'aucun autre Egyptien pauvre, de maudire ces parvenus qui se pavanent et investissent l'essentiel de leurs profits à l'étranger. Ici, tant que l'injustice n'est pas intimement ressentie dans sa chair ou dans son âme, la patience, l'indulgence, la tolérance semblent infinies. Ragab retourne sa poche vide pour vous prouver qu'il ne possède rien, vous montre l'état misérable de ses sandales en plastique, se prend la tête entre les mains... et vous sourit.

Tous les enfants du Nil ne sont pas au chômage, loin de là : ici, cinq millions d'enfants de moins de 14 ans travaillent à plein temps. Vous ne rencontrez jamais les plus malheureux, quasiment enterrés dix heures par jour dans leurs usines ou ateliers moyenâgeux, au mépris des lois. Mais les plus chanceux, cireurs de chaussures, réparateurs de pneus, livreurs, ramasseurs et trieurs d'ordures, marchandes de jasmin ou de mouchoirs en papier, voient la lumière du jour et vous les croisez sans cesse. Comme ce petit vendeur de pain qui doit avoir 12 ans. Maigre et pâle, mais avec une bouille ronde, des yeux verts et des cheveux blonds ébouriffés. Tous les matins, face au Café vert de la rue Kasr el-Aïni, au Caire, il est assis sur le trottoir entre deux voitures garées, devant son petit étal d'osier dont il éloigne de temps en temps les mouches. Il attend le chaland devant ses piles de pains ronds, ou les abandonne parfois pour entrer dans le café, s'asseoir sur une chaise en ruine et lever sa tête vers le téléviseur perché. Puis, un beau matin, sa place est vide. Le garçon de café vous apprend que le boulanger l'a renvoyé. Quelques jours plus tard, un peu plus loin, il apparaît flottant dans un bleu de mécanicien trop grand et maculé de cambouis. Les yeux cernés. Il vous reconnaît. Comme ses mains sont noires, il vous tend son poignet. Voilà le petit vendeur de pain devenu apprenti dans un garage, et qui, pour la première fois, vous dit son nom : Amada. Vous remarquez un large hématome sur sa tempe. Il baisse les yeux et prétend qu'il est tombé en descendant d'un autobus. Comme il ne peut quitter son travail, il décline votre invitation à aller boire un soda au Café vert. Mais il vous demande si vous pourriez revenir à la fermeture de l'atelier. A 22 h 30.

Amada vous attend devant le rideau de fer baissé. Il a remis ses vêtements habituels, s'est lavé les mains, a dû passer sa tête sous l'eau car ses cheveux, impeccablement peignés, sont encore mouillés. Vous l'emmenez au vieux Café des Barbarins où Jimmy, le patron revenu de Hollande, sert l'un des plus vastes choix de boissons au Caire. Vous lui demandez de choisir parmi celles que le garçon énumère, et par politesse il répond : « N'importe quoi...» Vous insistez. D'une voix hésitante, il finit par demander la lune dont il doit souvent rêver : un jus de fraises. Il commence à 8 h 30, mais doit partir de chez lui une heure plus tôt et prendre deux autobus. Il nettoie les voitures, fait les vidanges, démonte les filtres à air, change les pneus et les batteries. Il déjeune à l'atelier, d'un pain et d'une portion de foul. Il ne mange plus rien avant 23 h, une fois rentré chez lui. On le paye 1 livre par jour. Moins de 2 francs.

En Egypte, on respecte ses parents, qui vieillissent en famille entourés de l'affection de tous, mais on se désintéresse des objets ou des monuments anciens. Il faut convenir que sans l'agence de voyages Thomas Cook, qui inventa en 1870 la très snob «croisière sur le Nil» et fit de l'Egypte un eldorado touristique, la plupart des monuments antiques auraient connu le destin que leur ▶

réservaient les archéologues-antiquaires et les entrepreneurs : être débités en tranches ou réduits en poussière. C'est ainsi, par exemple, qu'à cette date une bonne partie du temple de Denderah ou les pylônes sud du grand temple de Karnak avaient été déjà pulvérisés puis engloutis par des salpêtrières, que le temple de l'île Eléphantine, les petits temples d'Esneh, le Typhonium d'Edfou ou la Chambre des ancêtres de Karnak avaient été découpés à la scie puis expédiés en Europe. Les visites des ruines et des musées par des voyageurs fortunés, rendues possibles par le travail acharné d'Auguste Mariette et de quelques autres, mit fin à l'holocauste.

Dans l'Egypte d'aujourd'hui, à cet égard, rien ou presque n'a changé : la rançon de la sauvegarde des monuments demeure le tourisme, première source de revenus du pays. Sans les touristes et leurs devises, je ne donnerais pas cher des vieilles pierres. Certes, leurs graffiti maculent les temples et leurs haleines corrodent les couleurs des tombeaux. Mais le sort des monuments qu'ils n'ont pas l'habitude de visiter est plus pitoyable encore. A l'écart des grands circuits, il faut redouter le pire : patiemment restaurée durant trois ans par une équipe allemande dans un quartier ancien du Caire, une splendide demeure du XVIIIe siècle, à peine les travaux achevés, vient d'être rasée par un promoteur. A contrario, dans la lointaine oasis de Siouah, la restauration du temple où Alexandre le Grand consulta l'oracle d'Amon, qui s'effondrait depuis des lustres, fut entreprise au moment où l'on décidait de construire un rutilant office du tourisme et que triplait le nombre des hôtels...

Si le tourisme est l'allié relatif du patrimoine ancien, chacun sait aussi, en revanche, qu'il détruit le patrimoine vivant. Avec lui, arts et traditions deviennent folklore et commerce, tandis que les plus beaux sites sont rapidement défigurés. Dans «La Mort de Philæ», livre publié en 1908, Pierre Loti se désolait déjà : «A présent, devant la moindre bourgade – parmi les belles barques primitives qui sont encore là nombreuses et pointant vers le ciel bleu leurs vergues comme de très longs roseaux –, il y a toujours, pour l'accostage des bateaux de touristes, un énorme ponton noir qui défigure tout par sa présence et par son inscription-réclame : Thos. Cook and Son (Egypt limited).» Quatre-vingt-dix ans plus tard, lui qui se lamentait, à Assouan, devant la laideur incongrue de l'hôtel Cataract, le seul alors planté dans le décor grandiose du Nil, que penserait-il de l'affligeant spectacle qu'offrent le béton des dizaines de palaces géants et les néons des lampadaires ? Quels mots trouverait-il pour décrire les kilomètres d'hôtels édifiés ces dix dernières années au Sinaï, sur la mer Rouge, entre Taba et Charm el-Cheikh ? Et longeant le rivage hier encore désert et splendide de la Méditerranée, devant le spectacle ahurissant de la succession de «villages touristiques» en construction entre Alexandrie et Marsa-Matrouh, sur plus de 200 kilomètres, en croirait-il ses yeux ?

Je saurais le consoler. S'il me promettait de n'en rien dire à personne, et surtout de ne pas livrer le nom du lieu, je l'emmènerais jusqu'à l'oasis des danseurs et des poètes, lointaine en son désert, ignorée des catalogues. Il verrait ici, dans le secret des nuits ou des ombres, que l'Egypte sait aussi garder d'insoupçonnables trésors seulement pour le plaisir. Ce serait au début du printemps. Arabi, 20 ans, profiterait de notre visite pour improviser une petite fête. Il prendrait son tabl et, la nuit tombée, dans les rues du village, nous irions chercher Hassan et sa cithare, Sherif et sa flûte, et chacun voudrait convier quelques-uns de ses amis. Nous serions bientôt douze ou quinze aux confins de l'oasis, dans la nuit fraîche, au bord d'une source chaude, assis autour d'un feu de stipes de palmier. Posées sur les braises, les pêtites théières en fer-blanc seraient les premières à chanter. Arabi le virtuose donnerait le signal du départ. Aussitôt le désert s'emplirait de la musique de l'oasis et de chants où il n'est question que d'amour. Les instruments passeraient de main en main, les musiciens remplaceraient les ▶

Les Cairotes ont une passion pour les pique-nique (ici, une famille s'est arrêtée sur le plateau de Gizeh, au pied des pyramides). Chaque année, au printemps, la fête Sham el-Nessim est l'occasion de déguster en plein air des plats traditionnels tels que poissons macérés dans la saumure ou œufs durs.

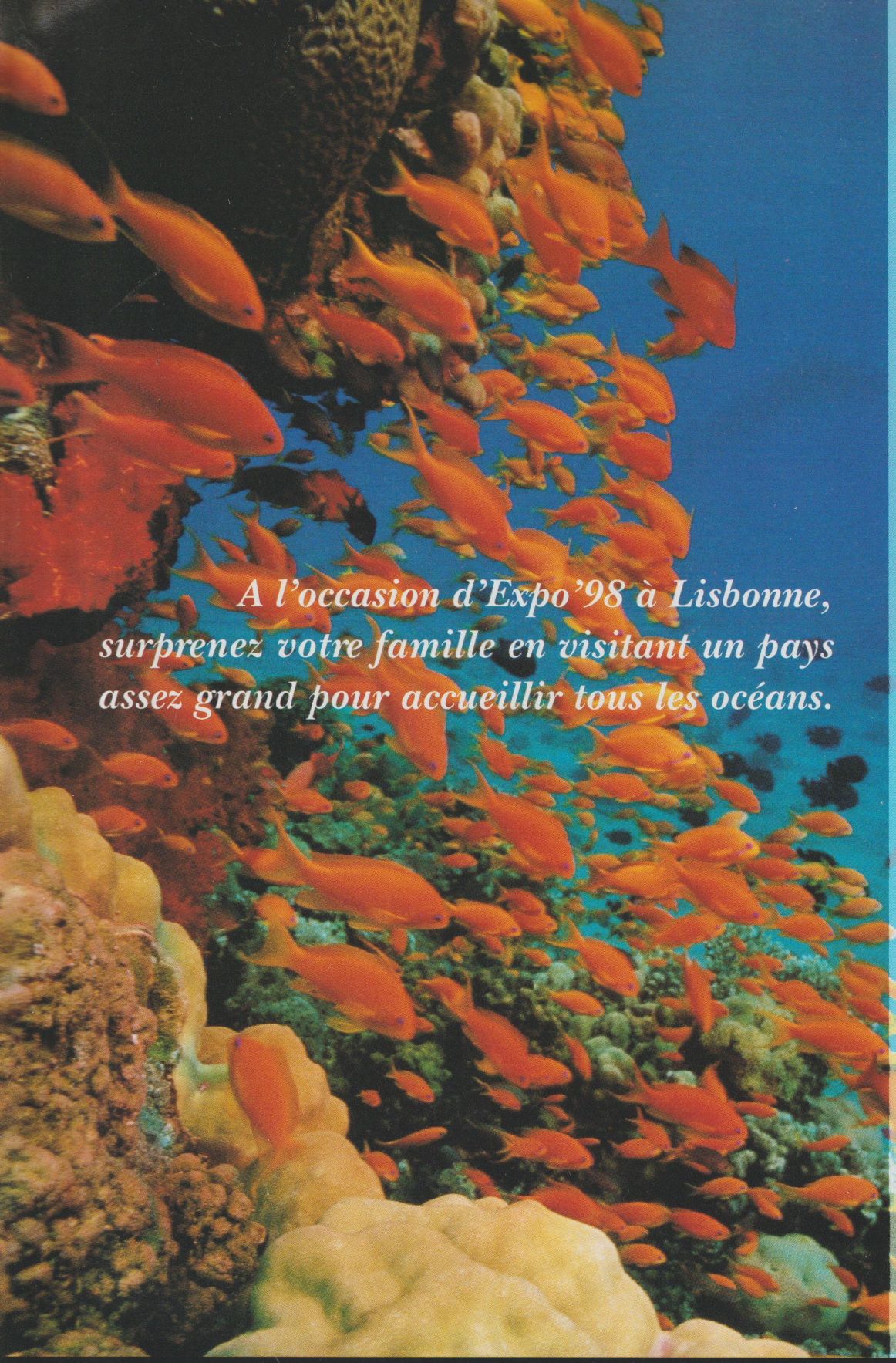
«On a l'impression que la patience et l'indulgence du petit peuple sont infinies»

GORE-TEX est une marque déposée de W.L. GORE & Associés Photo Christian ARNAL

Pour être bien protégé en altitude, aujourd'hui de grandes marques d'équipements de ski ont choisi GORE-TEX.® Imperméabilité, effet coupe-vent, respirabilité, c'est la triple garantie des vêtements en GORE-TEX® **Imperméabilité :** s'il pleut, s'il neige, la membrane GORE-TEX® vous isole des intempéries et préserve votre bien-être. **Effet coupe-vent :** GORE-TEX® vous protège parfaitement contre les pertes thermiques liées au vent. **Respirabilité :** c'est bien connu, la membrane GORE-TEX® permet l'évaporation naturelle de la transpiration. Votre corps reste 100 % au sec et pour longtemps.

Attention : seuls les produits portant la marque GORE-TEX® offrent réellement les qualités d'un GORE-TEX®. Et GORE s'engage jusqu'au bout : nous remplaçons ou réparons tout produit dont vous ne seriez pas totalement satisfait. Il vous suffit d'appeler notre n° vert. Ce numéro d'appel gratuit vous permettra aussi d'obtenir un conseil et la liste des revendeurs les plus proches de chez vous.

N° Vert 0800 096 096
APPEL GRATUIT



A l'occasion d'Expo'98 à Lisbonne, surprenez votre famille en visitant un pays assez grand pour accueillir tous les océans.

EXPO'98 LISBOA

PORTUGAL

Du 22 mai au 30 septembre, à l'occasion d'Expo'98, la très belle ville de Lisbonne vous ouvre ses portes. Une centaine de pays et 25 000 espèces aquatiques seront au rendez-vous. Notre thème: "Les océans, un patrimoine pour le futur".

Au Portugal vous découvrirez également des centaines de kilomètres de côtes atlantiques inondées de soleil, des paysages toujours changeants et d'autres villes plus fascinantes les unes que les autres. Tout cela d'une grande facilité d'accès.

Un événement unique dans votre vie.

EXPO 98 • LISBONNE
Très Prochainement.

L'émotion de la découverte. Portugal

AIR PORTUGAL PGA PORTUGALIA AIRLINES

ICEP *Investimentos, Comércio e Turismo de Portugal.* Office du Commerce et du Tourisme du Portugal.
135, Boulevard Haussman - 75008 PARIS - Tel: 01 53 83 75 95 - Fax: 01 42 89 30 74
7, Rue Scribe - 75009 PARIS - Tel: 01 47 42 55 57 - Fax: 01 42 66 06 89.
Minitel: 3615 Portugal (2,23 F. la minute); Audiotel: 08 36 68 28 26 (2,23 F. la minute).

chanteurs, les chanteurs, peu à peu, se mettraient à danser. Nous verrions alors l'extraordinaire danse oasienne autour des flammes, qu'on imagine venue des temps oubliés. Une danse gardée vivante et secrète, qui met en joie et même en transe les adolescents de ce désert. Une danse si belle et si joyeuse qu'elle les protège du reste du monde. Une danse dont il vaut mieux ne pas trop parler.

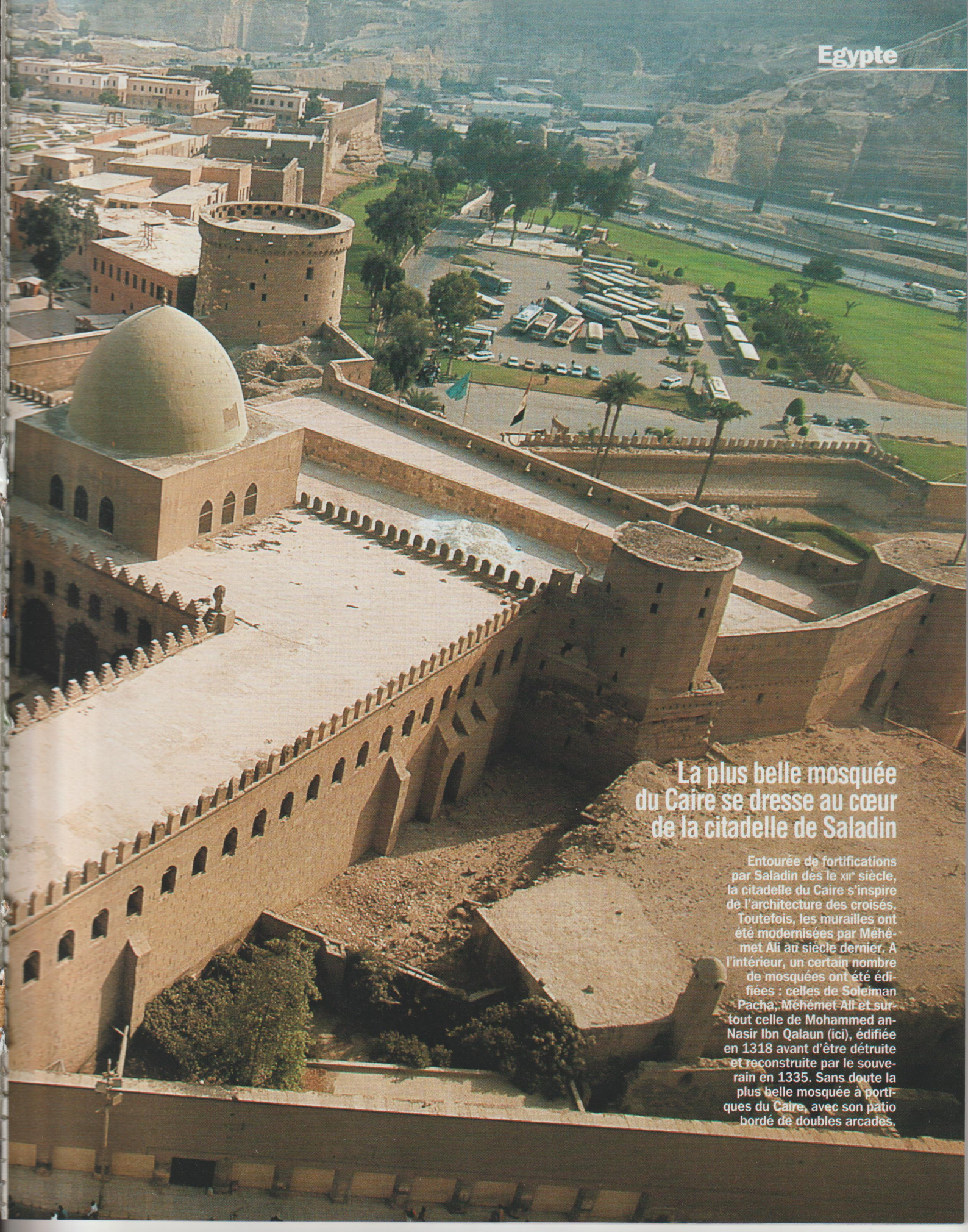
Le lendemain, nous nous retrouverions dans le jardin de mon ami Sobhi, professeur le matin, paysan l'après-midi, s'occupant de ses palmiers-dattiers, de ses arbres fruitiers, de sa vache et de ses poules. Nous serions assis à l'ombre sur un tapis de trèfles, parmi les oasiens discutant de sujets anodins, quand, soudain, l'un deux extrairait une feuille de papier de sa poche, puis se mettrait à lire un poème qu'il aurait composé. A la fin, la discussion prendrait une autre tournure, celle de lettrés tels qu'on les imagine à l'âge d'or des poètes, débattant sans fin d'un mot, d'une image, d'une rime, aussi naturellement et avec la même légèreté qu'ils parleraient de l'origine mystérieuse des vents ou de l'eau.

Pierre Loti aimerait sans doute aussi Le Caire, malgré sa pollution, son gigantisme et sa saleté, l'anarchie de son urbanisme et son permanent fracas. Au moins la préférerait-il à l'élégant musée qu'est devenu Paris car, contrairement à lui, elle est une vraie ville vivante, habitée, irriguée par le flux incessant de millions d'êtres qui se sont approprié ses rues. Mais il l'aimerait surtout, je pense, pour certaines parts inchangées du fleuve. En pleine ville, malgré la frénésie des promoteurs, les rives du Nil par endroits demeurent sauvages, herbeuses, longées par des pêcheurs qui ne sont pas du dimanche. Ils pêchent en famille et vivent dans leur barque. Le fils rame, le père debout à la poupe dévide son long filet pour piéger quelques boltis, la mère prépare un thé sur un réchaud à gaz. Le Nil en ville n'est pas comme la Seine, une autoroute à péniches, mais encore un fleuve nourricier. Son eau irrigue aussi des dizaines de pépinières et même l'île de Dahab avec ses champs cultivés. Il y a mieux encore : on s'y baigne. Elle n'est certes pas d'un propreté idéale mais, outre les boltis, des écrevisses s'en contentent, ainsi que, chaque jour d'été, des centaines de Cairotes, enfants des rues pour la plupart. On les voit sur les berges, sur les ponts, plonger dans sa fraîcheur, puis nager d'une rive à l'autre du petit bras du fleuve. D'avril à septembre 1997, Le Caire devint même station balnéaire : en plein centre-ville, à Zamalek, au débouché du pont Kasr el-Nil, des travaux d'aménagement de la berge ayant requis des tonnes de sable firent naître une plage provisoire, bondée du matin au soir.

Ici le Nil est un sourire, là une caresse bleue entre deux falaises, ailleurs encore un miroir où depuis cinq mille ans se reflètent en ondoyant les mêmes pierres. Le Nil a ses ghâts comme le Gange, ses jacinthes d'eau qui glissent vers la mer. Il a ses felouques agiles et silencieuses, félines, et ses éléphantesques bateaux à touristes pressés. Le Nil a même son affluent, son double, son frère secret : le Bahr Youssef, canal millénaire, si libre et si vieux qu'on le prend pour un fleuve, le «fleuve de Joseph». D'Assiout au Fayoum, distant parfois de 15 kilomètres à l'est de l'autre, il irrigue des terres secrètes qui sont parmi les plus préservées des terres habitées du monde. Terres de sucre, terres d'églises plus vieilles et vibrantes que nos cathédrales, terres de villages immobiles dans le temps, où mènent de larges chemins tachetés de soleil dans l'ombre des eucalyptus. Terres où quelques fanatiques font régner la terreur, et qui sont interdites aux étrangers. Si la paix revenue on vous laissait prendre ces chemins-là, un vieux taxi branlant des années cinquante vous conduirait, entre les ânes et les buffles, jusqu'à l'autre fleuve d'Egypte. Il est le fleuve oublié des voyageurs, celui des trésors qui restent à découvrir. Vous contempleriez ses rives abruptes et ses roseaux, ses ibis, ses canards, vous y rencontreriez des bambins nus au crâne rasé échappés d'une fresque de tombeau. En plein cœur du pays de Joseph, à l'est de Minieh, d'Abou-Korkas ou de Mellaoui, là où depuis plus d'un millénaire cohabitaient musulmans et coptes, vous n'entendriez plus les détonations des armes à feu ni les pleurs des femmes.

La façade d'une maison d'Alexandrie. La bourgade qui comptait quelques milliers d'âmes il y a deux siècles a bien rattrapé son retard avec, aujourd'hui, près de six millions d'habitants. Les récentes découvertes archéologiques faites dans le port ont ravivé la mémoire du riche passé d'une ville fondée par Alexandre le Grand.

L'Egypte serait à nouveau l'Egypte, baignée seulement de ces larmes des dieux que sont les eaux silencieuses du Nil. Des larmes d'amour, si douces qu'en leur miroir elles font mieux paraître la grâce des rives, si pures qu'elles vous tracent un chemin de ciel bleu. Vous suivriez leur cours, en felouque. Ce serait un mois sans vent et vous n'iriez pas plus vite que les jacinthes, juste au rythme des pas d'un homme, égal à celui des battements de son cœur, donc au vrai rythme du temps. Le long ruban d'Egypte qui se déroulerait alors pour vous, avec ses villages embaumés, ses fumées de bûchers ou d'encens, ses ombres où des secrets se devinent, ses palmiers qui vous font la révérence et ses enfants qui vous font des signes de main, ce long ruban vous offrirait l'oasis où vit encore ce que le monde a perdu. ■



La plus belle mosquée du Caire se dresse au cœur de la citadelle de Saladin

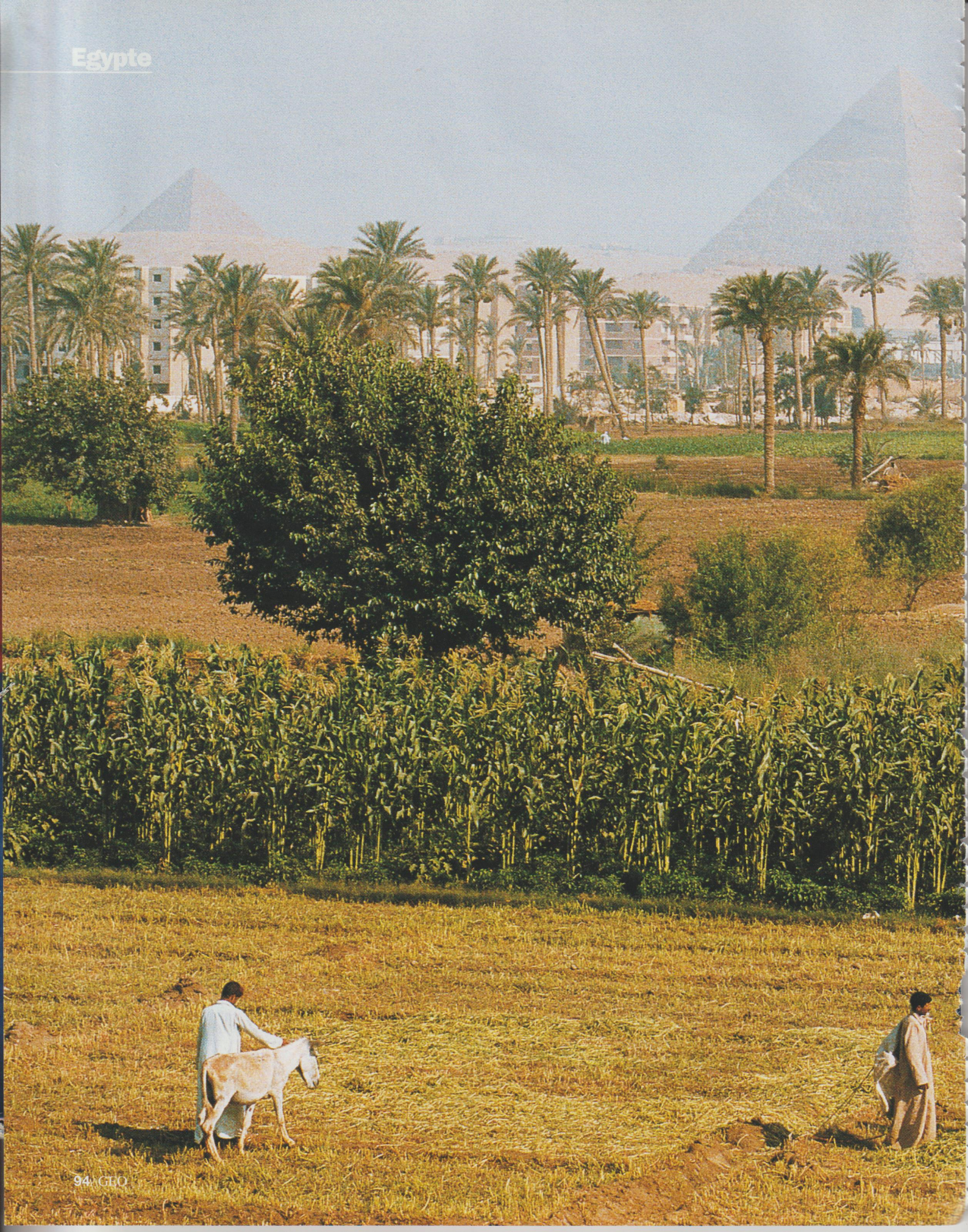
Entourée de fortifications par Saladin dès le XIIe siècle, la citadelle du Caire s'inspire de l'architecture des croisés. Toutefois, les murailles ont été modernisées par Méhémet Ali au siècle dernier. A l'intérieur, un certain nombre de mosquées ont été édifiées : celles de Soleiman Pacha, Méhémet Ali et surtout celle de Mohammed an-Nasir Ibn Qalaun (ici), édifiée en 1318 avant d'être détruite et reconstruite par le souverain en 1335. Sans doute la plus belle mosquée à portiques du Caire, avec son patio bordé de doubles arcades.

A Assouan, le désert cède la place au Nil fertile

Le Nil s'élargit à Assouan, vaste comme un lac, fréquenté par les felouques aux voiles blanches. Ici commence la bande fertile d'une vingtaine de kilomètres de large qui accompagne le fleuve jusqu'à son delta. En amont, derrière le Haut-Barrage, c'est un autre paysage, désertique et caillouteux. Dans l'île de Sehel, voisine, on célébrait le dieu Chnoum, censé commander les crues annuelles, capitales pour l'agriculture.

Le colosse de Ramsès II est condamné à passer son éternité sous un hangar

De Memphis, située à 25 kilomètres de Gizeh, sur la rive gauche du Nil, et qui fut capitale sous l'Ancien Empire, il ne reste que des ruines éparpillées dans une palmeraie. C'est là, sous une construction de fortune, que l'on peut voir l'un des colosses à l'effigie de Ramsès II, immense statue couchée, longue de plus de 10 mètres, taillée dans un calcaire au grain fin. D'autres vestiges sont visibles sur le site, notamment le monumental sphinx d'albâtre qui gardait l'entrée du temple dédié au dieu Ptah, le «créateur de toutes choses».

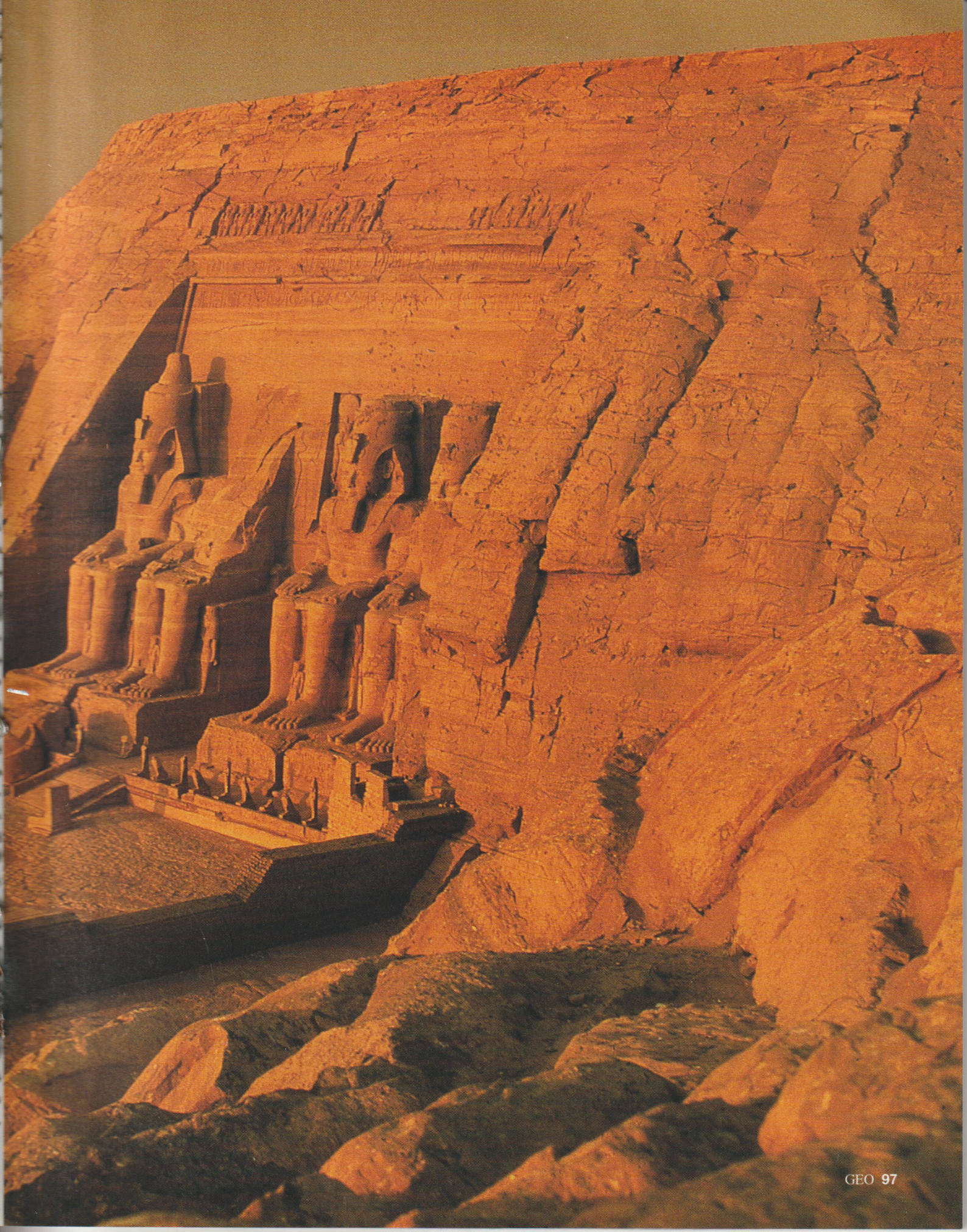


Elles sont les dernières survivantes des Sept Merveilles du monde

Cernées par la ville tentaculaire qui s'approche chaque année un peu plus, les trois pyramides du plateau de Gizeh : Kheops, Khephren et Mykerinos ont déjà beaucoup souffert. Les habitants du Caire s'en sont servi comme d'une carrière à partir du XIe siècle, et nombreux sont les bâtiments religieux de la capitale qui comportent des morceaux de calcaire poli arrachés aux revêtements des tombeaux pharaoniques.

Abou-Simbel a été découpé en mille trente-six blocs de 10 tonnes

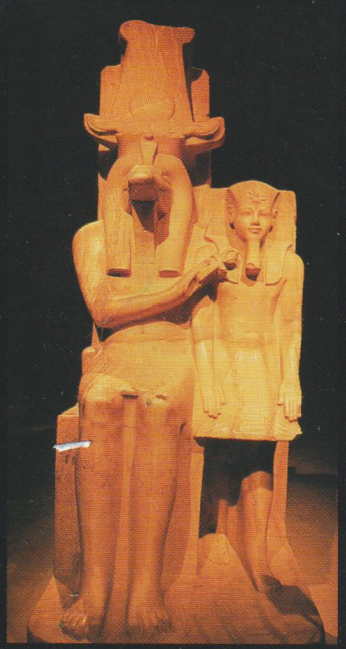
Dès l'annonce, en 1954, du projet de construction du Haut-Barrage d'Assouan, la communauté internationale s'est émue du sort des temples menacés par l'inondation. Sous l'impulsion de Christiane Desroches Noblecourt, notamment, le Centre d'études et de documentation sur l'Egypte antique proposa trois plans de sauvetage. Le projet retenu amena à découper le temple d'Abou-Simbel en plus de mille morceaux et à les remonter 60 mètres plus haut sur une falaise artificielle, soutenue par une voûte de béton.

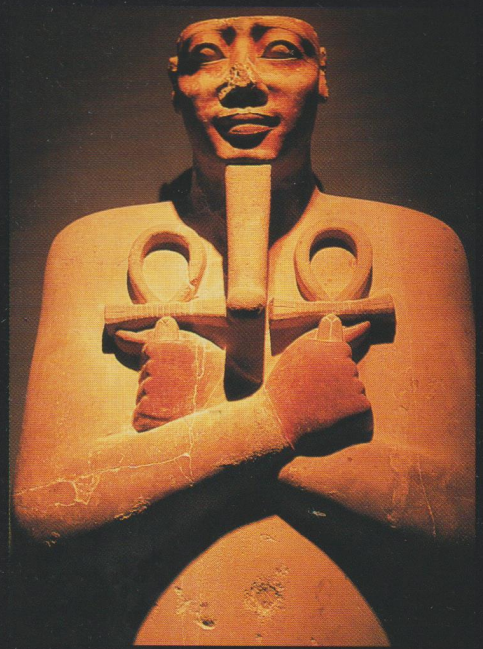


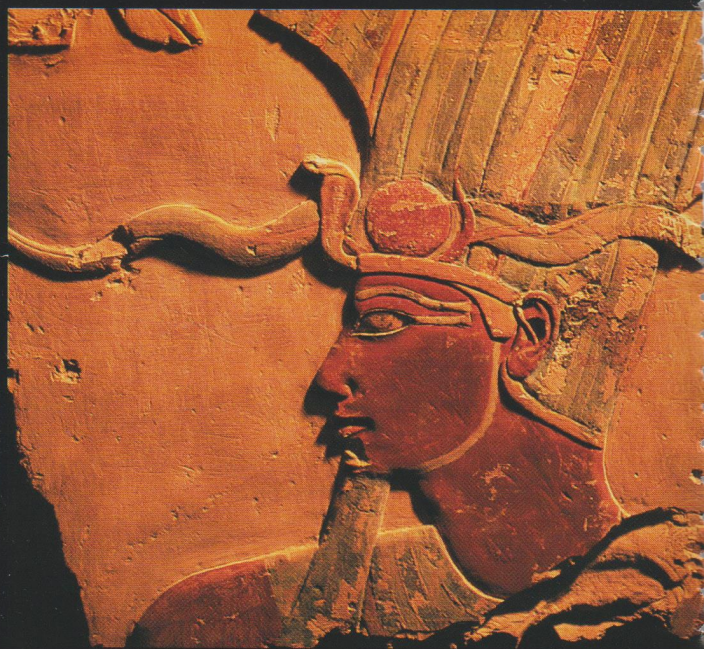
HAM

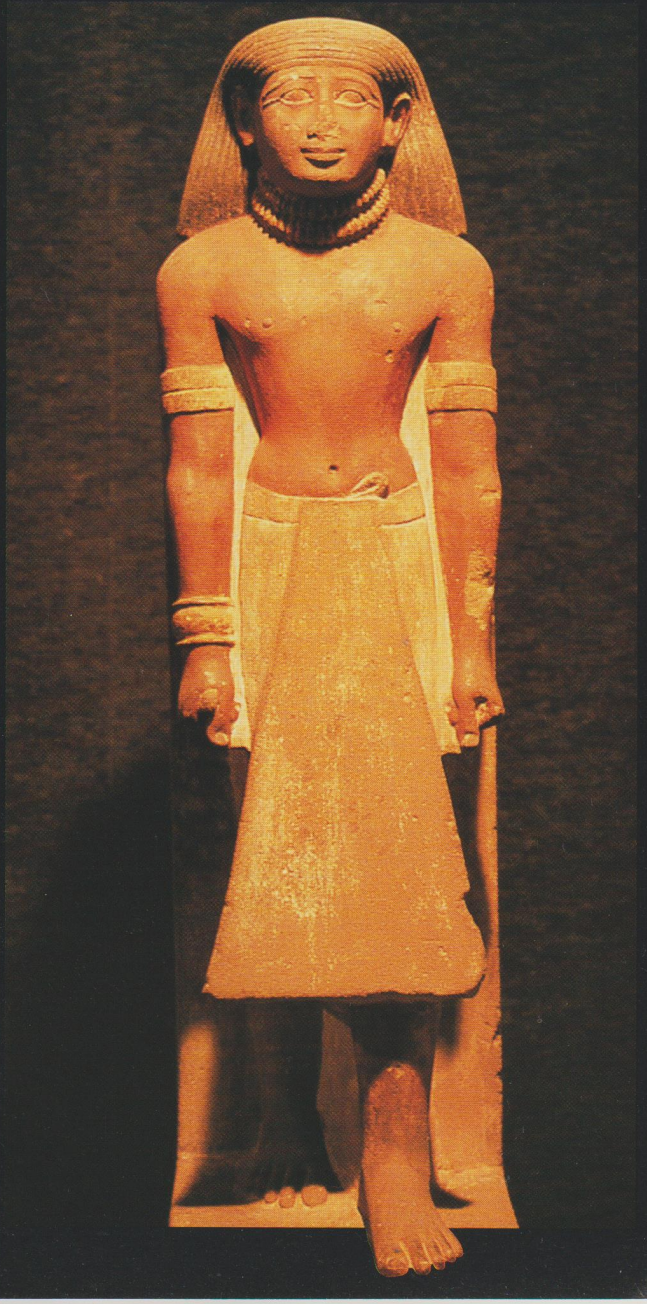
Solidarité, confiance et optimisme : le peuple de la rue sait vivre

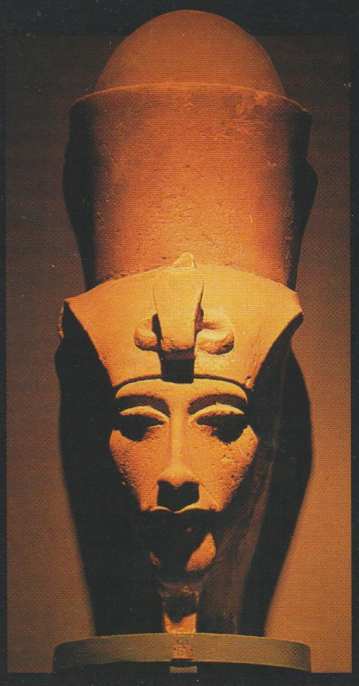
C'est le petit peuple du Caire, celui des ruelles et des cours, des quartiers populeux où cohabitent marchands ambulants et ateliers bourdonnants. Boulangers, vendeurs de jasmin, de parfums, de mouchoirs en papier, cireurs, échoppes d'où s'envolent des parfums corsés d'épices, fleuristes comme sur cette photo... Ici, tous vivent et travaillent dans une solidarité et un optimisme bruyant que rien ne semble pouvoir décourager. Même pas les difficiles conditions de vie qui sont le lot de la plupart d'entre eux.

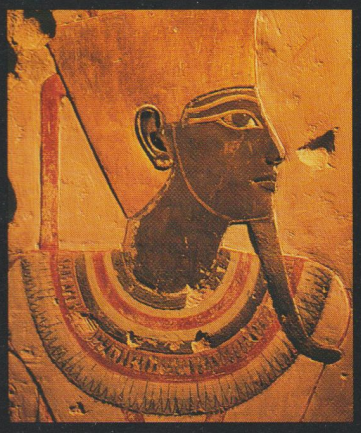


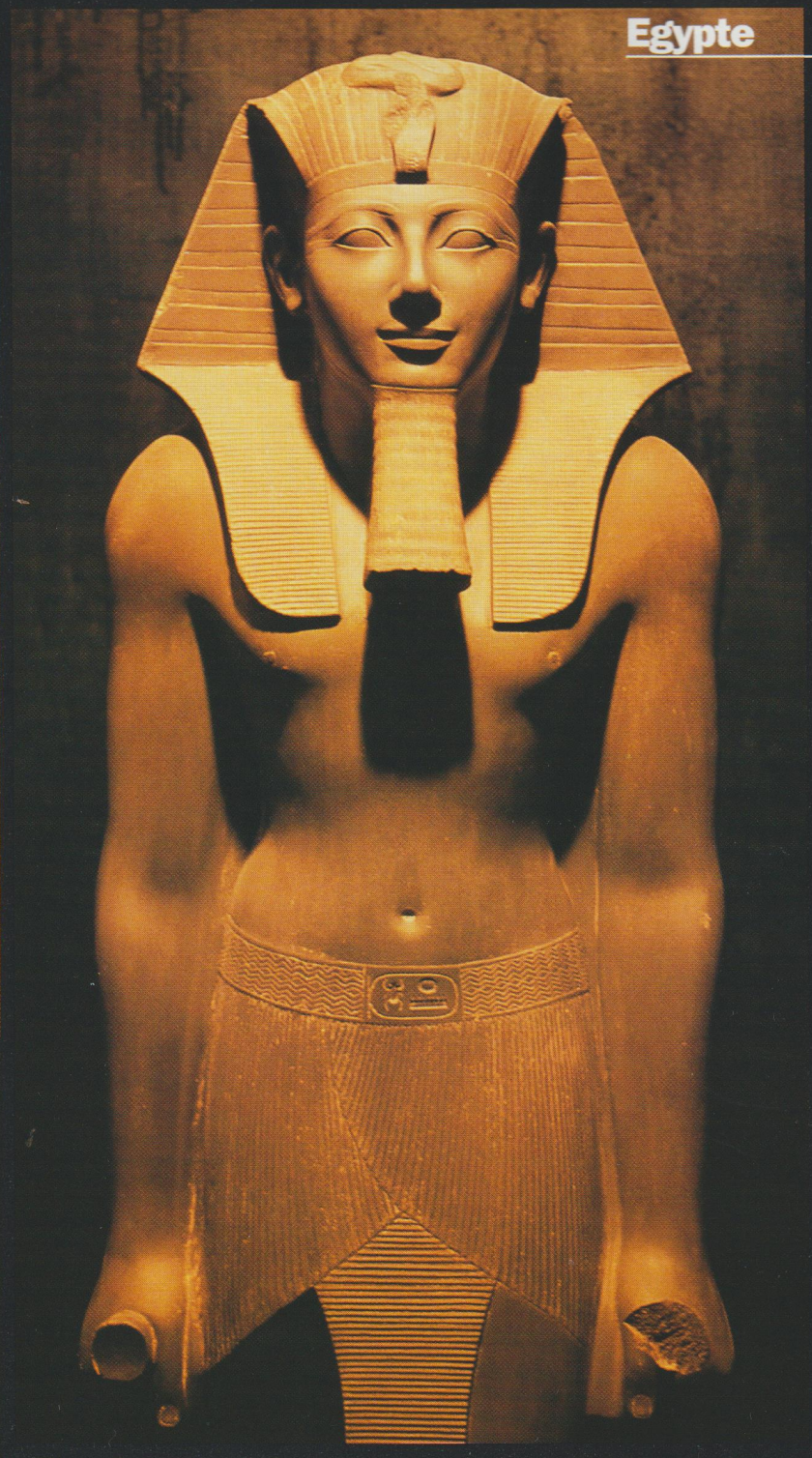












Des sourires qui n'ont pas livré leurs mystères

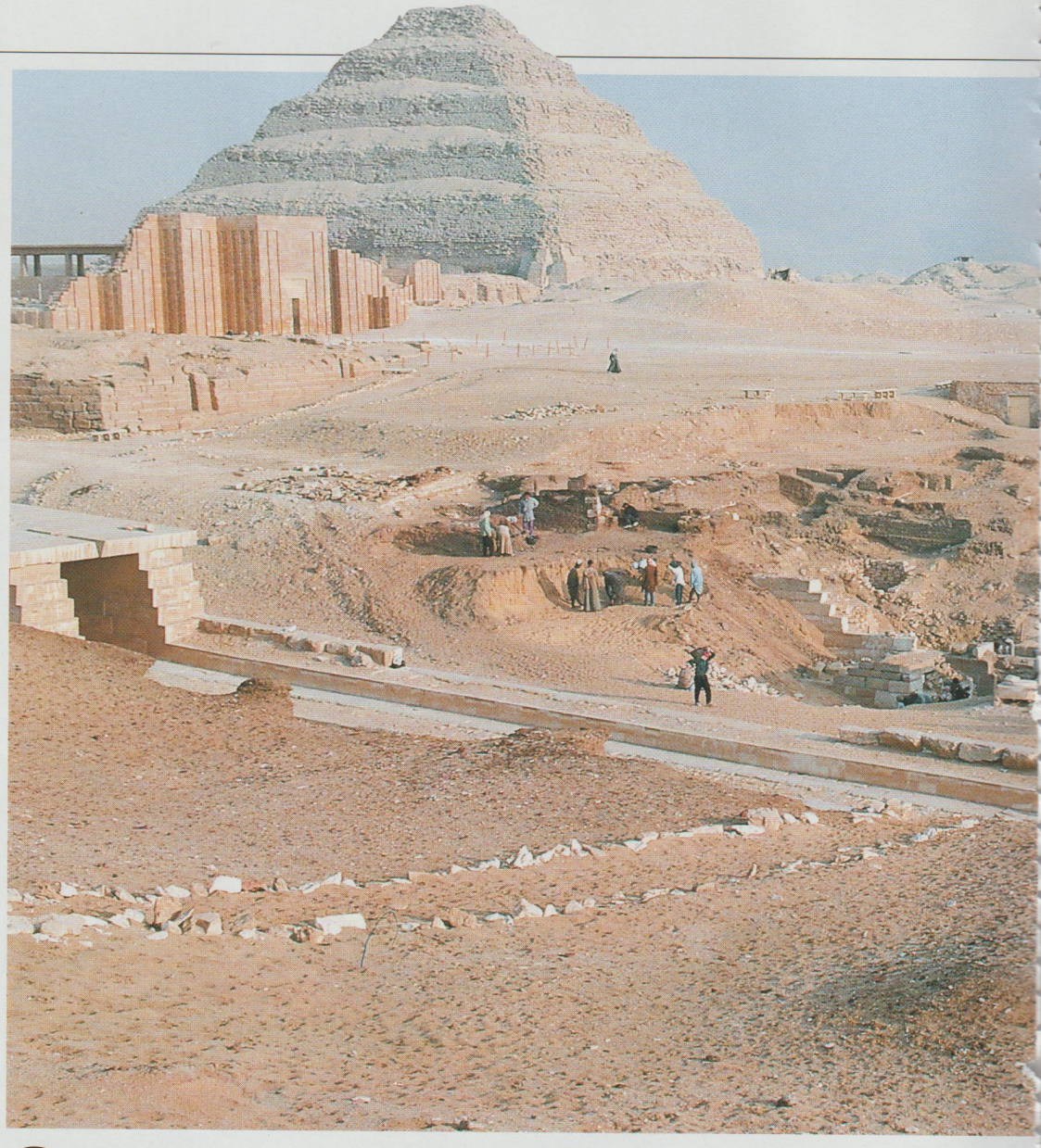
Les objets exposés au musée de Louqsor proviennent pour la plupart des fouilles effectuées dans la grande cour du temple d'Aménophis III il y a une dizaine d'années. Ils constituent un témoignage captivant sur l'histoire encore mystérieuse de Thèbes. Ci-dessus, la statue de Thoutmosis III ; en haut, au milieu, sa représentation en calcaire peint coiffé de la couronne «atef». En haut, à droite, la tête d'un colosse osiriaque du roi Aménophis IV-Akhenaton coiffé de la double couronne. En bas, à gauche, un sphinx de la XVIIIe dynastie.

Les roches calcaires qui trouent le sable ont donné son nom au Désert blanc

Entre Bir el-Dineriya et l'oasis de Dakhla, se déroule la splendeur du Désert blanc. Ce nom lui vient des concrétions calcaires, immaculées comme une neige figée et que le vent érode et sculpte. Dans ce paysage de chaos, le sable affleure en grandes nappes beiges. Ceux qui ont bivouaqué ici disent que les nuits sont les plus belles, constellées d'étoiles filantes, tandis que la Voie lactée diffuse une clarté irréelle. Dans ces régions, l'air est si pur que, même par les nuits sans lune, les roches irradient une sorte de phosphorescence.

Saqqarah révèle peu

La campagne de fouilles du musée du Louvre a atteint son objectif en localisant, sur le site de Saqqarah, l'emplacement du mastaba d'Akhetetep, un tombeau de l'Ancien Empire.

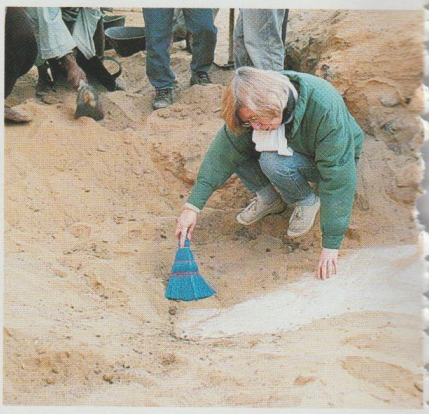


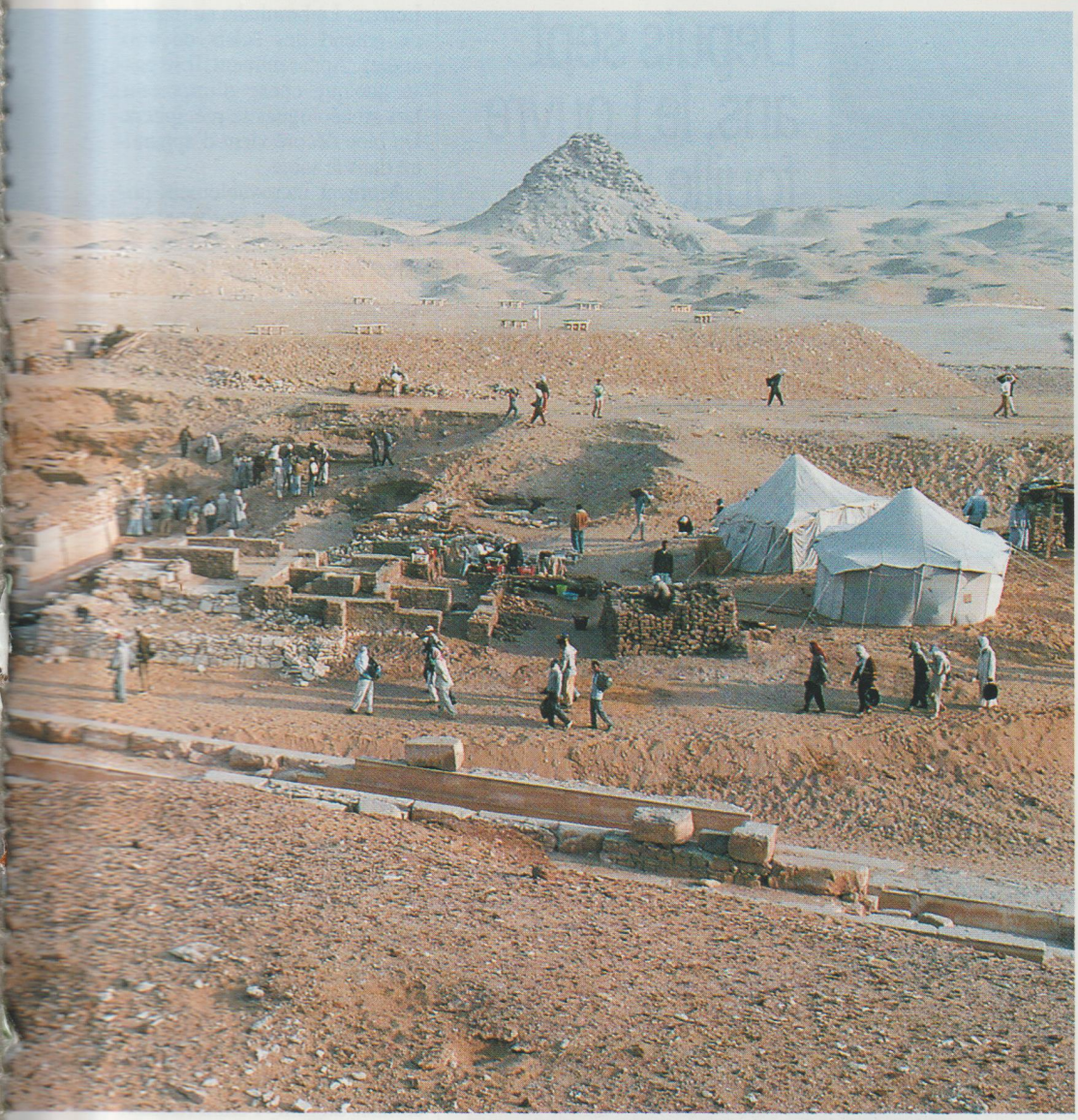
Six heures du matin. Les silhouettes des ouvriers qui arrivent des villages environnants, d'Abousir et de Saqqarah, se détachent dans la brume. A l'entrée du chantier, Salah, l'intendant, procède à l'appel des hommes qui répondent à leur nom. Depuis sept ans déjà que la fouille est ouverte, nombreux sont les Egyptiens qui reviennent chaque année travailler avec les Français. Edifiée voilà quatre mille cinq cents ans, sous le règne de Djoser, par l'architecte Imhotep, la fameuse pyramide à degrés, première «machine à ressusciter», domine le site comme un jalon dans l'Histoire. Bâtie sur un système de formes qui, d'emblée, touche à la perfection, elle semble sortie des sables du désert pour provoquer l'admiration des humains.

Cependant, sur la nécropole de Saqqarah, à une vingtaine de kilomètres du Caire, une nouvelle journée de travail commence. Entre la ville des morts et le monde des vivants, le dialogue ne s'arrête jamais. «Je ne sais pas comment on parlera de nous dans quatre mille ans, dit l'égyptologue Guillemette Andreu, mais il est certain que les anciens Egyptiens ont gagné l'immortalité. Leur souci constant était de vaincre la mort. En retrouvant leurs noms, le nom de leurs enfants, leurs pratiques cultuelles et culturelles, chaque jour sur le terrain, nous leur rendons la vie éternelle.»

En 1991, quand elle a lancé ici la première campagne de fouilles, Christiane Ziegler, conservateur en chef, chargée du département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre et chef de la mission archéologique à Saqqarah, pensait que les choses iraient vite et qu'il suffirait d'un nettoyage de surface pour atteindre l'objectif scientifique qu'elle visait : retrouver l'emplacement originel de l'un des joyaux du département des Antiquités égyptiennes du Louvre, le mastaba d'Akhetetep : un mastaba est un tombeau de l'Ancien Empire comportant une chapelle et le caveau du mort. Un mot d'histoire pour rappeler que ce monument a été acquis au début du siècle par Georges Bénédite, conservateur-adjoint au musée du Louvre, à l'instigation du grand Gaston Maspero, directeur du Service des antiquités, qui cherchait à soustraire les objets d'art au commerce clandestin.

«Je tiens enfin le tombeau rêvé, écrivait Bénédite à ses collègues parisiens le 31 mars 1903. C'est le quatrième de ceux que j'ai fait déblayer et devant un si remarquable spécimen j'ai fait arrêter les recherches...»





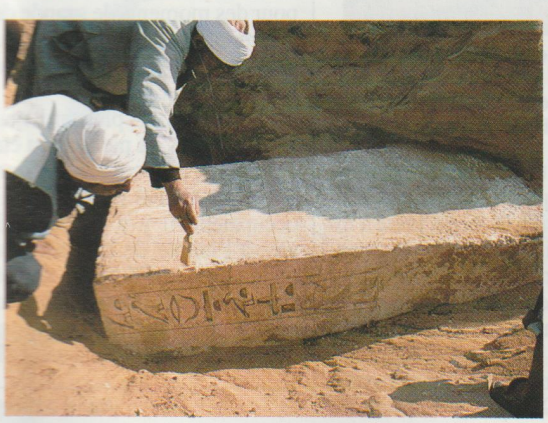
Dominé par la pyramide à degrés de Djoser, le site où depuis sept ans le Louvre mène ses fouilles sous l'autorité de Christiane Ziegler. Au premier plan, la chaussée d'Ounas. A droite, les tentes où sont stockés les matériaux de restauration.

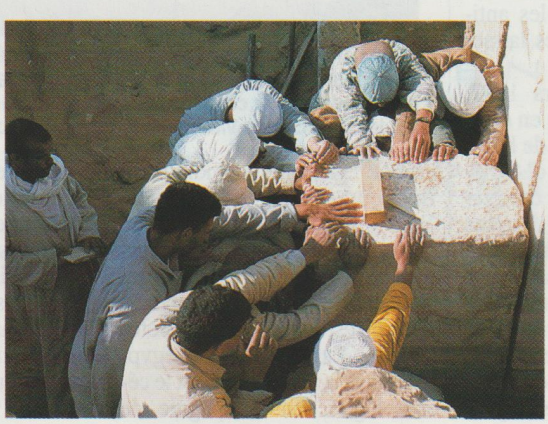
à peu ses secrets

Malheureusement, le transport du monument ne s'accompagna d'aucun relevé architectural sur le terrain. En ce temps-là, on était plutôt expéditif dans la constitution des archives. Tout au plus les archéologues disposaient-ils de vagues informations pour situer le secteur d'origine, à quelques centaines de mètres au sud de la pyramide de Djoser. C'est pour combler cette lacune que Christiane Ziegler se lança dans l'aventure de Saqqarah ; avec le recul, lorsqu'elle considère le chemin parcouru, elle se moque de son optimisme initial : «La vérité, c'est que, au départ, nous n'avons pas fouillé au bon endroit. Le chantier s'est donc déplacé, le travail s'est intensifié et, d'année en année, le paysage a été bouleversé.»

La saison 1996 permet enfin de toucher au but. L'équipe retrouve les fondations du mastaba, mais surtout un véritable complexe funéraire composé de tout un ensemble de salles, de cours, de chapelles adjacentes, dans un enchevêtrement de constructions qui sont toutes reliées les unes aux autres.

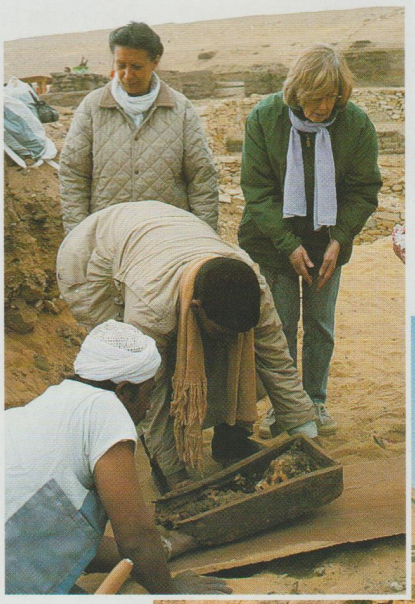
Le soleil monte vite dans le ciel, les collines ferment l'horizon «comme un mur adorablement rose», ainsi que l'écrit Pierre Loti dans ses carnets de voyage. C'en est fini du frais matin, on sent la chaleur gagner de minute en minute, et, tandis que la ronde des ouvriers por- ▶





Les étapes d'une découverte. Tandis que les ouvriers dégagent le pourtour du bloc qu'ils viennent de découvrir, Christiane Ziegler écarte délicatement le sable. Le bloc, qui reçoit le nom de code «E17», apparaît dans toute sa splendeur émouvante. Le bloc est enfin dressé à la place qu'il occupait il y a quatre mille ans...

Depuis sept ans, le Louvre fouille la ville des morts

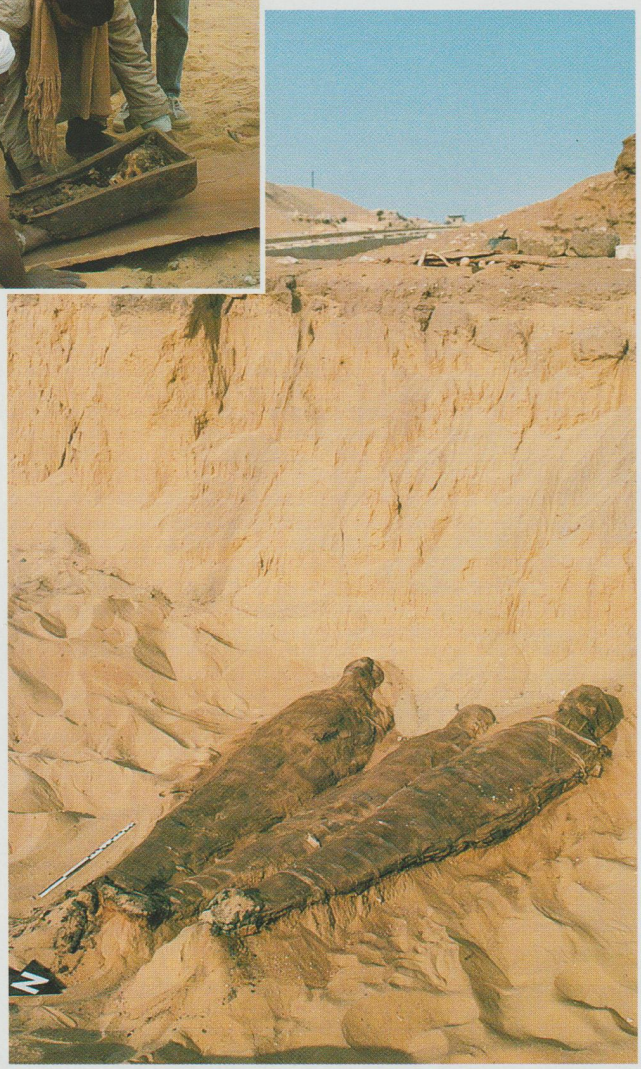


▶ tant les couffins remplis de sable se poursuit inlassablement, le visiteur néophyte tente de se repérer au milieu des vestiges, entre les monticules de sable, les murs de briques et les trous. Ce n'est pas chose facile. Le champ de fouilles s'étend sur 7 000 mètres carrés et, en plusieurs endroits, le dénivelé entre le sol actuel et les fondations datant de l'Ancien Empire dépasse 10 mètres de hauteur.

A la différence des fouilleurs du XIXe siècle, les archéologues contemporains protègent les niveaux supérieurs, afin de parvenir à une lecture globale du site. A travers une simple coupe de terrain, ce sont trois mille cinq cents années de civilisation égyptienne qui s'offrent ainsi au regard et à la perspicacité des savants. Il y a là matière à occuper plusieurs vies d'égyptologue, mais pour la mission archéologique du musée, qui bénéficie seulement d'un mois par an sur le terrain, le temps est sévèrement compté.

Les chercheurs ne disposant pas de maison de fouilles, deux tentes abritent un campement rudimentaire où sont stockés les matériaux nécessaires à la restauration. «Il faut tout prévoir, tout emporter de France pour traiter les découvertes, souligne Guillemette Andreu. Toutes les fouilles sont des destructions. Si l'on n'a pas les moyens de restaurer immédiatement les antiquités, il vaut mieux les laisser dans le sable...»

En ce mois de mars 1997, l'activité est concentrée en deux ou trois endroits autour de l'emplacement du mastaba d'Akhetetep, dans l'espoir de dégager d'autres trésors cachés, d'autres tombeaux, de rendre leurs têtes aux statues décapitées... L'architecte Jean-Pierre Adam achève les principaux relevés topographiques. Mission accomplie : «C'est extraordinaire, dit-il. A un centimètre près, il serait possible d'enchâsser le monument du Louvre dans cette cavité.» Sous ses ordres, un petit groupe d'ouvriers récupère des pierres afin de construire les murets qui préviendront les éboulements. Chacun est à son poste, le photographe, l'architecte, les égyptologues, la restauratrice et le céramologue. En compagnie de l'inspecteur du Conseil suprême des Antiquités, Christiane Ziegler surveille la scène, prête à intervenir si une question se pose.



Sous l'Ancien Empire, Saqqarah était une nécropole de personnages importants, mais à la Basse Epoque elle accueille des défunts plus modestes, à cause du caractère sacré qu'a conservé le site. Ici, les chercheurs viennent de retrouver trois de ces momies.

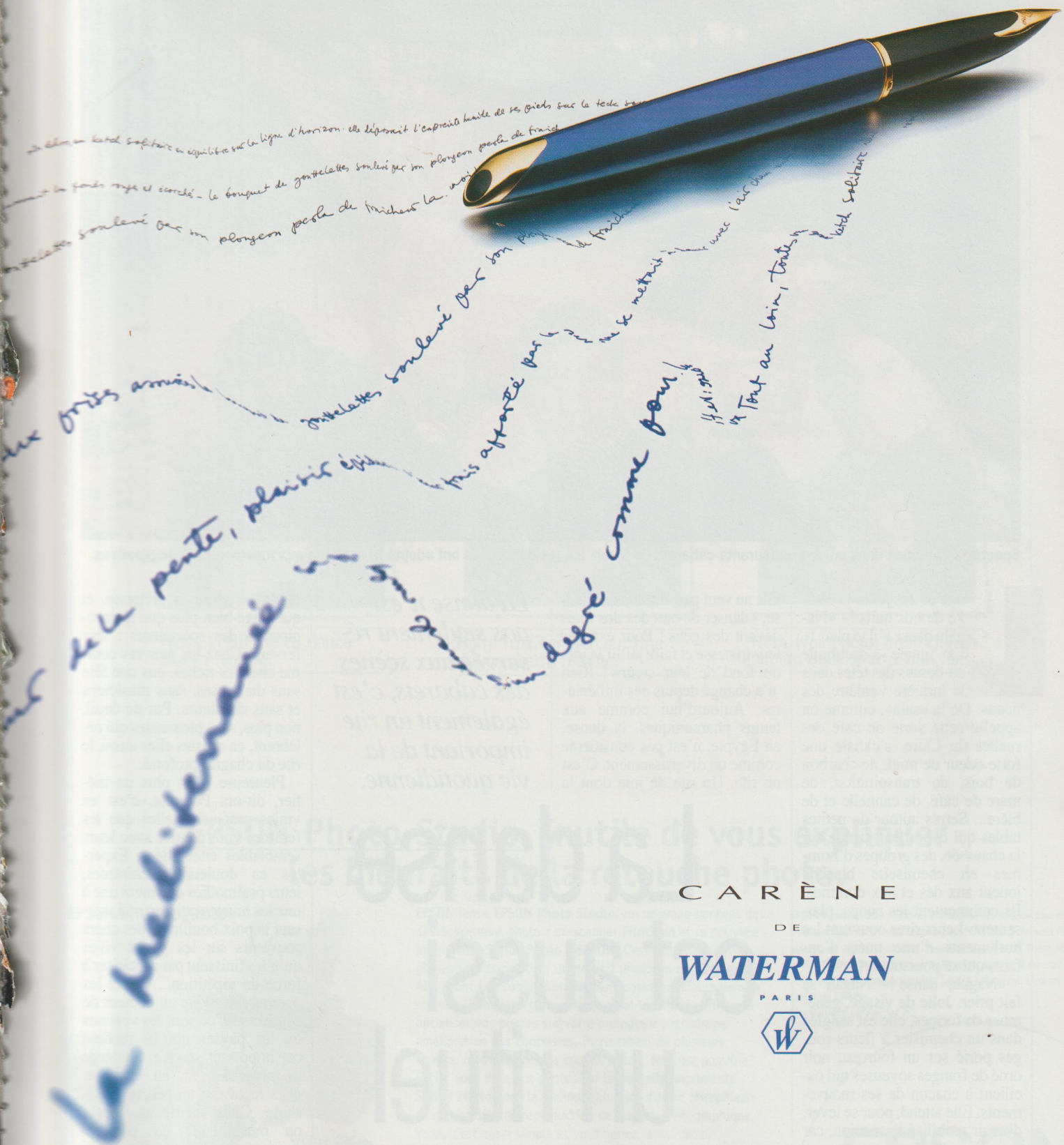
Soudain, une certaine agitation est sensible du côté d'une petite chapelle, signalée il y a plus d'un siècle par l'égyptologue Auguste Mariette et retrouvée en 1995 par la mission du Louvre. Le brouhaha augmente, on entend des éclats de voix arabes. Apparemment, il se passe quelque chose d'important. Les archéologues se précipitent. Un bloc décoré vient d'apparaître dans le sable...

Moment incroyablement privilégié où, durant une vingtaine de minutes, chacun va vivre en direct la mise au jour d'un objet enfoui depuis quatre mille ans. Tandis que les ouvriers tentent de dégager le pourtour de la paroi, Christiane Ziegler époussière doucement la surface décorée à petits coups de balayette. Elle commente les dessins au fur et à mesure de leur apparition. «C'est de l'Ancien Empire, dit-elle, ce sont des porteurs d'offrandes, ils courent à grandes enjambées...» L'égyptologue relève la tête. Malgré ses titres, ses charges, ses responsabilités, Christiane a les yeux pleins de larmes. Devant ces images qui ressurgissent sous le sable, elle ne cherche pas à dissimuler son émotion... «C'est superbe, c'est superbe, murmure-t-elle... Regardez ce bébé gazelle dans le panier et les petits canards... Vous imaginez, cet objet a plus de quatre millénaires et la couleur est encore préservée !»

Elle s'est saisie d'un pinceau ; au fur et à mesure qu'elle nettoie la pierre, les reliefs se font plus précis. Tout un cortège de porteurs d'offrandes aux couleurs roses et blanches défile... On se croirait dans la scène des catacombes du film «Fellini Roma», à la différence que, ici, la fresque revient à la vie au lieu de s'effacer pour toujours. «Les archéologues vous diront qu'on fouille pour comprendre le terrain, mais il n'y a pas que cela, dit encore Christiane Ziegler. C'est aussi pour des moments de grande découverte, comme celui que nous venons de vivre, que nous faisons ce métier.»

Quelques jours plus tard, malgré son poids, la pierre a pu être redressée ; les porteurs d'offrandes ont retrouvé la place qu'ils occupaient, il y a quatre mille ans, à l'entrée de la petite chapelle. Devant l'étendue du désert, les archéologues se prennent à rêver aux merveilles qui dorment encore sous le sable. ■

Anne Andreu


CARÈNE
DE
WATERMAN
PARIS

Spectacle de danse dans un des restaurants-cabarets de Gizeh. Ici, les danseuses ont adopté le costume aux transparences suggestives.

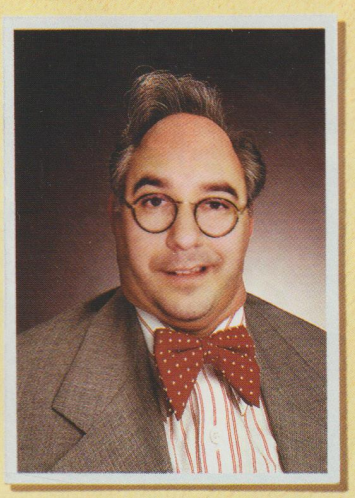
La danse est aussi un rituel

La danse n'est pas seulement réservée aux scènes des cabarets, c'est également un rite important de la vie quotidienne.

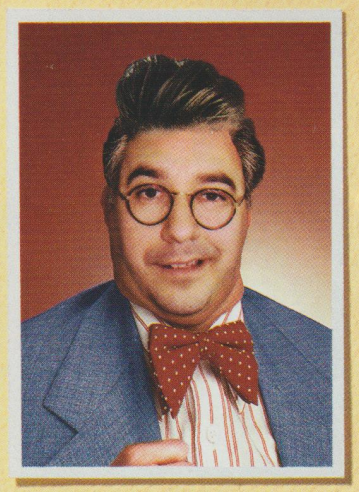
Une de nos jours !» «Rêve de nos nuits !» «Nagah, danse s'il te plaît !» La fumée s'accumule au-dessus des têtes dans la lumière verdâtre des néons. De la «sala», comme on appelle cette sorte de café des ruelles du Caire, s'exhale une forte odeur de miel, de charbon de bois, de transpiration, de marc de café, de cannelle et de bière... Serrés autour de petites tables qui débordent jusque sur la chaussée, des groupes d'hommes en chemisette blanche jouent aux dés et aux dominos. Ils commentent les coups, plaisantent. Leurs rires couvrent les hurlements d'une nuée d'enfants qui se poursuivent.

«Nagah, danse !» Nagah se fait prier. Jolie de visage, généreuse de formes, elle est sanglée dans un chemisier à fleurs rouges porté sur un fourreau noir orné de franges soyeuses qui oscillent à chacun de ses mouvements. Elle attend, pour se lever, d'avoir mobilisé l'attention, car elle ne veut pas, dit-elle boudeuse, «danser devant des dos mais devant des gens ! Pour extirper leur tristesse et faire jaillir la joie du fond de leur cœur» ! Rien n'a changé depuis des millénaires. Aujourd'hui comme aux temps pharaoniques, la danse, en Egypte, n'est pas considérée comme un divertissement. C'est un rite. Un rite de joie dont la danseuse serait la prêtresse, et qui exige bien plus que la participation des spectateurs : leur ferveur. Chez les pauvres comme chez les riches, pas une fête sans danseuses, sans musiciens et sans chanteurs. Pas de deuil, non plus, sans pleureuses qui célèbrent, en artistes elles aussi, le rite du chagrin profond.

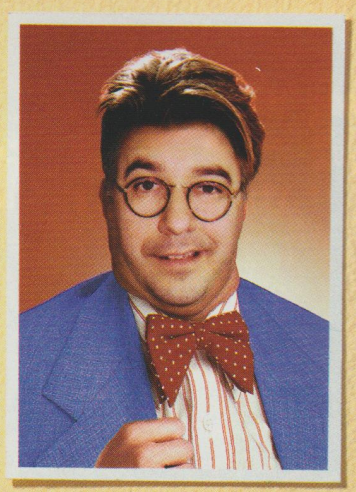
Pleureuse n'est plus un métier, dit-on. Pourtant, c'est en vraies professionnelles que les femmes vont pleurer avec leurs semblables endeuillées. Expertes en douleurs déchirantes, leurs psalmodies déclinent une à une les images qui font mal, versant la poix bouillante des chers souvenirs sur les plaies vives qu'elles finissent par cautériser à force de répétition... «Chez les pauvres, explique un docteur de l'université, ce sont les voisines ou les payses qui se rendent cet important service, à charge de revanche. Et, en échange, elles reçoivent un peu de nourriture. Chez les riches, coptes ou musulmans, on pleure ▶



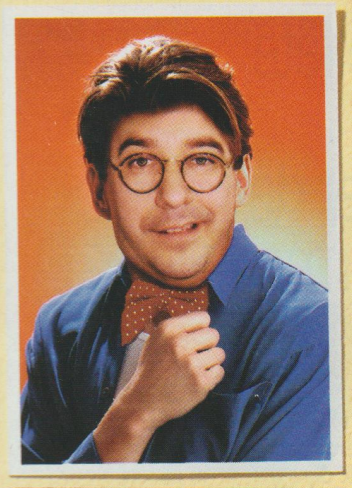
Homme cherche femme.



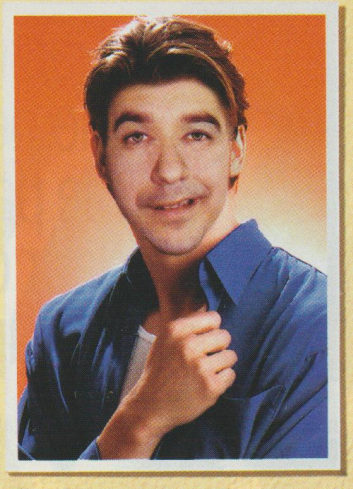
Homme cherch charm femme.



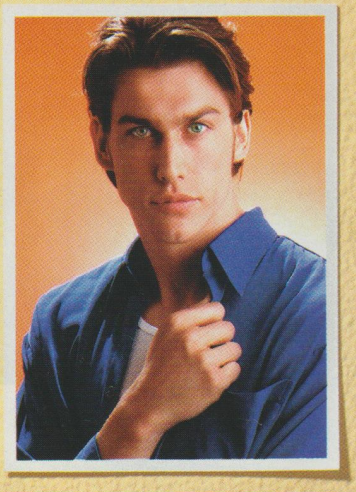
Hom. 1m60 cherch charm fem.



Hom. 1m68 cherch douce charm femme.



Hom. 1m73 cherch sublime douce charm femme.



Hom. (voir photo) 1m90 cherch sublim douc charm jeun fem.

EPSON Photo Studio. Inutile de vous expliquer les bienfaits de la retouche photo.

EPSON PHOTO STUDIO

FilmScan 200

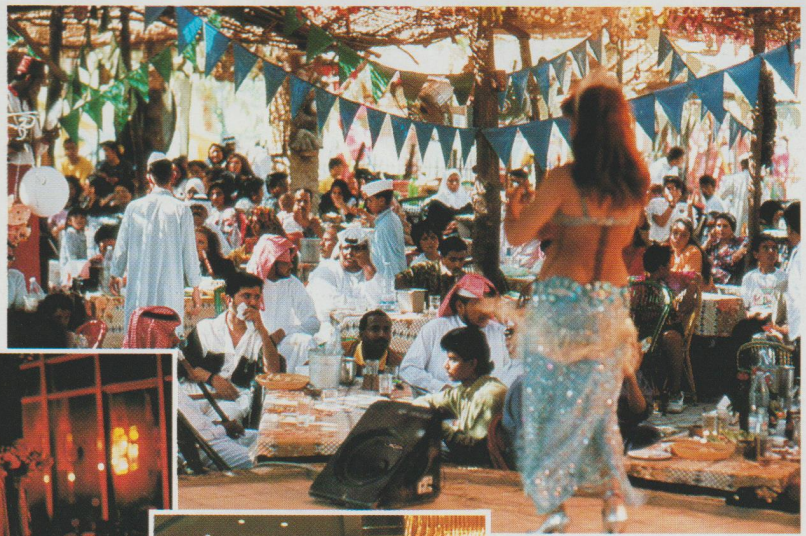
EPSON lance **EPSON Photo Studio**, un nouveau concept de développement photo : un scanner **FilmScan** et la nouvelle imprimante **Stylus Photo** d'**EPSON**. C'est tout simple, vous glissez une diapositive, un négatif photo ou une pellicule APS ayant fait l'objet d'un développement préalable dans le scanner **FilmScan** et grâce au logiciel **LivePix** fourni, vous optimisez vos photos sur votre ordinateur : recadrage, amélioration des contrastes, incrustation de plusieurs images, modification des couleurs etc... Tout est possible. Enfin, vous tirez vos photos sur la nouvelle imprimante **Stylus Photo** dont la technologie à jet d'encre **MicroPiezo** vous garantit une reproduction de qualité photographique. Voilà, c'est aussi simple et vous verrez, aussi drôle.

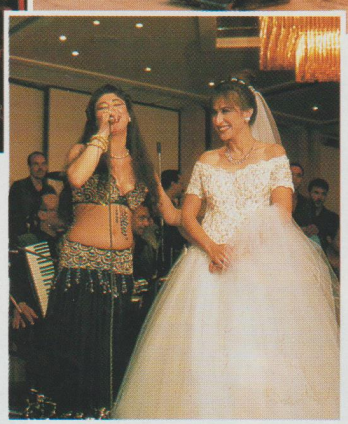
EPSON FilmScan 200 : Scanner 2400x1200 dpi optique pour diapositives et négatifs 35 mm. Lecteur pour films APS (Advanced Photo System) en option. Livré avec Photoshop LE et Presto! Photo Album.
EPSON Stylus Photo : Imprimante Photo. A partir de 2 minutes pour un format 10x15. Tirages autorisés jusqu'à 100x21 cm. Livré en standard avec **LivePix**.
Fonctionnent sur Mac™ et PC.

VOTRE MICRO A BESOIN D'

EPSON®

Imprimantes-Scanners-Projecteurs-Appareils photo numériques





Il n'est pas rare que des artistes, dans la même soirée, se produisent sur une ou deux scènes, puis dans une cérémonie privée (en bas, à droite, un mariage chic dans un hôtel du Caire) avant d'enregistrer un spectacle télévisé.

Pas une fête ne peut se passer de leur charme voluptueux

▶ moins et plus discrètement. On paie les servantes pour cela !»

Pour l'heure, c'est la joie que Nagah exalte, sur un air d'Oum Kalsoum diffusé par un haut-parleur aux vibrations éraillées. L'assistance marque le rythme en battant des mains. Elle a lancé ses souliers à talons aiguilles dans la sciure et les copeaux colorés qui couvrent le sol. Et là, sur la pointe des pieds, la voilà qui se glisse entre les notes grêles de la «rababa», petite vielle à long manche dont jouent, depuis près de quatre mille ans, les jolies musiciennes représentées sur le tombeau de Nakht.

Nagah se drape dans la mélodie ; chacun de ses coups de hanche semble faire jaillir la musique qu'elle rattrape de ses deux bras levés, puis qu'elle effiloche du bout des doigts... La sueur ruisselle sur ses épaules, sur son front, des gouttes se forment sur ses cils ; son regard embué est ailleurs... Une clameur soudaine la retient au bord de la transe. Dans un même élan, les hommes se précipitent, brandissant des billets de banque qu'ils embrassent à pleine bouche avant de les plaquer sur le front, les épaules et les joues de la danseuse. Il est plus de minuit. Ses chaussures à la main, titubant et riant, suivie d'une grappe d'admirateurs qui la supplient de rester, Nagah s'enfuit... Au bout de la ruelle, un taxi l'attend. Elle a trois mariages dans la nuit : «L'argent que je gagne m'aide à nourrir mes enfants.» Elle se tait un instant, puis ajoute, d'un air de défi : «Il n'y a aucune honte dans ce travail, car je ne porte jamais le costume !»

C'est aussi comme un défi que Sofeia, elle, l'arbore, ce costume aux transparences pailletées, «made in Hollywood» dans les années cinquante, qui montre le ventre sous un filet couleur chair imposé par la loi. Et sa carte d'identité est frappée de la mention «fannâna», artiste, décernée après un examen de chant et de danse, obligatoire pour se produire dans les cabarets de luxe et les grands hôtels. Elle fait partie de la nouvelle génération, accusée de «danser pour de l'argent». «Parce que je danse pour les riches ? se défend-elle. Moi aussi, je fais des mariages. Il n'y a pas longtemps, on m'a même demandé pour une sebou'a. C'est moi qui ai précédé le cortège dans toute la maison, en dansant avec mon tambourin et en chantant "Halaatak, bergalatak !"(Obéis à ta mère, obéis à ton père !) et en jetant des grains de blé dans toutes les pièces pour porter chance au nouveau-né.» Mais à voir Sofeia se cambrer dans ses mousselines et laisser traîner sur le sol son immense queue de cheval retenue par un anneau d'or, plutôt qu'à la traditionnelle fête des nourrissons on pense aux «séduisantes personnes dont les doigts agitaient de petites cymbales» qui faisaient l'admiration de Gérard de Nerval vers 1840.

Quant à Flaubert, il s'installa carrément à Esneh, où les belles étaient reléguées par une loi du sultan Méhémet Ali, désireux de soustraire ces «croyantes de la vraie foi» au regard des touristes impies du Caire. A quelle caste la jolie danseuse aurait-elle alors appartenu ? A celle des almées, fines lettrées, poétesses et chanteuses de longs mawâl plaintifs, qui se produisaient uniquement devant les femmes des harems, et que l'on couvrait d'or et de respect ? Ou à la caste des ghawazi, belles effrontées qui vivaient entre elles, tatouées et dévoilées, servies par des maris qu'elles nourrissaient et, de ce fait, répudiaient à volonté ?

Quoi qu'il en soit, dans ce night-club de luxe de l'avenue des Pyramides où, chaque soir, elle ne se produit guère plus d'une demi-heure, Sofeia échappe en professionnelle de l'esquive aux princes du pétrole trop généreux pour être honnêtes... Ils ont beau envoyer leurs gardes du corps à la porte de service pour enlever la belle, celle-ci s'est déjà envolée vers quelque cérémonie nuptiale par celle des garages. Sous la férule de son mari, car «quel meilleur garant de l'honnêteté d'une femme que la présence d'un époux» ?

D'époux, Fifi Abdou, elle, n'en a pas besoin. Auréolée de sa notoriété, elle gagne peu à peu le panthéon des grandes Samia Gamal, Ikmat Fhami, Shafia Il Ibtiya, qui l'ont précédée. Son nom est sur toutes les lèvres, son sourire, son balancement de hanches de toutes les émissions de télévision. Son portrait, haut de 10 mètres, se découpe sur le ciel au-dessus du toboggan routier de la rue Ramsès. Mais Madam'Fifi, ainsi qu'on la désigne, n'est pas facile à rencontrer. Dans la journée, elle dort. Et la nuit, elle danse. Deux théâtres, un plateau de télévision, trois ou quatre mariages, dont un aux Emirats où elle file, pour quelques heures, dans son jet privé...

A quel prix ? Sa légende est fastueuse. C'est par un ascenseur, où s'engouffre sa voiture, qu'elle accède à son appartement dont les terrasses dominent le Nil. Est-ce vrai ? Elle sourit et ne dément pas. Avec qui a-t-elle appris à danser ? «Comme toutes les filles d'Egypte, en regardant les autres. Au cinéma, surtout, où m'emmenait ma mère. A 5 ans déjà , dès qu'un film montrait une danseuse, je glissais de mon siège pour imiter ses mimiques, ses gestes ensorceleurs !» Elle éclate d'un rire qui ne l'est pas moins. Est-ce à elle que songeait Naguib Mahfouz, le prix Nobel égyptien de littérature : «Les danseuses ? Mieux vaut les fréquenter dans les romans que dans la vie. Elles sont trop dangereuses !» ■

Eve Sivadjian

DANIEL HECHTER

PARFUMS - PARIS

LA VIE UNE TAILLE AU-DESSUS

Une publicité qui date de 1900 pour un whisky écossais baptisé The Mummy (la momie).

Cette assiette en Sèvres représentant Aboukir faisait partie du service personnel de l'empereur Napoléon Ier.

Ce sphinx femelle, réalisé en porcelaine de Sèvres, date du premier quart du XIXe siècle.

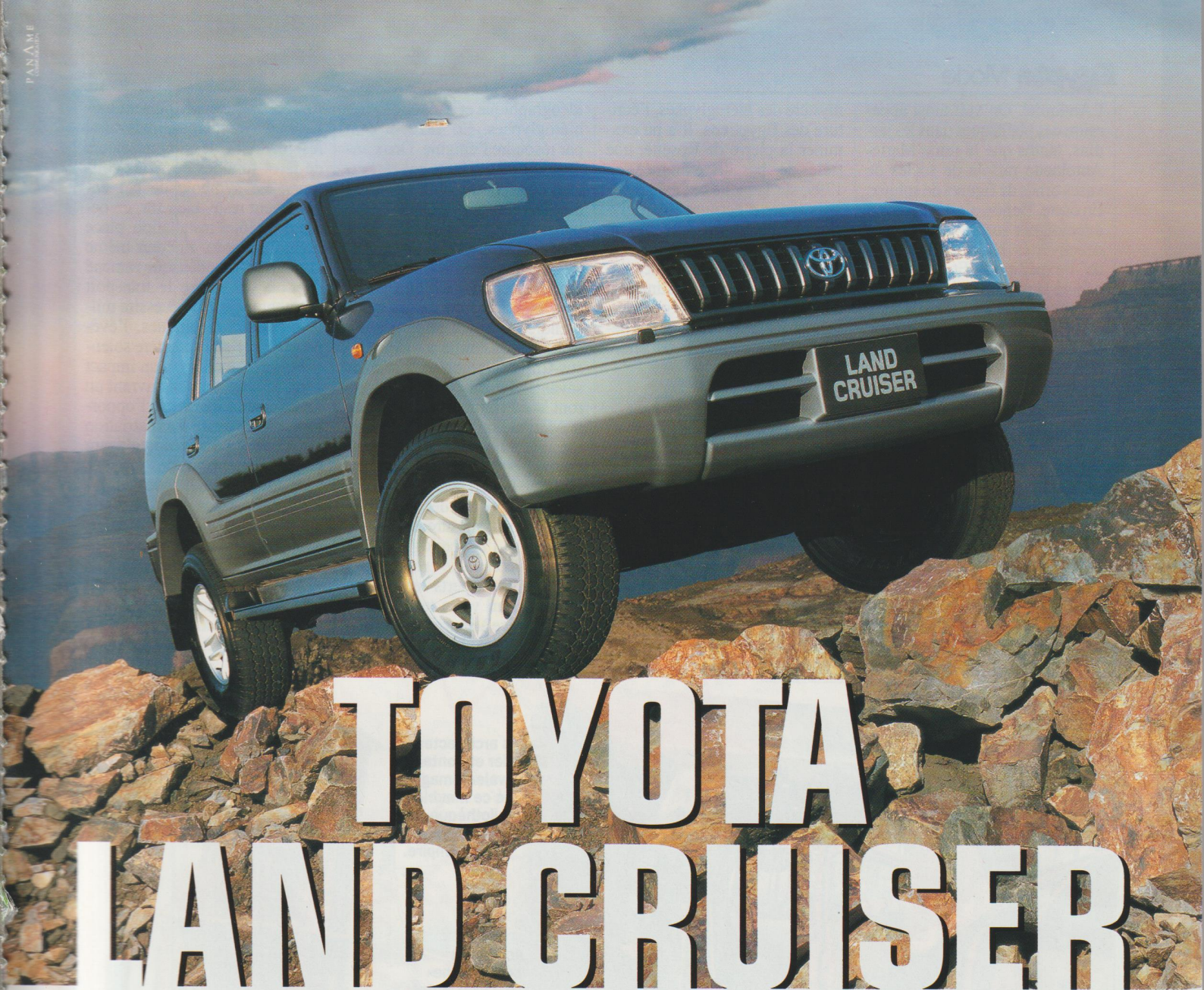
Une civilisation qui fascine depuis Bonaparte

L'expédition de Bonaparte en Egypte, il y a juste deux siècles, a créé un engouement toujours vivace. Une mode qui, de la littérature à la décoration, a gagné tous les domaines…

Tout a commencé, ou presque, avec un verre de limonade. Il y a deux cents ans, quand, au cours d'un bal, le général Bonaparte demanda un verre de limonade, son voisin lui tendit le sien et en profita pour engager la conversation. De cette brève rencontre mondaine devait naître une passion partagée par des millions de personnes à travers des générations et dont on ne mesure pas encore les conséquences. L'interlocuteur de Bonaparte se nommait Vivant Denon. En 1797, ce graveur et dessinateur talentueux présentait un seul défaut rédhibitoire aux yeux de l'ambitieux général : il avait dépassé la cinquantaine. Il faudra beaucoup d'efforts à Denon et l'appui de Joséphine de Beauharnais pour pouvoir embarquer, en 1798, à destination de l'Egypte.

L'expédition ne comprend pas que des militaires mais aussi des mathématiciens, des ingénieurs, des naturalistes, des géographes et des artistes qui, tous à leur manière, vont forger une imagerie quasiment légendaire. La contribution majeure de Vivant Denon, nommé à son retour directeur des musées, sera la publication en 1802 de son «Voyage dans la Basse et la Haute-Egypte pendant la campagne du général Bonaparte», livre illustré, au triomphe immédiat, et qui ne connaîtra pas moins de quarante éditions. Vivant Denon profitera de ce succès et de ses fonctions officielles pour favoriser des choix artistiques «consacrant la gloire» du nouvel empereur Napoléon. A côté de monuments ou de tableaux inspirés par des éléments venus du pays des pyramides, il suscite la création de décors intérieurs, tout un mobilier – tables, fauteuils, commodes, consoles, reprenant des motifs ou des formes à l'égyptienne très en vogue dans les salons parisiens.

Mais l'égyptomanie ne commence pas avec Vivant Denon. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, beaucoup d'artistes, dont Hubert Robert, ont montré un intérêt soutenu pour cette période de ▶



TOYOTA LAND CRUISER

UNE BERLINE DE LUXE DANS UN 4x4 DE LÉGENDE

5 PORTES

3 PORTES

La réputation du LAND CRUISER n'est plus à démontrer et vous découvrirez, confortablement installé au-dessus de la mêlée, le plaisir de conduire un véhicule incomparable : tenue de route et puissance exceptionnelles, sécurité et confort optimisés, grâce en particulier à la richesse de son équipement. Vous comprendrez alors pourquoi la réalité peut dépasser la légende !

GARANTIE TOYOTA 3 ANS OU 100 000 KM

Partez à la découverte de la gamme Land Cruiser et entrez dans la légende : 3,0 L Turbo diesel : 3 ou 5 portes, boîte manuelle ou automatique* - 3,4 L V6 essence : 3 portes, boîte manuelle ou automatique.

Pour recevoir une documentation ou connaître votre concessionnaire : 3615 TOYOTA (1,29/mn). Toyota recommande Castrol

* Sur finitions VX et VXE.

TOYOTA

MA TOYOTA EST FANTASTIQUE

LAND CRUISER

l'Antiquité. On voit ainsi apparaître des obélisques dans les jardins, tandis que la reine Marie-Antoinette raffole de socles de vases ornés de figures de sphinx. En outre, Denon n'est pas le seul à témoigner sur les nombreuses découvertes réalisées au cours de l'expédition. Et, en 1809, débute la parution d'une somme encyclopédique, «Description de l'Egypte», qui, par la qualité et la quantité des observations scientifiques, deviendra une référence obligée. Parallèlement, Jean-François Champollion, jeune étudiant prodige, captivé par les langues anciennes, concentre son attention sur un terrain qui lui est cher : «De tous les peuples que j'aime le mieux, disait-il à l'âge de 14 ans, je vous avouerais qu'aucun ne balance les Egyptiens dans mon cœur.» Champollion qui, après le grec, le latin, le persan, le syriaque ou l'araméen, s'est passionné pour le copte, cherche à percer le mystère des hiéroglyphes, l'écriture des Egyptiens. Il a pu examiner la pierre de Rosette, une stèle de basalte exhumée en 1799, sur laquelle ont été gravés trois types d'écriture (hiéroglyphe, démotique et grecque). Il opère des comparaisons avec d'autres inscriptions ou des papyrus, et, à force d'obstination, ponctuée d'intuitions géniales, valide quelques hypothèses déterminantes : ainsi le caractère idéographique et phonétique des hiéroglyphes. En 1822, il finit par résoudre l'énigme. Deux ans plus tard, il explicite ses recherches dans un «Précis du système hiéroglyphe des anciens Egyptiens». C'est le véritable essor d'une toute nouvelle discipline, l'égyptologie, et le début d'une fantastique aventure qui, peu à peu, permettra de mieux comprendre une civilisation née il y a plus de trois mille ans avant Jésus-Christ. Nombreux seront les savants français qui contribueront à cette entreprise, d'Auguste Mariette ou Gaston Maspero, jusqu'à, aujourd'hui, Christiane Desroches-Noblecourt ou Jean-Philippe Lauer.

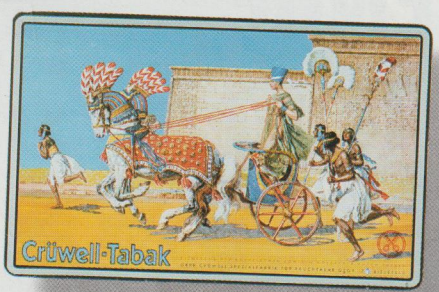
La passion pour l'Egypte vire parfois au mauvais peplum

Dès l'époque de Champollion, on peut mesurer la double nature de l'égyptologie : une science complexe réservée à d'éminents experts en même temps qu'un vaste territoire de rêve propice à nourrir l'imagination populaire. Ecrivains, peintres ou musiciens y puisent toutes sortes de thèmes, mais aussi les joailliers, les organisateurs de fêtes foraines ou… les coiffeurs. Le symbole de cet engouement reste, bien sûr, en octobre 1836, l'installation place de la Concorde, au cœur même de Paris, d'un obélisque ramené de Louqsor. Outre le transport du monument qui nécessita mille prouesses techniques, l'événement, par son caractère solennel et spectaculaire, a un impact considérable, tout en ouvrant un interminable débat sur l'opportunité de ce genre d'expatriation artistique. La discussion n'ayant jamais cessé, profitons-en pour rappeler que l'obélisque de Louqsor n'était pas une prise de guerre, mais un cadeau offert à la France par le vice-roi de l'époque Méhémet Ali.

Alors que les fouilles archéologiques se poursuivent, que Théophile Gautier publie sous forme de feuilleton «Le Roman ▶

Accueil «à l'égyptienne» au Luxor Hotel à Las Vegas, où l'égyptomanie ne connaît pas de limites…

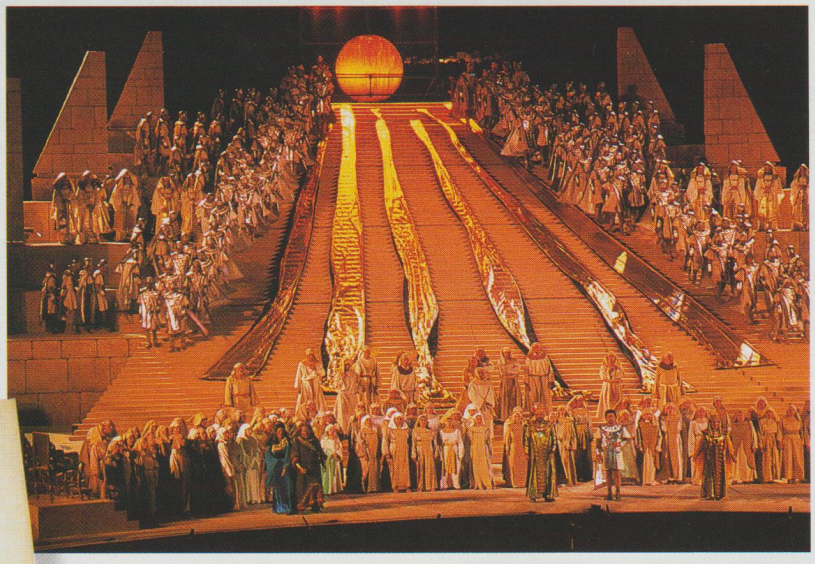
Les architectes Percier et Fontaine avaient imaginé ce meuble-bibliothèque de style égyptien sous l'Empire.



Le fabricant de tabac allemand Crüwell s'est emparé du mythe égyptien dans les années 1910 pour promouvoir sa marque.

Maille, orfèvre depuis 1747,
vous présente son dernier bijou.
250ème anniversaire
1747
1747
QUE MAILLE
1747
QUI M'AILLE
MAILLE
Moutarde
fins gourmets
RECETTE SPÉCIALE
250e
ANNIVERSAIRE

de la momie» (1858) et que l'égyptomanie gagne tous les objets de la vie quotidienne, la seconde moitié du XIXe siècle sera marquée par une mutation géopolitique capitale : l'ouverture, en 1869, du canal de Suez. L'Egypte se rapproche encore, avec son mystérieux passé, le sortilège de ses dieux, de ses dynasties de pharaons, de ses pyramides et de ses sarcophages. Et, loin de s'enfermer dans leur spécialité, les savants participent activement au songe collectif, comme en témoigne l'opéra de Verdi, «Aïda», dont l'intrigue, les décors et les costumes ont été conçus par Auguste Mariette.



Apothéose de l'égyptomanie. En 1994, une représentation mémorable de l'opéra de Verdi, qui met en scène une captive à la cour des pharaons, eut lieu à Louqsor, dans le décor naturel du temple de la reine Hatshepsout. L'œuvre avait été créée à l'opéra du Caire en 1871.

C'est le grand égyptologue Mariette qui a écrit «Aïda» !

Au début du XXe siècle, les sanctuaires et les nécropoles de la Vallée des Rois semblent avoir livré la plupart de leurs richesses. Et d'ailleurs, les chercheurs constatent au fur et à mesure des explorations qu'ils ont été précédés dans les hypogées par des pillards ne craignant pas «la malédiction des pharaons». A certains indices, deux Anglais, cependant, sont persuadés qu'il reste un tombeau caché, celui de Toutankhamon, décédé en 1338 avant Jésus-Christ. Lord Carnarvon, aristocrate fortuné ayant obtenu une concession de fouilles, et Howard Carter, formé sur le tas à l'archéologie, s'acharnent plusieurs années malgré les tracasseries administratives. Le 22 novembre 1922, ils pénètrent dans la sépulture du pharaon : l'amoncellement de richesses provoque leur stupeur. L'ouverture officielle aura lieu devant un parterre de personnalités égyptiennes, anglaises, françaises ou américaines et, surtout, sous l'œil des journalistes. A son tour, le monde entier découvre avec fascination des trésors parfois inouïs, comme un étrange lion d'albâtre couronné ou un éventail en ivoire avec des plumes d'autruche, demeuré intact après trente-deux siècles.

L'événement aura d'autant plus de répercussions que nous sommes entrés dans l'ère de la publicité. La mode, n'ayant jamais craint le ridicule, ira jusqu'à suggérer de porter des chemisiers pharaon ou de chausser des sandales à l'égyptienne. Quelques décennies après, alors que les Parisiens se pressent au Petit-Palais pour visiter la mémorable exposition Toutankhamon (1967), l'iconographie autour des pharaons apparaîtra aussi comme un excellent filon et la télévision s'empressera de baptiser un jeu pour enfants «Toutencarton». L'emballement sera similaire en 1976 avec l'exposition Ramsès II.

En fait, pas une forme d'expression ne va échapper durant le XXe siècle aux vagues successives de l'égyptomanie. Le cinéma aura ainsi apporté sa contribution avec, notamment, «Les Dix Commandements», de Cecil B. De Mille, filmé une première fois en muet (1923), puis avec des décors gigantesques en carton-pâte (1956). Le même cinéaste tourne en 1936 un fameux «Cléopâtre», personnage repris à son tour par Joseph Mankiewicz en 1963, avec Elizabeth Taylor dans le rôle de la reine d'Egypte pour un film dont le budget faramineux entraînera la ruine de la Fox. Du côté de la bande dessinée, les amateurs ne se lasseront jamais de suivre Blake et Mortimer dans «Le Mystère de la grande pyramide» ou Tintin qui, dans «Les Cigares du pharaon», se retrouve piégé à l'intérieur du grandiose tombeau de Kih-Oskh (!).

Pour autant, le public ne néglige pas les avancées de l'égyptologie dues aux nouvelles techniques. Ainsi, en 1965, la mise au jour du temple d'Aton permet, enfin, de reconstituer la vie de la princesse Néfertiti dont un buste avait été découvert, dès 1912, parmi les ruines de Tell el-Amarna. Pour la première fois, l'électronique prend le relais de l'archéologie : les seize mille pierres recensées et qui portaient presque toutes des dessins ou des hiéroglyphes furent photographiées et confiées à un ordinateur qui leva le voile sur cette épouse de deux pharaons.

Deux siècles après l'expédition de Bonaparte, l'envoûtement exercé par l'Egypte reste si puissant qu'il devient, lui-même, un sujet d'étude captivant. Déjà, en 1994, le Louvre avait organisé une exposition sur «L'Egyptomania» dans l'art occidental. Cet automne, Robert Solé publie un document bourré d'anecdotes : «L'Egypte, passion française» (Seuil). Et il écrit, au terme de son enquête : «La fascination pour l'Egypte aura survécu à tout ce qui était censé dissiper le mystère : le déchiffrement des hiéroglyphes, la découverte de nombreuses tombes, la photographie, le scanner. Elle a survécu tout autant à la multiplication des voyages et à leur banalisation (…). L'Egypte ne paraît pas seulement comme une civilisation remarquable, mais comme la mère des autres civilisations : elle finit par symboliser l'Antiquité en général.»

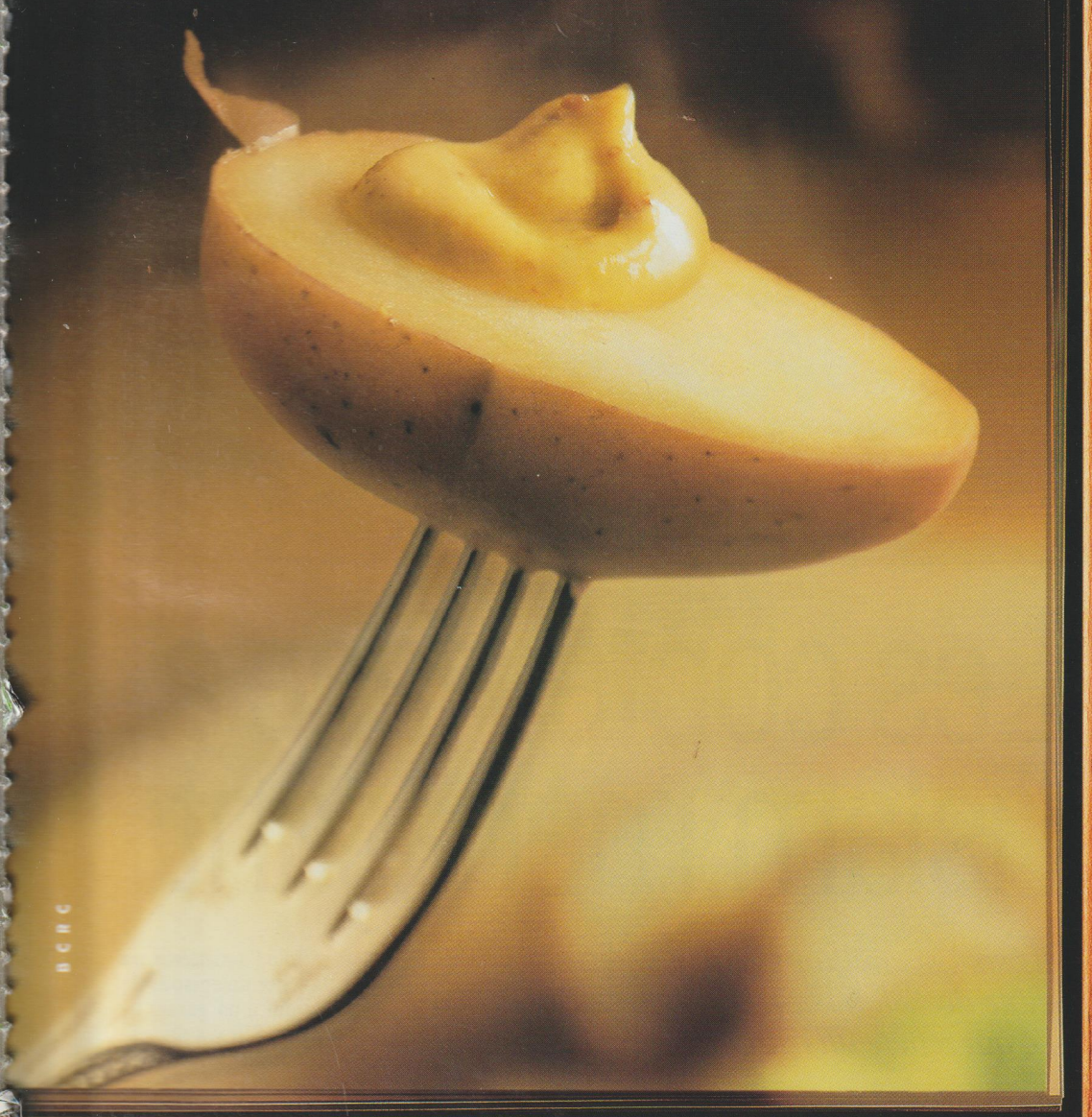
La saga multiforme de l'égyptomanie continue donc de plus belle. Ainsi, non sans agacer les spécialistes, Christian Jacq truste les premières places des listes de best-sellers avec une série en cinq volumes sur Ramsès II qui, depuis 1995, approche les deux millions d'exemplaires. Quant aux amateurs d'hypothèses insensées, les voici confrontés à une redoutable interrogation : pourquoi les archéologues, grâce à des méthodes scientifiques utilisées en criminologie, ont-ils pu déceler des traces de cocaïne et de nicotine sur des momies datant de la XXIe dynastie des pharaons, alors que la coca et le tabac étaient inconnus de l'Egypte ancienne ? ■

Pierre Boncenne

Moutarde Fins Gourmets

250ème anniversaire
1747-1997

Moutarde Fins Gourmets. L'écrin aux mille saveurs.



Un foisonnement de saveurs dans un écrin de moutarde, un véritable trésor pour nos sens, c'est tout cela la moutarde Fins Gourmets. Au goût puissant d'une moutarde, elle allie les arômes subtils de prestigieux ingrédients : curcuma, cannelle et gingembre. Cette recette unique, cette alchimie gourmande, nous la devons aux 250 ans de savoir-faire Maille.

MAILLE

Il n'y a que Maille qui m'aille.

Sur le passage du patriarche d'Alexandrie, Chenouda III (ici, dans l'église Saint-Marc du Vieux Caire), les fidèles multiplient les marques de dévotion et de respect.

Les coptes face à l'islam menaçant

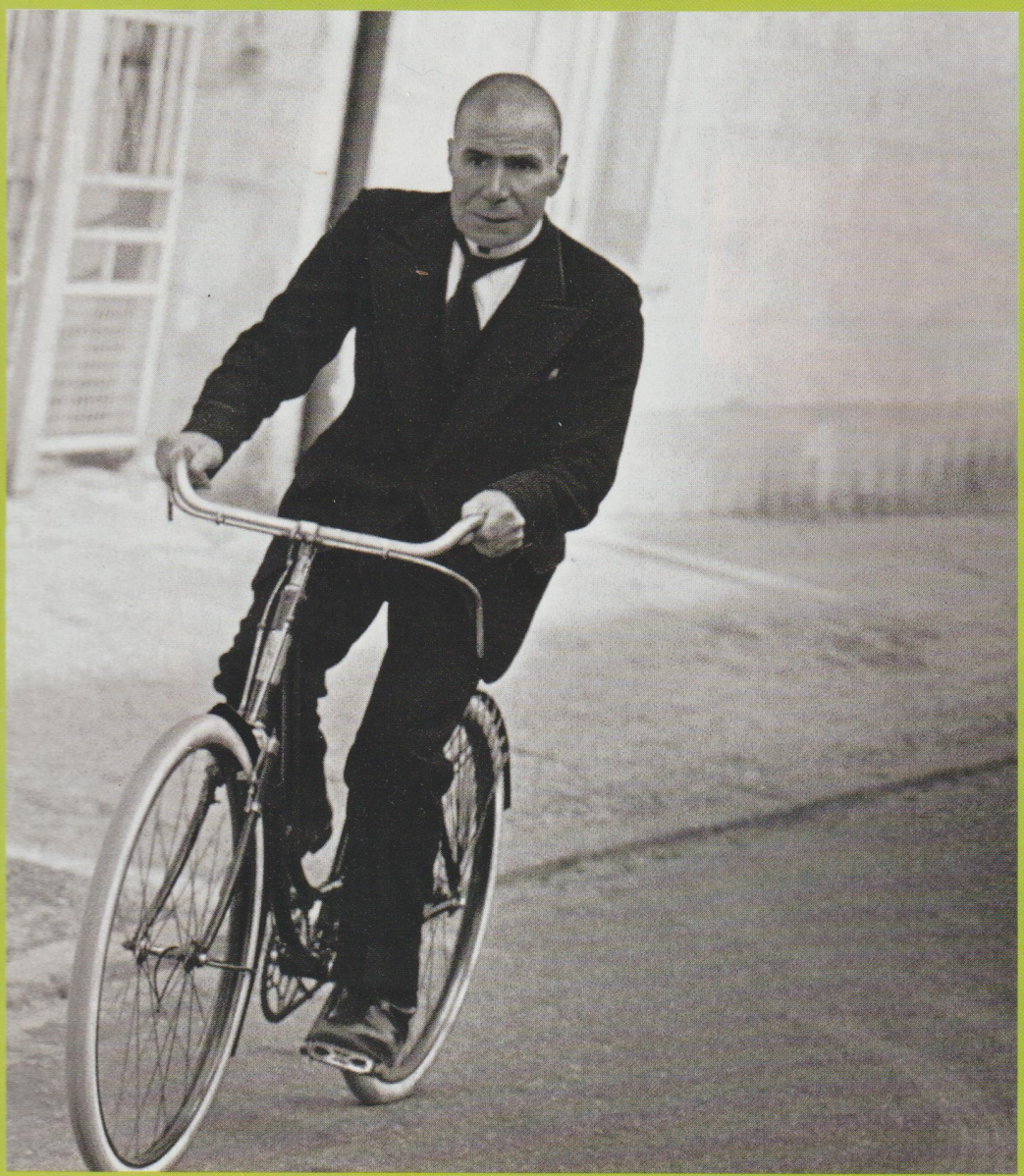
Ils sont six millions et sont souvent la cible des islamistes armés. Une violence qui reflète un ostracisme social.

Ce matin, comme chaque jour depuis sept années, Abouna Takla, curé de son état, entreprend la visite de ses ouailles. Il parcourt les rues terreuses de Zeitoun, sept mille âmes, dont deux mille chrétiens. Il est 9 heures et nombre d'habitants de cette bourgade rurale de Moyenne-Egypte sont déjà partis travailler, les uns aux champs, les autres dans les administrations de Béni-Souef, chef-lieu de la province, à 12 kilomètres de là. Les commerçants trônent sur le pas de leur boutique, les femmes vaquent à leurs occupations : laver le linge ou la vaisselle dans le canal, chercher l'eau à la pompe.

Sur le passage du prêtre les marques de respect et les gestes de dévotion se multiplient. Un groupe de femmes se précipite pour lui embrasser la main, tête baissée, genoux fléchis. L'une d'elles lui présente son enfant en bas âge, qu'il bénit en traçant avec le pouce une croix sur son front. Au détour d'une ruelle tortueuse, un vieil homme le hèle et l'invite à pénétrer dans sa demeure. Abouna Takla passe la porte de bois surmontée d'une croix rouge foncé, peinte à même la façade de briques séchées. Il visitera ainsi une bonne dizaine de familles. Dans les maisons sombres aux fenêtres étroites, le rituel est toujours le même. Abouna («notre père», en arabe) est reçu dans la plus belle pièce, celle réservée aux invités. Après la prière commune, il bénit la maisonnée à l'aide de la croix de bois qui ne quitte pas sa poche, puis s'assied sur une des banquettes accolées aux murs. On lui apporte une bible. Il choisit un passage et le lit ou bien raconte une de ces histoires bibliques dont raffole l'assistance, ou encore fait réciter un épisode de la vie d'un saint à un gamin timide et sérieux. S'il y a un malade, il le réconforte de quelques mots et oint son front d'huile bénite. S'il y a un conflit, il écoute les griefs de chacun, prodigue conseils et réprimandes...

Car le prêtre, à Zeitoun comme dans tout le pays, est bien plus qu'un simple serviteur de Dieu célébrant baptêmes, mariages et enterrements. Nommé par l'évêque du diocèse, il doit être accepté par les habitants de sa paroisse, à laquelle il sera ▶

Avec notre Crédit Auto, vous auriez déjà une auto (et la vignette gratuite*).



* EURO RSCG / BABINET ERRA TONG CUONG **Prix d'une communication locale 0,74 F TTC les 3 minutes.

Pour trouver l'auto qui vous plaît, vous avez comparé les modèles de tous les constructeurs. Alors, au moment de réaliser votre achat, ne choisissez pas votre financement au hasard. Avec ses crédits auto, la BNP vous propose de financer jusqu'à 100 % du coût de votre voiture, qu'elle soit neuve ou d'occasion. Des crédits rapides : l'accord peut être donné immédiatement, même par téléphone en appelant **BNP en ligne au 0 801 630 606.** Des crédits adaptés à votre situation : la BNP définit avec vous les mensualités et leur durée. Des crédits sympa : pour alléger encore l'acquisition de votre nouvelle auto, **la BNP vous offre votre vignette 1998*.** En plus, dans toutes les agences BNP, vous pourrez souscrire votre assurance auto en même temps que votre crédit.

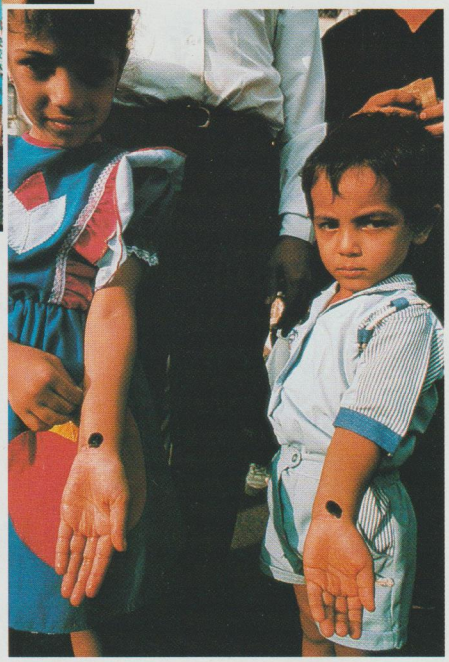
BNP en ligne
0 801 63 06 06 **

BNP

A CHAQUE INSTANT ON DOIT POUVOIR COMPTER SUR SA BANQUE.

*Sous réserve d'acceptation de votre dossier. Si vous souscrivez auprès de la BNP entre le 10.11.1997 et le 15.12.1997, un financement automobile (crédit ou BNP Bail Particuliers Auto...) de 30 000 francs minimum, sur une durée d'au moins 36 mois, la BNP vous rembourse l'équivalent du prix de votre vignette auto 1998 dans la limite de 1500 F, sur présentation de la carte grise du véhicule financé. Exemple : pour un crédit de 50 000 francs au taux hors assurance de 8 % (8,54 % assurance incluse) remboursable en 36 mensualités de 1579,30 francs assurance comprise. Coût total 7 545,80 francs dont 640 francs de frais de dossier et 51 francs de frais de timbres - TEG 9,49 %.

Leur piété s'affiche à la fois sur les murs de la maison et sur les corps



Dans les demeures des chrétiens d'Egypte la plus belle pièce s'orne d'images pieuses, comme cette Nativité (ci-dessus). Lors des «mawled», cérémonies populaires religieuses, les enfants se font tatouer une croix bleue à l'intérieur du poignet (ci-contre), symbole de leur appartenance au groupe.

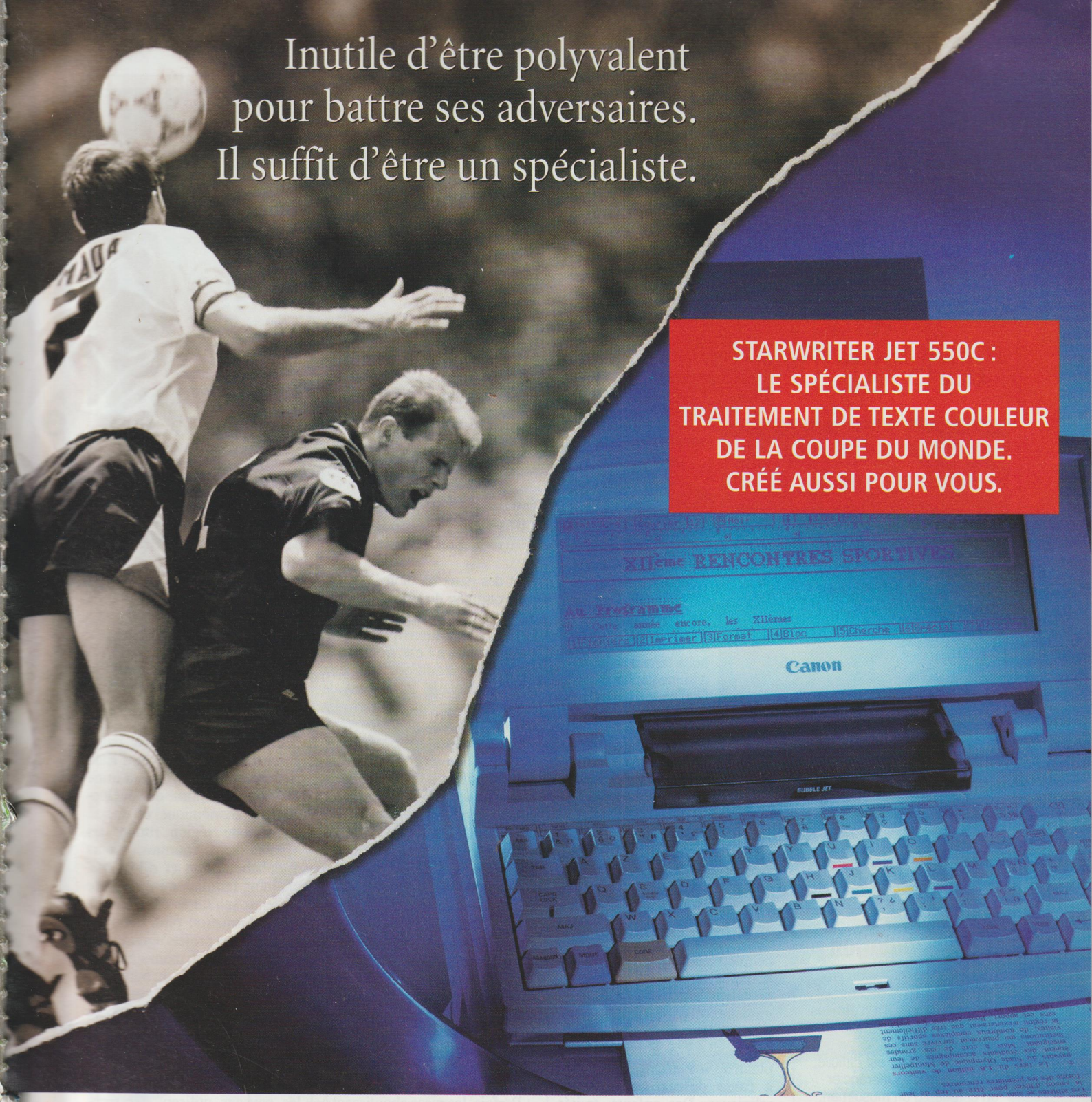
▶ attaché à vie. C'est elle qui le nourrit, l'évêché ne lui versant qu'un maigre salaire (65 livres égyptiennes, soit environ 120 francs par mois). En échange, il joue le rôle du guide spirituel et temporel du village, à la fois confesseur, médiateur et assistante sociale.

La ferveur de la foi, sur les bords du Nil, est omniprésente. La piété s'affiche partout : chez soi, dans sa voiture, sur ses vêtements et jusque sur son corps. Dans les maisons, les images pieuses trônent sur les murs, côtoyant des calendriers et des horloges kitsch à l'effigie du patriarche Chenouda III. Le pape de l'Eglise copte orthodoxe et les martyrs figurent également sur les foulards dont les femmes recouvrent leur chevelure pour les cérémonies solennelles ou pour les «mawled». C'est lors de ces fêtes populaires en l'honneur d'un saint que les enfants se font tatouer à l'intérieur du poignet droit une petite croix bleue qui marque leur appartenance à la communauté chrétienne. A cette occasion aussi des hommes se font tatouer, sur le torse ou les épaules, l'image des martyrs Adanoub ou Mari Girgis.

Dans les églises se manifeste la même ferveur voyante... et bruyante. Une fois par semaine, le patriarche auditionne ses fidèles dans sa grande cathédrale d'Abbassiya, au Caire. Deux heures avant son arrivée, les travées sont déjà pleines. Sur les bancs des hommes, on se salue, on commente les derniers événements. Du côté des femmes, fusent les rires et les cris des enfants. Chenouda III est accueilli par des youyous et des applaudissements. Les fidèles ne sont guère plus disciplinés lors des cérémonies religieuses ordinaires. Chaque vendredi, dans la moindre église du pays, prient, chantent, pleurent et rient ensemble les chrétiens d'Egypte.

«Du fait des persécutions que nous avons subies au long de l'Histoire, nous avons toujours exprimé un fort attachement à notre foi et à notre Eglise», affirme monseigneur Athanasios, évêque du diocèse de Béni-Souef, le plus vaste et le plus pauvre d'Egypte. Le sentiment communautaire se révèle d'autant plus puissant que la situation de la minorité chrétienne est difficile. Le repli des coptes – le nom donné aux chrétiens d'Egypte – s'est accentué depuis les années soixante-dix, parallèlement à l'islamisation grandissante de la société. Le président Anouar al-Sadate a ouvertement flirté avec les Frères musulmans, leur donnant toujours plus de gages pour mieux combattre les partis de gauche. Ainsi, dès 1971, la charia (loi islamique) est inscrite dans la Constitution comme une source principale de la législation. «Aujourd'hui, pour discuter d'une loi sur le logement, les députés se fondent sur un avis de l'université islamique d'el Azhar ! constate Marlyn Tadrous, chercheur et militante des droits de l'homme. Comment voulez-vous qu'un chrétien se sente concerné ? Le mot laïc est devenu une injure... Les coptes ont réagi à cette évolution comme le fait toute minorité menacée : en se retirant, en privilégiant leur "famille" par rapport au reste de la société.»

Les chrétiens d'Egypte, en effet, se vivent volontiers comme des victimes. Non sans raison : ils constituent une des cibles privilégiées des groupes islamistes armés. Depuis 1992, près d'une centaine de chrétiens ont été tués, principalement en Haute et Moyenne-Egypte, régions de forte concentration copte et fiefs islamistes. Des milliers d'autres ont été blessés. «Les chrétiens sont des cibles faciles, explique Marlyn Tadrous. Les touristes, en Haute-Egypte, ne se déplacent plus que sous escorte. Les islamistes armés, quant à eux, ont été très affaiblis par la répression. Attaquer les coptes est donc le moyen de combattre l'autorité de l'Etat.» «Bien sûr, nous sommes menacés et nous avons peur, reconnaît Samir, ingénieur agronome. Mais cette violence n'est que le reflet d'un ostracisme social, économique et politique bien plus ancien.» ▶



Canon vous propose aujourd'hui de rendre vos documents plus vivants avec le tout nouveau traitement de texte couleur : le StarWriter Jet 550C à impression Bulle d'encre. Plus simple à utiliser qu'un ordinateur, aussi compact qu'un portable, et compatible avec DOS® et Windows®, ce traitement de texte a su lier performance et simplicité.

® Marque déposée de Microsoft Corporation

FRANCE 98

Canon

PARTENAIRE OFFICIEL DE
LA COUPE DU MONDE 98

Liste des points de vente 3615 Canon (1,29F/min.), renseignements sur Internet: http://www.canon.fr

FOTOMEC - Photo: Bongarts / Presse Sports

Persécutés et écartés du pouvoir, ils trouvent un refuge dans leur foi

Le sentiment communautaire de la minorité copte se révèle d'autant plus fort que le groupe est en situation difficile face à l'islam. A la messe dans l'église el Moallaqa du Caire (ci-dessus), ou lors des offices que préside Chenouda III (ci-contre), l'assistance prie avec une ferveur bruyante.

Repères

Un dixième de la population

Le mot «copte» vient du grec «Egupcioi». Les chrétiens d'Egypte se vantent d'être les véritables descendants des Egyptiens antiques, donc des pharaons. Mais il est difficile, dans la rue, de différencier un chrétien d'un musulman. Le poids démographique des coptes n'est pas négligeable : ils représenteraient 10% de la population, soit 6 millions de personnes. Près de 95% d'entre eux sont orthodoxes, sous l'autorité du patriarche d'Alexandrie, Chenouda III. Le reste se partage entre catholiques, protestants, melkites, arméniens, chaldéens, etc.

▶ Les chrétiens, qui comptèrent dans leurs rangs ministres et députés, se sentent écartés des responsabilités nationales et locales. Les six députés chrétiens qui siègent à l'Assemblée du peuple, élue en 1995, ont été nommés sur le quota réservé au président Moubarak. Les deux ministres coptes du gouvernement n'ont pas de portefeuille.

Gamal, un fonctionnaire, se plaint de voir sa carrière bloquée à cause de son appartenance religieuse. Des enfants, traités d'«infidèles», sont mis au ban de l'école par leurs camarades. Des jeunes femmes se font insulter dans la rue car elles ne portent pas le foulard. Presque tous subissent des pressions pour qu'ils se convertissent à l'islam. Quant à construire une église dans un quartier ou un village, cela relève à la fois des travaux d'Hercule et des ruses de Sioux. Un firman ottoman du XIXe siècle, codifié par une loi de 1934, pose en effet des conditions presque insurmontables à l'érection ou à la rénovation d'édifices religieux non musulmans. Pas moins de dix critères sont pris en considération. Notamment ne pas être situé à proximité d'un lieu public ou d'une mosquée. En dernier lieu, il faut obtenir l'approbation du secrétaire général de la police, donc l'aval du président de la République en personne !

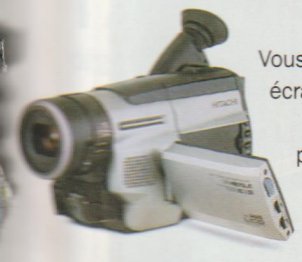
Dans les faits, les travaux sont effectués la plupart du temps sans autorisation. Le stratagème le plus courant consiste à bâtir une maison banale, juste un peu plus grande que les autres. Une fois qu'elle est achevée, l'évêque vient y célébrer une messe et l'édifice se transforme officiellement en église. Sans clocher ni ornement particulier, sauf une croix au-dessus de la porte, à l'instar de presque toutes les demeures chrétiennes.

Parfois, les ruses aboutissent à d'éclatants succès. Ezbet Girgis, hameau de deux cent trente familles, a ainsi réussi en 1995 à transformer une vieille église décrépie qui menaçait ruine en un édifice flambant neuf. Hommes, femmes, enfants se sont relayés jour et nuit pendant trois mois pour transporter l'eau et le ciment, manier la truelle et le pinceau, sous l'œil d'un ingénieur venu du Caire. Les voisins musulmans n'ont pas réagi. «Ils savaient que nous avions versé un pot de vin de 70 000 livres (100 000 francs) aux autorités locales pour qu'elles ferment les yeux», raconte un habitant.

Présente dans les cœurs et les demeures, l'Eglise copte pallie aussi les défaillances de l'Etat. A Béni-Souef, l'évêque a initié un large programme de développement économique et social. Dans cette région rurale, les besoins sont énormes. Cours d'alphabétisation et d'hygiène, planning familial, mise en place de relais sanitaires dans les villages, formation professionnelle, aide à des projets agraires : ni les religieuses du monastère voisin ni les employés du bureau de développement fondé par l'évêché ne chôment. Grâce à eux, les petites filles qui, très jeunes, cessent d'aller à l'école, apprennent à lire et à compter. Grâce à des aides techniques et financières, les paysans utilisent des techniques modernes et diversifient les cultures. Monseigneur Athanasios aime à répéter que les chrétiens d'Orient ont récolté les fruits amers de la Passion du Christ. Depuis trente-cinq ans, il essaie de rendre ces fruits plus doux à ses coreligionnaires. ■

Gwenaëlle Lenoir

Rien de mieux pour une journée sur les pistes, un bon filtre solaire et de l'énergie en abondance.



Vous pouvez **«fouiller»** toute une montagne de camescopes, mais vous n'en trouverez aucun qui ait un écran comparable au nouvel *Active Screen* (écran actif) à cristaux liquides d'Hitachi.

Avec l'Active Screen – commandé par un micro-processeur à l'intérieur de la caméra- les images peuvent être visualisées sur l'écran à cristaux liquides même par très grande luminosité, par exemple en plein soleil.

Et ce n'est pas tout! Légers et compacts, les nouveaux modèles VM-E535LE, VM-E635LE et VM-H835LE sont alimentés par le nec plus ultra en matière de batteries: la batterie lithium-ion, qui peut être rechargée à tout moment sans aucun effet de mémoire et qui offre une durée de vie bien supérieure à celle des blocs d'alimentation ordinaires. Alors, pourquoi ne pas choisir HITACHI!

Pour de plus amples informations, appelez la société HITACHI France au 04 72 14 29 70.

HITACHI

Alexandrie à la recherche de son passé

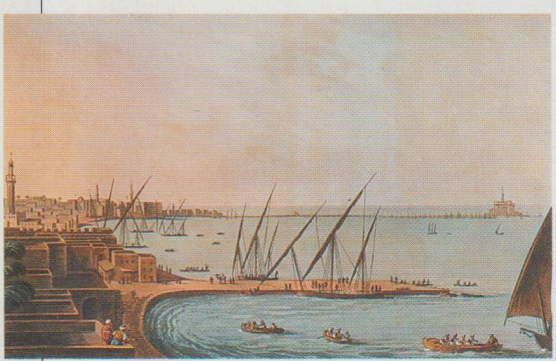
Il n'est pas facile de sauver le patrimoine d'une ville qui est la proie des promoteurs.

C'était le 5 octobre 1995. Ce jour-là, on notait une forte affluence de personnalités dans le port d'Alexandrie, juste devant le fort de Qaïtbay. Tous les yeux étaient fixés sur une barge de travaux autour de laquelle s'affairaient des plongeurs en combinaison noire. Tout à coup, la barge pique du nez, les câbles de la grue qu'elle supporte semblent prêts à se rompre. Un cou, de larges épaules et bientôt une plantureuse poitrine ont surgi de l'écume... Après des siècles d'oubli, la statue d'une reine ptolémaïque revoit le jour.

Depuis, les archéologues ont consulté les plans et les grimoires, les ordinateurs ont tourné. Verdict : la statue ornait bel et bien l'antique phare de la cité antique, l'une des fameuses Sept Merveilles du monde, engloutie en 1477, lors d'un terrible tremblement de terre. Des statues, des colonnes, des chapiteaux et une douzaine de sphinx : les quelque deux mille blocs architecturaux sortis des eaux permettent aujourd'hui aux chercheurs de reconstituer le célèbre monument dans le moindre de ses détails.

Si les journaux du monde entier ont célébré l'événement, peu d'entre eux, en revanche, ont souligné que le sauvetage du Pharos relevait presque du miracle. Il s'en est fallu de peu, en effet, que marbres et pierres ne disparaissent à jamais sous le béton. Tout commence en 1961, quand un plongeur égyptien découvre par hasard quelques statues au large du fort de Qaïtbay. Huit ans plus tard, sans se presser, l'Unesco entreprend le relevé topographique des lieux. Mais, en 1993, une nouvelle vient troubler la routine archéologique : les autorités annoncent qu'une digue de béton va recouvrir les ruines. Dès lors, une campagne d'urgence est lancée. Confiée à Jean-Yves Lempereur, directeur de recherche au CNRS, et à Jean-Pierre Corteggiani, égyptologue, elle aboutira à cette journée du 5 octobre.

Mais ce succès du Centre d'études alexandrines et de l'Institut français d'archéologie orientale ne doit pas inciter à baisser la garde. A Alexandrie plus qu'ailleurs, l'archéologie d'urgence doit pouvoir s'exercer en toute liberté. Sous la ▶



Sur la route de la corniche qui longe le front de mer, Alexandrie se souvient de ses splendeurs passées. En haut, une gravure du XIXe siècle montrant le Portus Magnus avec, au fond, l'Heptastadion, une digue édifiée dans l'Antiquité.

Seat Alhambra. N'achetez pas d'autre monospace sans l'avoir vu. Vous nous remercierez.

À partir de **129.900F***

Et dans l'immédiat, n'allez pas plus loin sans avoir lu attentivement ce qui suit : double airbag Seat®, air conditionné électronique (finition SXE), direction assistée, sièges avant pivotants, cache-bagages à enrouleur, verrouillage centralisé, vitres teintées électriques à l'avant, rétroviseurs électriques et dégivrants, pare-chocs laqués, volant réglable, motorisations de technologie allemande 2.0i (essence ou bicarburation essence/GPL) et 1.9 TDi catalysé, antidémarrage électronique agréé SRA 7 clés, ordinateur VTech pour vos enfants et garantie 3 ans. De rien... De rien... Seat vous recommande les huiles Castrol. **Seat sur Internet : http://www.seat-france.com.**

*Prix promotionnel hors options de l'Alhambra SE 2.0, aide Seat et de votre concessionnaire de 15 000 F déduite du prix tarif au 25/06/1997 (AM 98). Version présentée (hors options) Alhambra SXE 2.0 (161 000 F). Offre promotionnelle valable sur les véhicules commandés et livrés avant le 31/12/1997.

VOUS ÊTES LOIN D'AVOIR TOUT VU. SEAT

***Konica Z-UP 140** : zoom 140 mm, flash intelligent, automatisme sans faille... un concentré de technologie de seulement 280 grammes.*

Compacts en Gamme Majeure

avec 28 références, Konica propose le choix le plus large

KONICA A PROFONDÉMENT MARQUÉ l'évolution des appareils-photo compacts. Il fût le premier à incorporer un flash électronique, la mise au point automatique et à en réduire considérablement leur taille. Aujourd'hui les compacts Konica comptent une trentaine de références, une gamme riche par sa diversité du fix focus au zoom télé, de l'APS au 24 x 36.

Chacun de ces compacts réunit les mêmes principes qu'applique Konica depuis toujours : compacité, simplicité, efficacité. Tout simplement pour élaborer des appareils au service de vos photos.

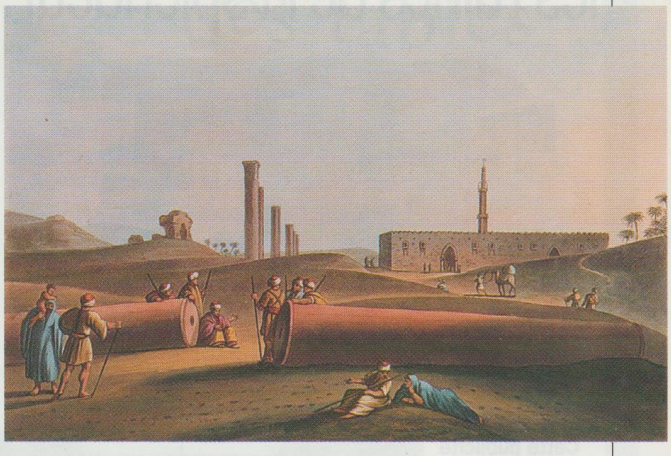
En choisissant un Konica vous êtes certain de trouver le compact qui correspond parfaitement à vos attentes.

ADVANCED

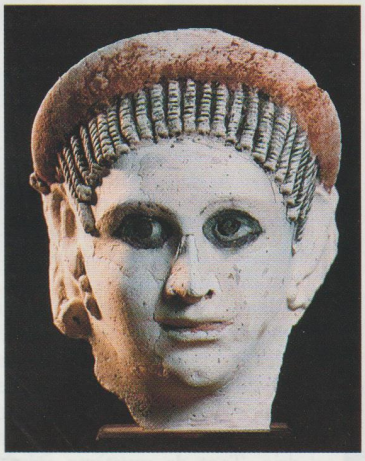
Konica

3 allée du Ponant 95948 Roissy CDG CEDEX, Tél 01 49 38 65 50 - fax 01 48 63 80 69

L'Alexandrie moderne coiffe la ville ottomane, qui recouvre la ville chrétienne, qui est elle-même édifiée sur la ville romaine (ci-dessous, un masque funéraire de l'époque hellénistique). Le tout ayant été construit sur la magnifique cité des Ptolémée. Or, Alexandrie vit sous la pression des promoteurs, aménageurs et autres bétonneurs. Qui ont déclaré la guerre aux archéologues. Souvent de nuit, parfois clandestinement, ils coulent des colonnes de béton au milieu des vestiges (ci-contre) pour décourager les chercheurs.



Un combat sans merci oppose promoteurs et archéologues

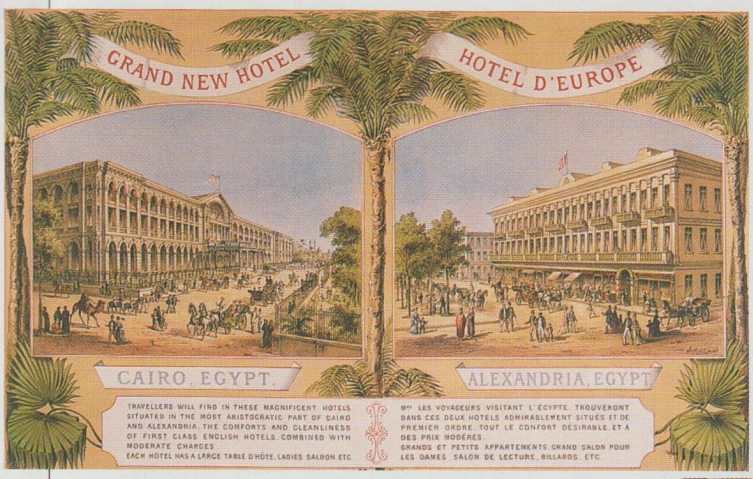


▶ pression de la démographie, de la spéculation immobilière, de la vogue des bains de mer, et avec les meilleures intentions du monde, dont celle de lui redonner sa mythique bibliothèque, la ville créée par Alexandre le Grand en 331 avant Jésus-Christ vit sous la pression permanente des bétonneurs, promoteurs et autres aménageurs. Imaginons un instant Paris construite sur Pompéi, et l'on aura une idée de la richesse archéologique du site, tout comme des dangers que représentent la construction du moindre immeuble ou le creusement d'un tunnel.

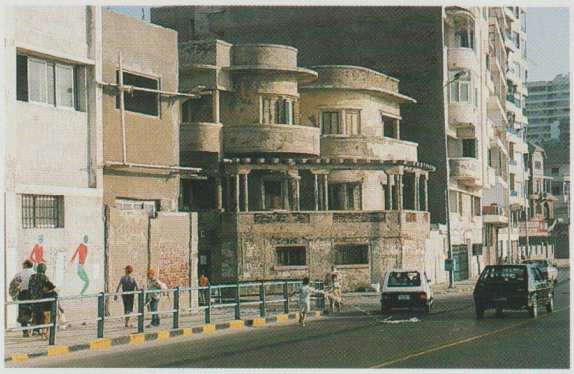
La ville moderne coiffe la ville ottomane, qui coiffe la ville chrétienne, qui, elle-même, coiffe la ville romaine – le tout recouvrant la magnifique cité des Ptolémée, ces souverains grecs qui surent s'imposer durant des siècles aux héritiers de la prestigieuse civilisation pharaonique. Et le passé ne demande qu'à ressurgir. En 1929, alors qu'on nivelle le terrain de sport de son école, M. Thomson, directeur de la British Boy School, constate que les terrassiers viennent d'atteindre des bâtiments ptolémaïques. Il lui suffit de se pencher pour ramasser des monnaies antiques à pleines mains... Durant la guerre, alors que deux équipes de football disputent un match sur le stade de Mustapha Barraks, un effondrement de terrain met brutalement plusieurs sportifs hors jeu : l'espace d'un instant, ils viennent d'être précipités dans l'atrium d'une villa romaine. Plus récemment, au printemps 1997, alors qu'une pelleteuse s'affaire sur le chantier du pont qui reliera le port Ouest d'Alexandrie à la route du Caire, le conducteur voit tout à coup son godet se remplir d'ossements. Après plusieurs semaines, Jean- Yves Lempereur, appelé enfin sur place, découvre tout un labyrinthe de galeries bordées de tombes, et il identifie le grand cimetière occidental de la cité, celui que le géographe grec Strabon appelait, au Ier siècle de notre ère, Necropolis. Le chantier est interrompu, au grand dam des aménageurs.

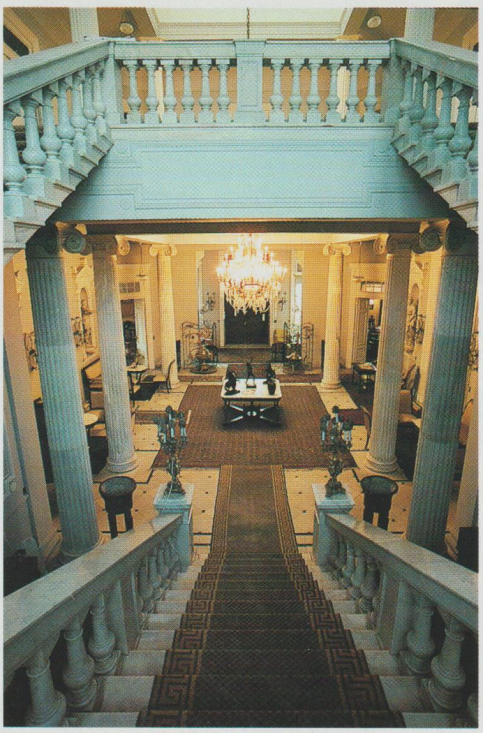
Pour ces derniers, la découverte d'un site archéologique, c'est du temps et beaucoup d'argent perdus. D'où une lutte implacable avec les archéologues : parfois de nuit, souvent clandestinement, les promoteurs n'hésitent pas à couler du béton au milieu des vestiges, dans l'espoir de décourager les chercheurs. Ainsi, près du consulat britannique, les équipes de Jean-Yves Lempereur enragent de voir les superbes mosaïques du Cricket Ground crevées par des piliers. Sur ce site, le Centre d'études alexandrines a entrepris de suivre les conduits des égouts géants qui parcouraient le sous-sol de la cité antique. Hélas, à chaque fois, la progression est freinée par une colonne de béton perçant la voûte et figée dans le rocher. Pourtant, les archéologues rêvent de retrouver les citernes que les soldats de Bonaparte comptèrent par centaines et qui subsistent encore sous les rues Sésostris et Horreya ou dans les jardins Antoniadis.

Cahin-caha, la connaissance progresse. Sous le magnifique petit théâtre Diana, caché durant des siècles sous la colline de Kom el-Dik et retrouvé par des chercheurs polonais, le Centre d'études alexandrines fouille ▶



Cernées par le béton, les ruines de la splendeur





Cette publicité bilingue (en haut) rappelle l'époque où Alexandrie était un séjour cosmopolite, attirant les Européens. D'autres traces évoquent un style de vie qui n'a plus cours. Comme ces belles villas menaçant ruine, pour la plupart abandonnées. Une exception : celle construite en 1905 pour le kaiser Guillaume II (ci-contre) et qu'il n'a jamais habitée a été rénovée par son actuel propriétaire.

▶ avec succès une série d'ateliers. Une équipe égyptienne a retrouvé l'emplacement du Poseidonium, le temple dédié au dieu grec de la Mer. En dehors des murs, à Abou-Mina, l'Institut allemand du Caire exhume une basilique chrétienne, aussitôt classée par l'Unesco dans le Patrimoine mondial.

Jean-Yves Lempereur et tous les archéologues en poste à Alexandrie sont formels : il faut que du monde entier arrivent des équipes compétentes pour tenter de sauver la mémoire d'Alexandrie. Tant de mystères subsistent. Où est vraiment le tombeau d'Alexandre ? Où se dressaient les palais de Cléopâtre ? Quel fut le sort réel de la bibliothèque ? Au Centre de recherches alexandrines, Lionel Fadin cherche à retracer le plan de la cité antique. Dans la mémoire de son ordinateur, tel un mille-feuille, il a superposé deux cents plans permettant de décortiquer la ville époque par époque. Ainsi, il est reparti sur les traces de Mahmoud Bey el-Falaki qui, au XIXe siècle, put fouiller la cité avant que ne soient construits tous les bâtiments qui en firent l'une des plus belles métropoles du Moyen-Orient. Conclusions du Français : son prédécesseur a fait un excellent travail de cartographe, et son plan de 1866 doit être considéré comme un bon instrument par les archéologues d'aujourd'hui.

Les alluvions naturelles et les constructions humaines ont largement modifié le dessin d'Alexandrie. Le Portus Magnus était bien plus vaste que l'actuel port Est. Mais, si une partie de la capitale de Cléopâtre se trouve enfouie sous le quai promenade Abbas II et ses immeubles de béton, le port reste un eldorado. Sous les eaux, infestées par les égouts, les bateaux coulés par César en 47 avant Jésus-Christ ; sous les eaux, le palais sur l'île d'Antirrhodos où Antoine se rongeait les sangs, au lendemain de la tragique bataille d'Actium, en 31 avant Jésus-Christ ; sous les eaux, le Timonium, mais aussi le temple d'Isis, le port des rois...

Dans les années quarante, alors qu'il dirigeait la municipalité, Kamel Pacha rêvait d'édi- ▶

DDB

L'eau
des tables
qui ont l'art
de finir
la soirée

L'eau qui fait durer le plaisir

SOURCES St Galmier
BADOIT

A la place du fort de Qaïtbay, s'élevait jadis le célèbre phare d'Alexandrie

Démoli par les Mamelouks au XIIIe siècle, le phare a été remplacé deux cents ans plus tard par un fort. C'est ici que débarquèrent les Français sous la conduite de Bonaparte, le 12 juillet 1798.

▶ fier une digue, puis d'assécher le port afin d'offrir au monde une nouvelle merveille. L'idée vient d'être reprise par l'historien Guy Weill-Goudchaux. En attendant, Franck Goddio, l'inventeur de l'épave du «San Diego», coulé en mer de Chine, a décidé de partir lui aussi à la recherche de Cléopâtre. A bord d'un catamaran bourré d'électronique, il a décidé de cartographier les fonds du port Est.

Car Alexandrie «salvenda est». La ville doit être sauvée. Et pas seulement dans ses sous-sols. Jadis, elle fut la perle de la Méditerranée. Les élégantes promenaient leurs ombrelles dans les jardins du palais de Montazah, on se précipitait à l'Alhambra pour admirer les entrechats de la Pavlova, avant d'aller claquer son argent au casino San Stephano. Et l'intelligentsia internationale remplissait le théâtre Zizinia pour applaudir Sarah Bernhardt ou, plus tard, Louis Jouvet. Il suffit de se promener quelques heures dans la ville pour vivre l'agonie des villas et des immeubles de la Belle Epoque, encerclés, bientôt ensevelis sous le béton.

Oubliée des circuits touristiques, Alexandrie cherche à séduire les visiteurs. Mais il est urgent que les autorités et les promoteurs comprennent que c'est en sauvant son passé qu'ils lui donneront un avenir. «Alexandria non delenda est». ■

René Delagrange

Pour 1420 F par mois, offrez à vos enfants une assurance vie dont ils pourront se vanter à l'école.

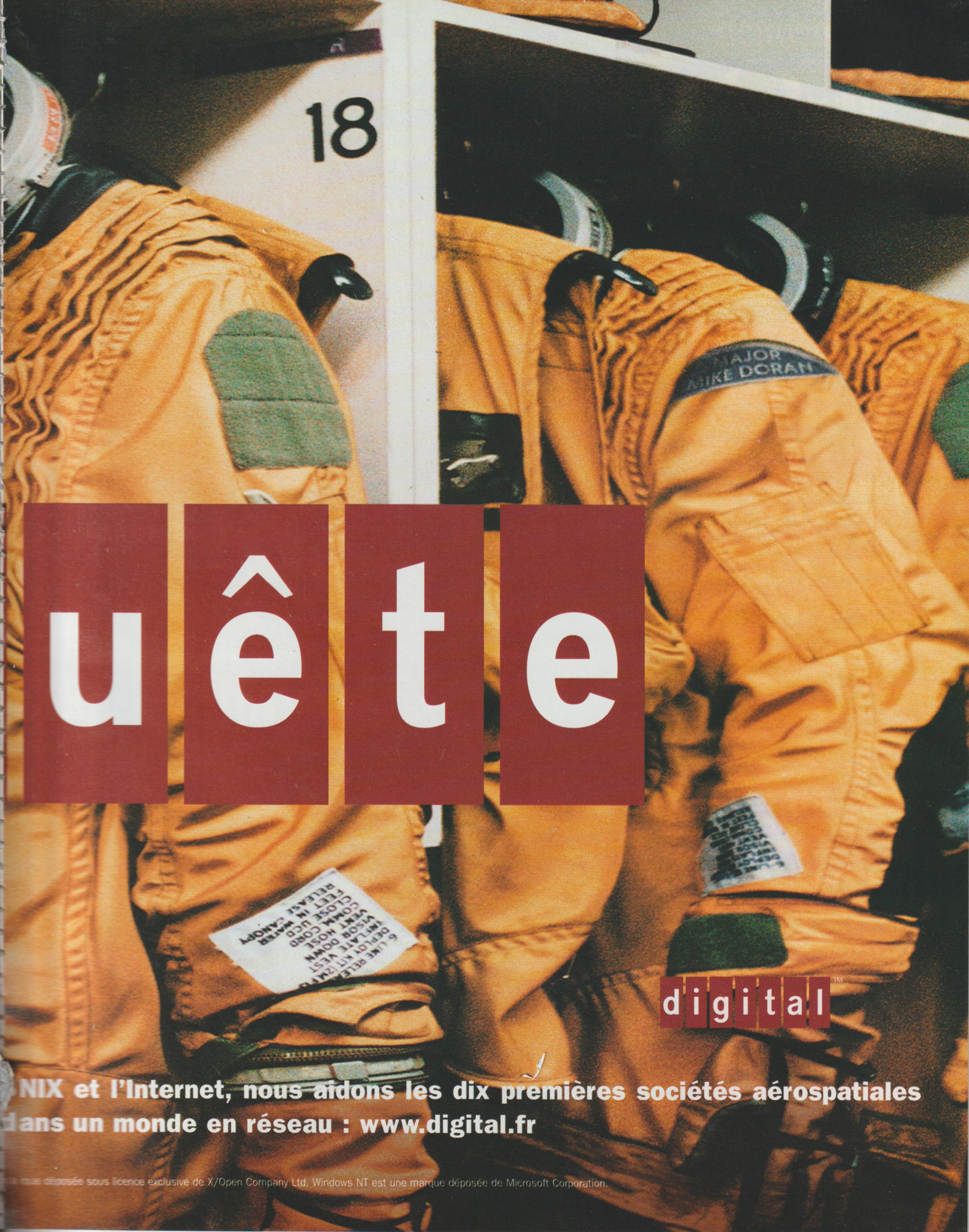
Avec la BMW Série 3 vous pouvez offrir à votre famille un nouveau type d'assurance vie : coussin de sécurité, ABS, prétensionneurs de ceintures, renforts latéraux... Du 27 octobre au 31 décembre, vous profitez en plus d'une offre exceptionnelle sur les berlines BMW Série 3. Exemple pour une berline BMW 316i d'une valeur de 141 900 F*: Crédit, TEG 5,5 %, 72 mensualités de 1419,76 F, avec un apport de 55 000 F. Soit un coût du crédit de 15 322,72 F. Après acceptation du dossier par BMW Finance**. Pour tous renseignements :

PRIX APPEL LOCAL
N° Azur 0 801 316 316 **http://www.bmw.fr** - **FINA** partenaire de BMW.

Offre valable pour toute berline BMW Série 3 commandée et livrée entre le 27 octobre et le 31 décembre 97. *Prix maximum conseillé de la berline BMW 316i au 01/09/97. AM 98. **SNC au capital de 170 000 000 F, RCS Paris B343606448. Le modèle présenté peut comporter des options.

Avec nos solutions, nos services et nos partenaires, de Windows NT à U
à gagner là-haut. Nous pouvons vous aider à gagner ici. Pour réussir d

© 1997 Digital Equipment Corp. DIGITAL et le logo DIGITAL sont des marques déposées de Digital Equipment Corp. UNIX est une ma



uête

digital™

NIX et l'Internet, nous aidons les dix premières sociétés aérospatiales
ans un monde en réseau : www.digital.fr

e marque déposée sous licence exclusive de X/Open Company Ltd. Windows NT est une marque déposée de Microsoft Corporation.

L'abonnement

GEO

149F*

seulement aujourd'hui !

Une vraie idée de cadeau pour Noël !

*Cet abonnement-cadeau d'un an (12 numéros) est payable en 2 fois : 149 F aujourd'hui et 149 F dans 6 mois à réception de facture.

BON D'ABONNEMENT

A retourner à GEO Abonnements - B100 - 60732 Ste-Geneviève Cedex - Tél. 0 803 06 21 80

GEO à offrir ou à s'offrir !

A ❑ OUI, j'abonne un(e) ami(e) à GEO

1 an d'abonnement (12 numéros) au prix avantageux de 298 F au lieu de ~~384~~ F, prix de vente au numéro, soit 86 F d'économie.

- ❑ **Je choisis de payer en 2 fois,** soit 149 F seulement aujourd'hui et 149 F dans 6 mois à réception de facture.
- ❑ **Je préfère payer en 1 fois,** soit 298 F aujourd'hui.

Ci-joint mon règlement par chèque à l'ordre de GEO.

En plus, je recevrai une carte cadeau pour annoncer à mon ami(e) que je lui offre un abonnement.

B ❑ OUI, je m'abonne à GEO

1 an d'abonnement (12 numéros) au prix avantageux de 298 F au lieu de ~~384~~ F, prix de vente au numéro, soit 86 F d'économie.

- ❑ **Je choisis de payer en 2 fois,** soit 149 F seulement aujourd'hui et 149 F dans 6 mois à réception de facture.
- ❑ **Je préfère payer en 1 fois,** soit 298 F aujourd'hui.

Ci-joint mon règlement par chèque à l'ordre de GEO.

Voici mes nom et adresse

(à remplir dans les cas **A** et **B**)

M. Mme. Mlle. Nom

Prénom

Numéro Rue/Avenue

Code postal Ville 226 U

Voici le nom et l'adresse de mon ami(e)

(à remplir dans le cas **A** seulement)

M. Mme. Mlle. Nom

Prénom

Numéro Rue/Avenue

Code postal Ville 226 V

En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et sont communiquées aux destinataires la traitant. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Prisma Presse. Vous pouvez vous opposer à ce que vos nom et adresse soient cédés ultérieurement. 00012

Après un été à terre dans la toundra, le renard affamé a rejoint sur la banquise la piste du grand ours. Il va se lancer à sa suite sur l'océan gelé, où la neige est balayée par des vents furieux. Pour l'ours polaire, c'est le temps idéal où les phoques sont faciles à prendre.

Renard cherche ours pour passer l'hiver

Sans l'ours, le renard ne passerait pas l'hiver. En charognant ce que le grand chasseur daigne lui laisser, il est sûr de ne pas mourir de faim. Un conte polaire avec le phoque dans le rôle le plus ingrat : celui du casse-croûte...

Photos de Thomas Mangelsen - Texte de Fred Bruemmer

Chercher un ours pour ne pas mourir de faim

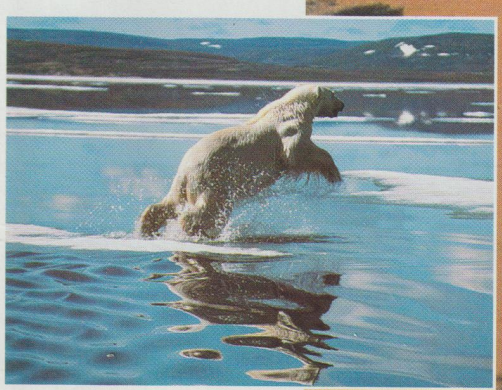
Deux renards de l'année ont trouvé la même piste dans la neige. Les empreintes indiquent la taille gigantesque du prédateur : l'ours blanc mâle peut peser de 400 à 900 kilos, son poids variant selon les saisons. Après l'avoir guetté pendant des heures, il a tué un phoque annelé de 70 à 80 kilos. L'ours avale d'abord des lambeaux de peau et de lard, lèche le sang, gobe les viscères, puis la viande. Pendant ce repas qui durera près d'une heure, il ne laissera jamais approcher le pique-assiette.

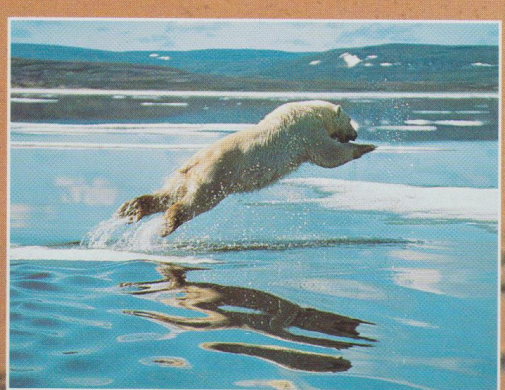
Eviter de se faire manger à son tour

Le compagnon de l'ours profite de sa sieste digestive pour attaquer les restes ensevelis sous la neige. Mais le prédateur a le sommeil léger et guette l'occasion de croquer ainsi le petit imprudent. Le renard polaire, lui, ne supporte pas la concurrence. Et, les proies étant rares pendant la tempête, il repousse férocement le congénère qui veut partager «son» ours. Le plus faible devra se chercher une victime ailleurs.

Se quitter quand l'été fait fondre la glace

A mesure que la glace fond, le renard a de plus en plus de peine à suivre son pourvoyeur qui s'éloigne vers les zones de banquise encore gelées. La débâcle ayant lieu d'abord vers le sud, le grand ours s'éloigne vers le nord en chassant le phoque à barbe, trois ou quatre fois plus gros que le phoque annelé. Le renard, lui, s'arrête pour accoster sur la grande île de Somerset, entre Alaska et Groenland, où les femelles vont entrer en chaleur. L'ours ne craint pas de se jeter à la nage à travers des chenaux larges de plus de 100 kilomètres.





Laisser l'ours vivre ses amours

A l'approche des amours, il arrive que les ours polaires s'entretuent pour la possession d'une femelle. Ils croquent aussi volontiers un ourson. Mais ces deux mâles ne se battent que pour rire. Il n'est pas rare que le plus fort se laisse bousculer et jeter à terre. Il évite d'user de sa force, ce qui abrégerait le jeu.

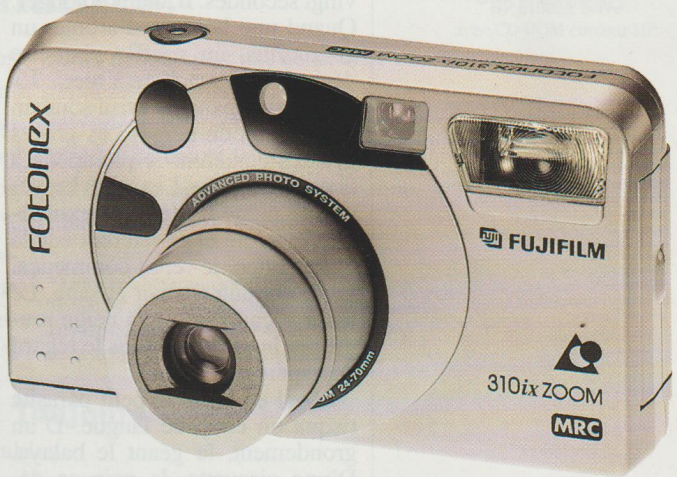
Selon la routine millénaire des ursidés polaires, les femelles engourdies mettaient bas en leurs tanières lointaines, mais le grand mâle n'hibernait pas. Toujours affamé, il maraudait, ne se couchant que pour échapper aux vents les plus violents. Dans la longue nuit arctique, un arôme familier l'avait peu à peu éveillé. Le grand ours blanc secoua sa demi-tonne de carcasse et la chape de neige qui couvrait son repos. Une baleine échouée ? Il la repérait à 80 kilomètres, prétendaient les Inuit. Pour attirer le gourmet à portée de fusil, ils faisaient parfois griller du lard. Méfiance...

Frongant, troussant sa truffe noire et mobile, l'ours aspira la bise en ses immenses narines, si finement ciselées. Il reconnut l'odeur rance du phoque. A plus de 1 kilomètre de distance, il sentit le trou foré dans la glace, malgré son bouchon de neige tassée, épais de 1 mètre. Le pinnipède y revenait respirer entre deux parties de pêche en apnée. Etrangement, chaque fois que s'ébranlait l'énorme silhouette blanchâtre, une autre, bien plus blanche, mais cent fois plus légère, s'agitait à cent pas d'elle. C'était le renard polaire. Pas plus gros qu'un chat, fourré à ravir, il dormait en plein vent sur la crête. En son nimbe de duvet, par moins 40°C, il avait aussi chaud qu'un homme sur une plage tropicale. Mais quelle fringale ! L'été, drapé de brun sombre, il avait battu la toundra, se gavant de lemmings et d'oiseaux migrateurs venus nicher au soleil de minuit. L'hiver, la bise venue, les rongeurs ensevelis, les couvées envolées, il jeûnait en parure blanche. A la fin novembre, il avait pris le grand ours en filature. Il ne vivait plus que de ses restes, léchant le sang, rongeant les os, raclant les peaux.

Or, par ces jours de tempête, tous deux restaient bredouilles. A deux reprises, l'ours affamé s'était levé en silence pour assassiner son compagnon endormi. Le renard, qui ne dormait que d'un œil, avait jailli de sa couche de neige. Il connaissait son ours, le possédait et le défendait comme son bien. En décembre, un second renard leur avait emboîté le pas. Le titulaire l'avait repoussé à coups de crocs. L'autre était reparti se chercher un autre ours. Guidés par le seul flair du plantigrade, le chasseur et le resquilleur faisaient la paire. Tels les Inuit, ils erraient «d'aglou en aglou» : d'un trou de phoque à l'autre. Les hommes de la banquise avaient appris à chasser en les observant. ▶

Avec Fotonex 310 ix MRC, on peut changer de pellicule quand on le souhaite et la recharger quand on le désire.

Aujourd'hui, pour votre plus grand confort, avec la fonction MRC de Fotonex 310 ix, vous serez totalement libre de changer de pellicules en cours d'utilisation pour choisir celle adaptée à la luminosité du lieu où vous vous trouvez. Finies les photos surexposées réalisées sur la plage sous un soleil de plomb et celles toutes sombres réalisées dans le hall de l'hôtel 5 minutes plus tard !
Ainsi avec un seul appareil, quelle que soit la situation, vous chargez la bonne pellicule et elle se recale automatiquement au numéro de pose où vous l'aviez arrêtée.



FOTONEX 310 ix MRC

Objectif Autofocus Super EBC. Zoom x 3 (24x70 mm), chargement "Drop-in". Flash multi-fonctions. Enregistrement des données PQI.

FUJIFILM
I&I - Imaging & Information
http://www.fujifilm.fr

Reprendre la filature l'hiver suivant

Octobre. Les dernières couvées de canards sont depuis longtemps envolées. Et la neige couvre les nichées de rongeurs. Plus rien à manger sur terre. Sous un vol de flocons, le renard polaire quitte son île et se risque sur l'océan qui gèle, si lisse qu'il y voit son reflet. Bientôt, il croisera la piste d'un ours qui marche avec douceur, jambes écartées, pour ne pas briser la glace.

▶ Sur la glace, l'ours restait allongé des heures, parfois des jours, à guetter sa proie.

Dans le détroit de Lancaster, les phoques annelés étaient plus de deux cent mille à nourrir à leurs dépens un millier d'ours blancs. Le grand carnassier était d'une voracité légendaire. Il enfournait en un repas 70 kilos de lard de baleine, ou gobait mille gros œufs de canard. Mais son régime de base restait le phoque. Ce dernier, méfiant, avait appris à ménager dans la glace dix à quinze aglous. Ainsi, le guetteur ne savait jamais au juste par quel trou il reviendrait. Il s'arma de patience.

Ce jour là, après dix minutes de pêche à la morue ou à la crevette, le phoque inspira à fond, dix, vingt secondes. Il allait replonger. Quand une bouffée d'arôme, un gargouillis, un souffle peut-être déclencha la machine à tuer... La formidable paluche brisa soudain le bouchon de neige. Les griffes géantes clouèrent le pinnipède à la paroi de glace. Les crocs broyèrent le crâne effilé, puis extirpèrent la proie et la jetèrent sur la glace. Illico, le repas commença. Lard, entrailles, chair et sang. Le tueur suçait jusqu'à la neige rougie par le sacrifice, sous le regard désespéré du renard.

L'œil en biais, le petit parasite risqua un coup de langue. D'un grondement, le géant le balaya. D'une pirouette, le nain se déroba. Enfin, le plantigrade repu s'écarta et se mit à sa toilette. Il se roula dans la neige, se lécha le museau, le poitrail et les pattes. Son manteau redevenait immaculé, idéalement isolant et mimétique. Le renard fonça, arracha, engloutit tout ce qu'il put en urgence, l'œil toujours en biais. Jaloux, l'ours le chargea et le pourchassa. Recouché près de sa proie, il grommelait, menaçant en vain l'incorrigible pique-assiette.

Plusieurs semaines passèrent. En mars, enfin, le soleil brilla, les jours s'allongèrent. Mais les lemmings qui pullulaient sous la neige restaient inaccessibles. L'ours et le renard semblaient inséparables. Les corbeaux avaient appris à les survoler pour chiper des miettes. En proie à la folie amoureuse, ils voltigeaient en croassant comme des perdus. L'ours lui-même se préparait au rut et surtout aux rudes combats qui le précèdent. Il n'avalait plus que du lard, laissant la viande au renard.

Avant la débâcle, ce dernier se dépêcha de traverser à pied sec le bras de mer qui le séparait de l'île de Somerset. Là, il suivit le sillage capiteux d'une renarde esseulée. Dix jours durant, le couple mena son sabbat de trémolos et de sanglots, puis élut domicile dans une tanière abandonnée. Le grand ours, à son tour, se lança avec d'autres mâles sur la piste des rares femelles en chaleur non suivies de nourrissons. Les combats étaient sanglants, les étreintes brèves et sans lendemain. En mai, le printemps triompha sur les terres. La saxifrage s'ornait de rosettes pourpres et le pavot arctique de corolles d'or. Les oiseaux jubilaient. Les caribous affluaient du sud par vagues trépidantes. Les premiers faons gambadaient. Les lemmings nés en mars étaient déjà grands-pères. Renards et renardeaux faisaient de nouveau bombance.

Pour l'ours blanc, c'était la fin de l'abondance. La banquise fondant, les phoques annelés repartaient avec leurs petits sevrés, les «blanchons» devenus «grisons». Le grand mâle errait sur les derniers champs de glace à la dérive. Il traquait maintenant le phoque à barbe. Rond comme une barrique, pesant 2 à 3 quintaux, ce n'était pas une proie facile. Il fallait le localiser de loin, digérant sur son glaçon. Puis se glisser dans l'eau et nager doucement sous la surface jusqu'au perchoir flottant. Là, bondir comme un diable en soulevant une gerbe liquide. Mais le phoque roulait, glissait comme une savonnette. En plongée, il devenait insaisissable.

A mesure de la débâcle, les grands ours regagnèrent la côte. D'aucuns couvraient alors des centaines de kilomètres à la nage. A leur approche, les mères tançaient leurs oursons en se repliant. Les baleines blanches étaient de retour. Sur les graviers de la côte, certaines imprudentes se grattaient le ventre avec délices. Surprises par la marée descendante, elles se laissaient dévorer sur place. En juillet-août, vaincu par la chaleur et la disette, le grand ours passait le plus clair de son temps à dormir. Il estivait, comme les ours bruns hibernent.

Les premières nuits glacées de septembre le ramenèrent à la vie. Les feuilles rougies s'ourlaient de givre. Autour de la baie d'Hudson, tous les mâles remontaient vers le nord. En octobre, le géant se risqua en mer sur les premières glaces. Les phoques annelés étaient de retour aux aglous. Le temps des festins allait revenir avec l'hiver. A terre, les oiseaux et les caribous fuyaient vers le sud. Quand la neige couvrit la toundra, le renard ne vit plus un lemming. Rhabillé de blanc, quittant son île pour la banquise, il se remit en quête d'un ours. ■

SAATCHI & SAATCHI ADVERTISING

HEWLETT® PACKARD

• Papier Carte de vœux HP livré avec logiciel de création de cartes de vœux
• Cartouche d'impression noire, HP 51629A livrée avec CD-ROM couleur HP.

Avec notre CD-ROM couleur gratuit, vos idées sont encore plus brillantes.

Afin que vos impressions soient aussi colorées que la vie, HP vous offre un CD-ROM contenant 7 logiciels pour tout achat d'une **cartouche jet d'encre HP***.
Le **CD-ROM couleur HP** contient quatre catégories d'applications : Création familiale, Sélections bureautiques, Créations graphiques et Internet.

Ainsi, vous pourrez imprimer vos cartes de vœux ou autres invitations grâce à Corel PrintHouse™ ou découvrir comment insérer ou rajouter des personnages sur vos photos couleur avec PhotoFinish®. Et si l'idée vous vient de vous refaire une garde robe, vous n'avez plus qu'à réaliser les dessins de votre choix avec T-ShirtMaker™ de Hanes®.

Alors ne manquez pas cette offre et rendez-vous très vite chez votre revendeur HP pour découvrir combien les couleurs de nos cartouches jet d'encre peuvent rendre chaque idée encore plus brillante.

* Offre valable jusqu'au 31 janvier 1998, pour l'achat d'une des cartouches de référence HP 51645A / 641A / 626A / 625A / 629A / 649A dans la limite des stocks disponibles.

Consommables HP. Net, précis... Toujours.
http://www2.hp.com/go/consommables

CompuServe PhotoFinish 4 Calendar Creator WordPerfect CorelDRAW! Label Designer PrintHouse Hanes

Mobiles :

Comment bien acheter son téléphone portable ? Nouveaux appareils, formules d'abonnement, packs des constructeurs, points de vente, L'Essentiel du Management dresse les tableaux comparatifs et propose pour chaque réseau un guide pour utiliser efficacement votre téléphone.

Au sommaire du mois de décembre

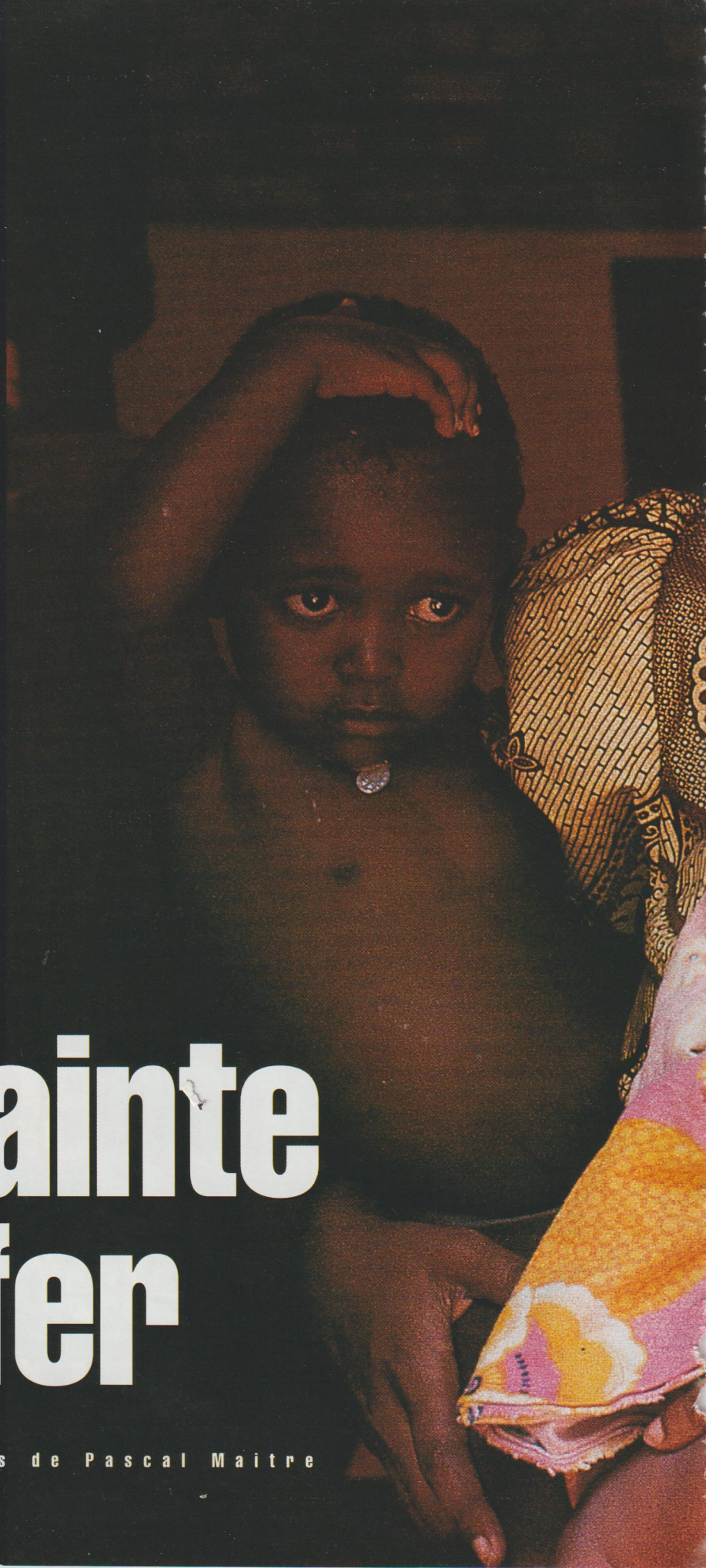
- **Cadres**
  L'inspection du travail surveille vos "heures sup".
- **Management**
  Les 50 premiers jours du nouveau Pdg d'Air France.
- **Fiscalité**
  Réduire les impôts de votre entreprise taxe par taxe.
- **Cas d'entreprise**
  Les coulisses du duel McDo/Quick en France.
- **Diriger**
  Développer votre créativité et celle de vos équipes.
- **Dossier pratique**
  15 lettres types pour bien écrire en anglais.

Le magazine pratique des cadres et des dirigeants. 20F

quoi de neuf ?

En vente dès aujourd'hui

Elle s'appelle Maggy. Elle est tutsi dans un pays où Tutsi et Hutu se massacrent périodiquement depuis trente ans. En 1993, elle échappe à une tuerie et sauve vingt-cinq enfants hutu. Depuis, elle a fondé trois centres d'accueil qui rassemblent plus de quatre cents orphelins des deux ethnies. Elle leur apprend à vivre ensemble. Au péril de sa vie.

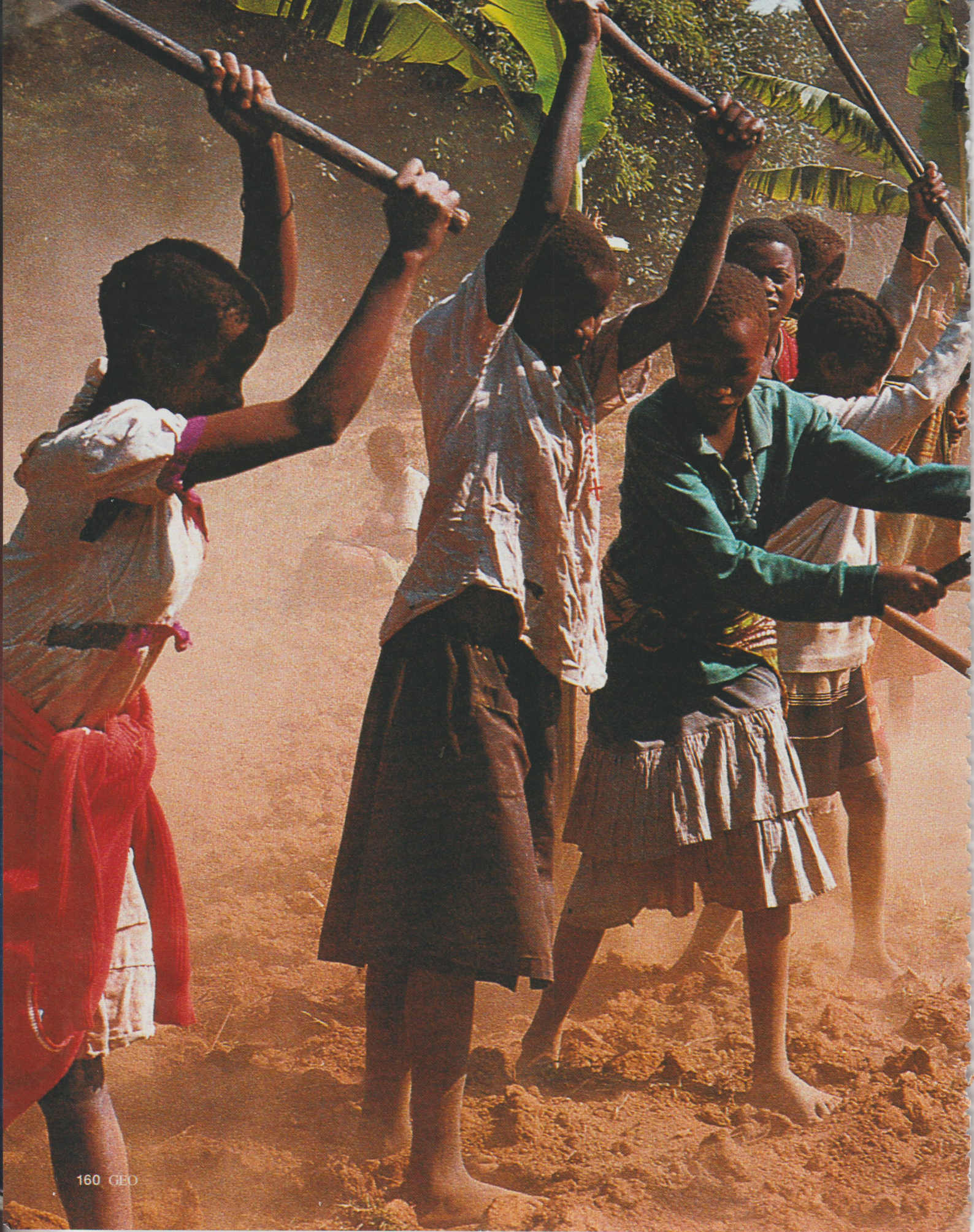


Burundi

Une sainte en enfer

Par Alain Frilet - Photos de Pascal Maitre

Les Tutsi la soupçonnent de trahison, les Hutu s'en méfient ; Maggy dérange tout le monde. Elle serre ici un de ses jeunes protégés dans ses bras. A force d'opiniâtreté et de passion, la jeune femme a rassemblé autour d'elle des orphelins qui ont souvent été les témoins de l'assassinat de leurs parents. Le plus jeune de «ses» gosses a à peine deux semaines.

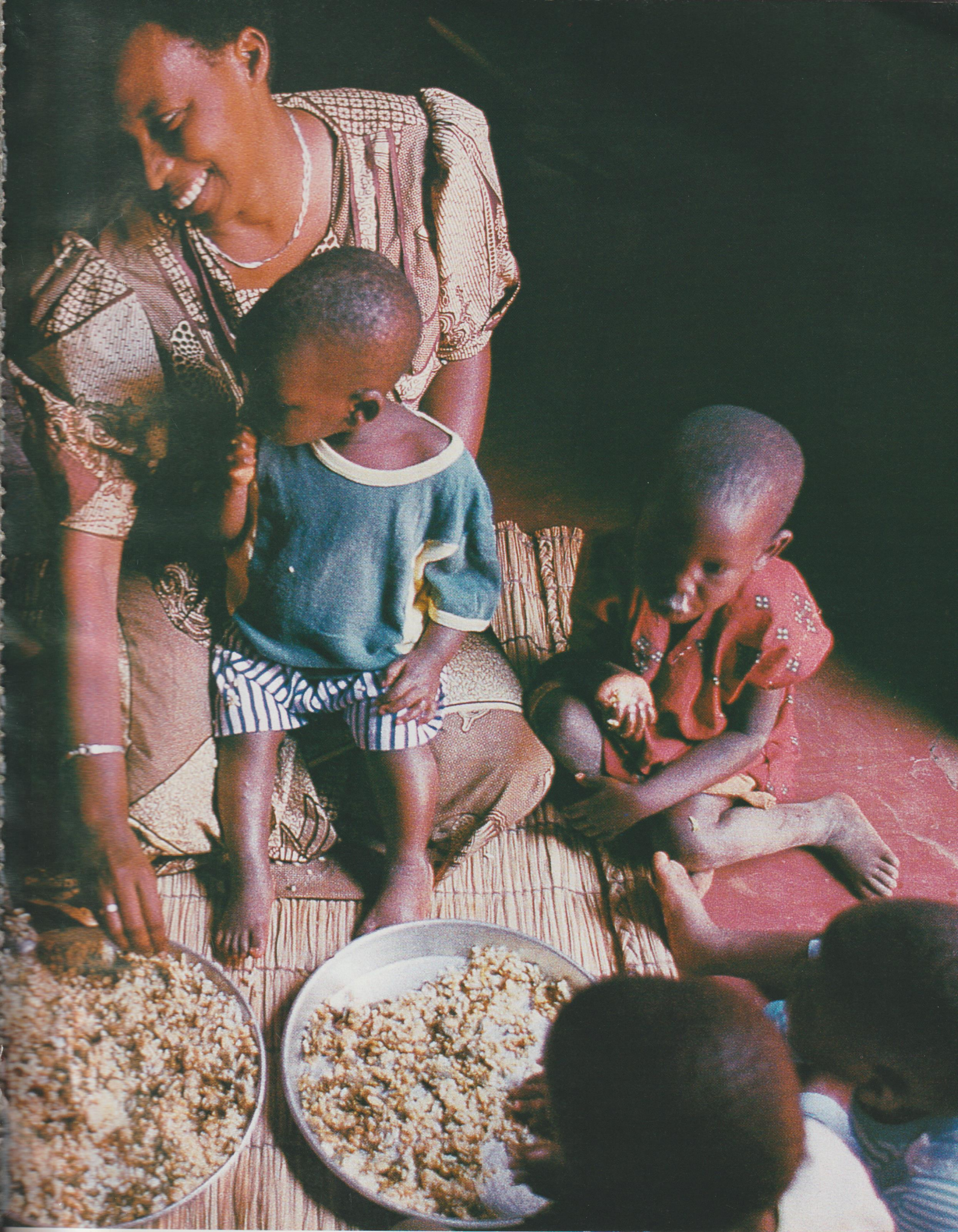


Issue d'une famille de grands propriétaires de la région de Ruyigi, Maggy Barankitse a donné aux pauvres et à ses grands pensionnaires une partie de ses terres. Ils y cultivent bananes, patates douces, haricots et sorgho afin de subvenir aux besoins des deux cent douze gamins qu'elle a recueillis à Shalom, la première de ses communautés.

Maggy a donné ses propres terres aux orphelins pour assurer leur subsistance

Pour tous les bébés, elle est «O'Ma», la grand-mère en langue kirundi

Maggy s'est déplacée dans le village de Butezi dans la Casa della pace, la «Maison de la paix» qu'elle a baptisée en italien pour remercier les coopérants transalpins de lui avoir donné les bâtiments. Pour les tout-petits, partager un repas avec celle qui leur a sauvé la vie reste le plus grand bonheur de leur courte vie. Maggie connaît chacun d'eux et chacune de leurs terribles histoires.



Elle exige des plus grands qu'ils prennent soin des plus petits

Dans les trois centres de Maggy, des veuves et de jeunes puéricultrices s'occupent quotidiennement des enfants. Mais cela ne suffit pas. Si les orphelins tutsi et hutu ont appris à vivre ensemble, ils ont aussi appris à s'épauler. Les gamines portent les bébés, leur font la toilette, les font manger. Les différences ethniques, qui régissent le monde des adultes, n'existent plus.

L'équipe de Maggy soigne les Hutu mourants dont on ne veut plus en prison

Quelques salles de l'hôpital de Ruyigi sont réservées à des prisonniers hutu moribonds que l'administration pénitentiaire a expulsés. Ils sont suspectés de meurtre, comme cet adolescent, et personne ne veut les soigner. Maggy et ses assistantes sont seules à leur apporter en cachette réconfort, hygiène et nourriture.

La madone des orphelins harcèle toutes les institutions du Burundi pour obtenir une aide

Maggy a revêtu ses plus beaux atours, pris le volant de sa voiture offerte par le Secours catholique pour rendre visite à l'évêque de Guitega, au centre du pays. Ce religieux tutsi, qui a déjoué six tentatives d'assassinat, lui fournit tout ce qu'il peut. A Bujumbura, la capitale burundaise, Maggy rend des visites impromptues aux ministères et aux militaires de la junte au pouvoir pour exiger de l'aide.

Dimanche 26 octobre, 7 h 45. Le jour s'est levé depuis une heure sur Ruyigi, une paisible bourgade située à 200 kilomètres à l'est de la capitale burundaise, Bujumbura. Descendus à pied des collines, les commerçantes ont déposé leurs paniers de légumes sous le porche de l'église. Puis, avant d'entrer, elles ont ajusté le pagne enveloppant leur enfant. Elles se sont signées en approchant de l'autel. Les paysans, eux, ont soigneusement aligné leurs vélos sous le porche opposé et se sont discrètement glissés dans la foule déjà compacte des fidèles. Toute la ville est là. Certes, l'église est une grande famille, mais chaque famille tient son rang et occupe sa place : à gauche, les nantis, administrateurs communaux, militaires en civil et fonctionnaires endimanchés. Au centre, les va-nu-pieds, ouvriers et paysans, facilement identifiables à leurs oripeaux et à leurs mains gonflées. A droite, une assemblée d'étranges personnes.

C'est là que j'ai aperçu Maggy pour la première fois. Assise au milieu d'un groupe d'une quarantaine d'enfants, tirés à quatre épingles. Une lumière dans la pénombre. A la sortie de la messe, j'ai voulu la rejoindre. Gracieuse silhouette dans la foule, toujours avec cette nuée d'enfants autour d'elle. Les plus petits se serraient contre ses jambes, les mains crispées aux pans de sa robe, d'autres lui tenaient la main. Elle flottait. Les gens s'effaçaient sur son passage. Il y avait des sourires et aussi des mâchoires serrées. Du respect et du défi. Elle ne les a pas vus. Ou peut-être n'a-t-elle pas voulu les voir. Le prêtre est sorti à son tour et l'a saluée. Puis elle a disparu au détour d'une bâtisse.

Je l'ai retrouvée un peu plus tard, à quelques mètres de là. Derrière un lourd portail métallique signalant l'entrée de l'école paroissiale. Les quarante enfants de l'église s'étaient multipliés. Ils étaient presque deux cents. Toujours aucun adulte aux environs. Maggy m'a prié de rentrer. Elle m'attendait. «Shalom» (paix en hébreu) : c'est le nom qu'elle a donné à sa «maison». Un mot devenu symbole d'accueil pour les enfants du Burundi. Sans distinction. «Qu'ils soient hutu, tutsi ou twa, ils font tous partie de la famille burundaise», dit-elle en levant à bout de bras un gamin hilare.

Le petit Claude porte encore la marque des quatre coups de machette qui, après avoir tranché la gorge de sa mère, ont entaillé son épaule et son crâne. Un meurtre parmi tant d'autres. On estime à plus de deux cent mille en quatre ans les victimes des massacres interethniques attisés par des chefs politiques soucieux de leurs intérêts privés ou d'autres, inavouables. Un chiffre effrayant, mais qui cache une autre réalité. Celle des milliers de survivants, traumatisés par l'horreur dont ils ont été les témoins. Aujourd'hui encore, ils souffrent d'insomnies graves, hantés par les cris de leurs proches qui ont péri sous les coups de leurs voisins soudain devenus ennemis. Maggy, elle, vit avec les plus jeunes d'entre eux. Elle en a recueilli, à ce jour, trois cent soixante, tous orphelins, âgés de deux semaines à 18 ans.

Maggy n'avait pas vocation à devenir leur «O'Ma», leur grand-mère en langue kirundi. C'est pourtant le surnom affectueux dont les enfants l'ont affublée. Issue d'une grande famille tutsi de la colline de Nyamutobo, à 3 kilomètres de Ruyigi, la petite Marguerite Barankitse entre au pensionnat catholique de jeunes filles Saint-Justin de Bujumbura. Elle y excelle. Ses succès scolaires sont la fierté de sa famille. Elle retourne sur sa colline quelques années plus tard avec un poste d'enseignante au collège de Ruyigi. Et une carrière assurée. Mais aux honneurs succèdent les dépits.

Confrontée à l'orientation arbitraire des enfants hutu, Maggy s'insurge. «Je ne pouvais pas accepter qu'on renvoie un jeune Hutu dans ses bananeraies alors qu'il avait réussi ses examens avec un taux de 80 %, au prétexte qu'il est né sur la mauvaise colline. Et qu'un autre, parce que tutsi, avec des résultats moindres, bénéficie d'un passe-droit pour l'université.» Indignée, elle réclame le même droit à l'enseignement pour tous les Burundais. Sa hiérarchie la menace. Dans un pays où l'accès à l'éducation est depuis longtemps l'apanage de la minorité ethnique, qu'une Tutsi revendique ce droit au nom de la majorité hutu relève de la trahison. Maggy persiste, au risque même de passer pour folle aux yeux de ses amis. «Moi, je forme les jeunes du Burundi, pas ceux d'une région ou d'une ethnie.»

Maggy est suspendue. Aussi courageuse que tenace, elle porte plainte contre l'Etat. A l'audience, elle s'adresse à son ministre de tutelle et le met en garde : «Vous êtes en train de creuser pour notre patrie un ▶

Votre banque accessible d'où vous voulez, quand vous voulez.

Parce que vos journées sont trop courtes et trop chargées, la Société Générale est à votre disposition 7 jours sur 7 et 24 heures sur 24. Grâce à Vocalia, les principales informations sur votre compte sont disponibles par téléphone à tout moment, de France métropolitaine comme de **V O C A L I A** l'étranger*. Et surtout, nos téléconseillers sont disponibles pour répondre à vos questions et effectuer la plupart de vos opérations bancaires tous les jours, sauf le dimanche, dès 8h00 et jusqu'à 22h00 (de 9h15 à 17h00 le lundi et le samedi). Vocalia 08 36 68 70 70.

SOCIETE GENERALE

CONJUGUONS NOS TALENTS.

* Vocalia est accessible sans abonnement de France métropolitaine et de l'étranger (à partir d'un pays ayant signé un accord de partenariat avec France Télécom : Union Européenne, Japon, Etats-Unis... Tarification d'un appel international ordinaire). Seule la communication téléphonique vous est facturée sur la base de 2,23 F la minute (tarif TTC en vigueur au 01/10/97) quels que soient l'heure et le lieu de votre appel.

Young & Rubicam France 97 - Illustration : Floc'h - Société Générale.

Repères

Rwanda et Burundi, deux pays de génocides

Situés en Afrique centrale, le Burundi et le Rwanda voisin sont chacun d'une surface égale à la Belgique. Ces pays totalement enclavés, sans accès à la mer, sont parmi les plus pauvres selon la Banque mondiale. Ce sont des régions essentiellement agricoles qui ne survivent que grâce à la monoculture du café.

Les abords du lac Tanganyika explorés en 1871 par Stanley et Livingstone constituaient des royaumes africains jusqu'à la souveraineté prussienne de 1898. Entre 1914 et 1916, le Ruanda-Urundi subit les assauts de troupes belges qui y délogent les Allemands. En 1924, la Société des Nations, ancêtre de l'ONU, donne mandat à la Belgique d'exercer sa tutelle sur la région, le Congo voisin étant déjà... propriété du roi Léopold II. L'administration belge privilégiera toujours la domination de la minorité tutsi sur la majorité hutu : c'est de cette époque que datent les vrais déséquilibres entre les ethnies tant dans le domaine politique que social. Avant la colonisation, entre Tutsi et Hutu, qui partagent une même langue (le kirundi ou le kinyarwanda) et une même culture, existait un élément modérateur et fédérateur : les Ganwa, classe princière située entre le roi (Mwami) et la population. En 1962, Rwanda et Burundi accèdent à l'indépendance avec un même profil démographique : une division ethnique où les Hutu sont majoritaires (85 %) et les Tutsi minoritaires (14 %), ainsi que les Twa (1 %). Depuis, de coups d'Etat en tentatives de démocratisation, les destins parallèles de ces deux pays sont perçus à travers des rafales de massacres entre Hutu et Tutsi ; au Rwanda en 1959-1961, 1964, 1973, 1990-1994, au Burundi en 1965, 1972, 1988, 1991, 1993... Les raisons de ces génocides sont beaucoup plus complexes que les simplistes «conflits interethniques» évoqués à chaque destruction de masse.

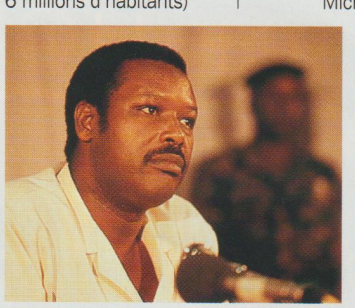
La question de la terre

Rwanda (26 338 km², 8 millions d'habitants) et Burundi (27 834 km², 6 millions d'habitants) sont des pays à 90 % agricoles, produisant café et thé pour l'exportation et des cultures vivrières traditionnelles (haricots, bananes, manioc, patates douces, sorgho). Mais le mode de production de cette agriculture et la densité de la population (230 habitants au km²) ont entraîné une diminution des surfaces cultivables (moins de 1 hectare par famille), surexploitation et appauvrissement des sols. Comme le précisera le sociologue et ethnologue Georges Balandier, «le poids des hommes sur la terre était devenu ingérable. Déjà, avant 1940, l'explosion démographique avait provoqué une vague d'émigration dans les pays voisins, Ouganda et Tanzanie».

La question anthropologique

Depuis le début du siècle, une thèse «colonialiste» tente de faire croire que les Tutsi, peuple sémitique venu d'Ethiopie au XVIe siècle, auraient asservi les Hutu, paysans bantous. Les premiers, «de haute taille, les trait fins» auraient soumis les seconds, «courtauds et négroïdes». Selon Jean-Pierre Chrétien, historien au CNRS, rien ne prouve cette légende. En revanche, elle conditionne depuis des décennies les esprits des deux peuples, permettant aux Hutu du Rwanda de justifier un génocide pour contrer celui prétendument ourdi par les extrémistes tutsi. Et, pour les Tutsi du Burundi, de prévenir la menace de la majorité hutu visant à exterminer leur minorité. Une schizophrénie qui a mené certaines des deux factions à des politiques d'extermination.

Michel Bessaguet



Un Tutsi, le major Buyoya, est arrivé à la tête du Burundi après un coup d'Etat, perpétré le 25 juillet 1996.

▶ gouffre dans lequel vous sombrerez vous-même.» Elle finit par gagner son procès. Craignant pour elle, ses amis lui conseillent de partir. Avec l'aide de l'évêché, Maggy décroche une bourse en Suisse pour s'initier au secrétariat de direction. Un tremplin que nombre de ses compatriotes ont utilisé pour ne jamais revenir. Mais Maggy regrette sa terre et ses racines. «J'ai étudié pour servir mon peuple», répond-elle à ceux qui veulent la dissuader de rentrer. En vain. De retour à Ruyigi, elle regagne sa colline, sa maison, sa natte. Retrouve les siens.

L'évêché l'embauche pour s'occuper des écritures. Puis vient ce jour d'octobre 1993. Quatre mois après sa victoire aux élections, Melchior Ndadaye, le premier président hutu élu démocratiquement, est enlevé par des militaires tutsi et lardé de coups de baïonnette. Pour la majorité des Hutu, l'assassinat de «leur» président est plus qu'un affront. Ils croient y déceler le signe annonciateur d'un génocide. N'attendent pas de savoir. Et se lancent dans une chasse fulgurante et sanguinaire. Chaque Tutsi devient une cible. Des maris tuent leur femme. Sans remords. Les Tutsi meurent par milliers. Mais la sauvagerie ne fait que commencer. Avec l'aide de l'armée, la minorité tutsi du pays s'organise. Les représailles commencent. En deux jours, le pays entier patauge dans le sang.

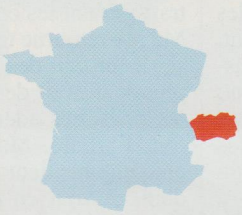
Ruyigi n'échappe pas à la tourmente. Autour de la ville, des maisons brûlent. Les cases en glaise sont rasées. Le centre urbain devient un désert. Tout le monde se méfie de tout le monde et se terre. La nuit, les assassins rôdent. Des ombres traquent des ombres. A l'évêché, Maggy recueille cinq enfants que lui ont confiés ses proches, les cache dans les chambres des prélats, sous les combles. Elle y trouve une vingtaine d'hommes épuisés, les yeux hallucinés par la peur. Ce sont les intellectuels hutu de Ruyigi. Le gibier préféré des extrémistes tutsi. Le 24 au matin, une horde d'hommes armés de machettes, de gourdins, de pierres et de bambous encercle le domaine de l'évêché. Derrière eux, deux militaires armés de fusils semblent les pousser à l'assaut. Un ordre fuse. Maggy, de sa cachette, se dresse subitement. Elle a reconnu la voix. Ecarté le voilage. L'homme qui commande la troupe est un membre de sa famille. Elle sort les bras levés ▶

Imaginez un pays où l'on parle comme en France,

on vacance comme en Italie

et qui soit aussi proche que la Vallée d'Aoste.

Ne cherchez plus, ce pays existe. En Vallée d'Aoste vous trouverez la langue que vous parlez chez vous et une tradition locale très riche. Les montagnes les plus hautes des Alpes et une façon toute Italienne de faire les vacances. Installations modernes et anciens châteaux. Neuf cents kilomètres de pistes enneigées pour tous les sports d'hiver et une nature à vous couper le souffle. Et tout ça à deux pas de chez vous. Ce pays, ne semble-t-il pas fait sur mesure pour vos vacances?



Vallée d'Aoste ITALIE

Demandez la documentation pour votre séjour a:
Office du Tourisme, 3 Place de Narbonne, 11100 Aoste, Italie

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code P. _____ Ville _____

SI PROCHE, SI RICHE.

GEO

Maggy incite les jeunes adultes à la quitter pour qu'ils retournent travailler chez eux

La mission de Maggy ne consiste pas seulement à recueillir les orphelins perdus. Patiemment, elle reconstitue leur itinéraire, cherche des familles proches et tente de récupérer les titres fonciers des parents assassinés. Elle parvient même à retrouver le bétail que des voisins indélicats ont dérobé aux victimes. L'énergie de Maggy ne faiblit qu'au moment de la séparation, un véritable déchirement pour tous.

▶ et s'avance prudemment. Elle pense pouvoir sauver la centaine de personnes qui depuis deux jours se tapissent à ses côtés. Maggy reçoit un premier coup. Elle supplie son parent. Lui gesticule, brandit sa machette tout en l'insultant. Un groupe de femmes tutsi, dont un autre membre de sa famille, s'interpose. Maggy est sauve.

On la force à s'asseoir sur un muret de pierres. Les assaillants se précipitent alors dans la salle commune. Ceux qui n'ont pu se cacher sous les toits sont jetés au-dehors. Sous les yeux de Maggy, le patio du diocèse se transforme en abattoir. Les coups succèdent aux coups. Elle sanglote. Impuissante. Puis les hommes mettent le feu au bâtiment. Soixante-dix enfants périssent asphyxiés. Le massacre durera cinq heures. Ce jour-là, Maggy réussit à sauver vingt-cinq enfants que les assassins n'ont pu trouver. Dont sa fille, Chloé, une Hutu qu'elle a adoptée à l'âge de 13 ans : elle s'était recroquevillée dans la penderie de l'évêque, sous une soutane.

Alors que la ville est toujours soumise aux traques des meurtriers, Maggy et Chloé enterrent discrètement les dizaines de cadavres qui jonchent l'évêché. Des amies viennent les aider à transporter les corps dans la brouette du jardinier. Elles pansent les blessés avec les nappes de l'autel. Elles doivent maintenant les protéger. «Je ne pouvais pas aller à la gendarmerie, parce que certains de mes enfants étaient hutu, dit-elle. Je ne pouvais pas non plus fuir avec eux en Tanzanie, mes enfants tutsi seraient tombés aux mains de ceux qui avaient tué leurs parents.» Alors, elle se tourne vers Dieu, dit-elle, et prie.

En ville, elle croise un jeune pilleur et lui remet un billet de 5 000 francs burundais (moins de 100 francs français), pour porter un message à la maison d'un coopérant allemand. Le lendemain, deux Jeeps de la coopération allemande transportent les enfants en lieu sûr. Maggy retourne travailler au diocèse. Il lui faut des couches pour les plus jeunes et des vêtements pour les aînés. Les rideaux de la paroisse font l'affaire. Mais nourrir vingt-cinq enfants tient du miracle quotidien. Surtout en temps de guerre. Tous les matins, Maggy se lève à l'aube pour traire les vaches de son domaine familial et recueille chez des voisins des sacs de haricots.

En ville, le calme revient peu à peu. Les traques cessent. Ruyigi retrouve un semblant de normalité. C'est au cours de ces brèves éclaircies que Maggy croise des dizaines d'enfants sur son chemin. Effrayés, hagards et affamés, ils ont erré, solitaires, depuis la mort de leurs parents. A chacune de ses sorties, Maggy ne revient jamais seule. Les rangs de ses orphelins grossissent de jour en jour. En mai 1994, elle convainc l'évêque de s'impliquer dans sa mission. «Je lui ai dit que je ne voulais pas que ce soit la mission de Maggy mais celle du diocèse.» Le prélat, sensible à l'argument, lui prête l'ancienne école.

C'est derrière ces lourdes grilles que Maggy a trouvé le véritable sens de son existence. «Ces enfants me donnent plus que je ne leur donne, ils me donnent la joie de vivre.» Des propos qui pourraient faire sourire, mais qui, dans la bouche de Maggy, forcent le respect. Surtout quand on sait l'énergie qu'elle déploie pour défendre les droits de ceux qu'elle accueille. Dont celui de vivre. Ainsi, Victor, un petit de 4 ans, qu'elle a réussi à extirper du cachot de la prison de Ruyigi. On l'y avait enfermé depuis six mois avec son père, un Hutu qui fuyait vers la Tanzanie après le meurtre de sa femme. Ou ces gamines tutsi violées par des attaquants rebelles au cœur des camps de déplacés à qui elle enseigne la couture et la cuisine. Mais aussi, ce jeune lépreux twa, de l'ethnie minoritaire (1 % de la population) et déconsidérée. Grâce aux efforts soutenus de Maggy, ce Twa sans nom a réussi, une exception pour son ethnie, à se retrouver sur les bancs d'une école secondaire. Et Francine, qu'elle a découverte, divagant, crasseuse et chétive, sur le bas-côté de la route. La fillette hutu s'était vu refuser l'entrée à l'orphelinat de religieuses de Bujumbura en raison de son apparence et de son appartenance. «C'est un orphelinat de la honte», lance-t-elle avec, pour la première fois, un brin de colère dans la voix. C'est sans doute pour cela que Maggy ne veut pas qu'on parle de Shalom comme d'un orphelinat.

«Ici, j'accueille tous les enfants, dit-elle. Et ils sont tous logés à la même enseigne. Le petit qui vient de Bujumbura n'aura pas priorité sur celui qui vient de la colline pour une paire de chaussures ou un joli vêtement. Parce qu'ils partagent les mêmes douleurs, les enfants ont droit aux mêmes faveurs.» Ce principe érigé en règle par Maggy a trouvé chez les enfants un écho inattendu. Une solidarité sans bornes. «Shalom est devenu une pépi- ▶

NOUVEAU TOYOTA PICNIC TURBO DIESEL.

Le turbo diesel spécialement conçu pour faire le taxi.

Faire le taxi peut devenir très distrayant pour une maman, surtout si elle est au volant du nouveau Toyota Picnic 2,2 L Turbo Diesel. Equipé de 2 airbag, le Picnic Turbo Diesel est un monospace puissant et économique qui peut faire beaucoup d'allers et venues en toute sécurité. Et comme il possède 17 combinaisons de sièges différentes, les parents ont désormais droit à un maximum d'espace pour transporter tous leurs enfants (et ceux des autres). A partir de* ***134 590 F*** *(Picnic TD). Existe aussi en version essence. Pour recevoir une documentation ou connaître votre concessionnaire : 3615 Toyota (1,29 F/mn).*

TOYOTA PICNIC. LE MONOSPACE COMPACT 6 PLACES.

*Modèle présenté: Picnic TD (GL) 151 490 F TTC (peinture métal incluse). Tarifs indicatifs conseillés TTC au 15/11/97 A.M. 98. *Airbag : coussins gonflables de sécurité.*

TOYOTA
MA TOYOTA EST FANTASTIQUE
picnic

SAATCHI & SAATCHI ADVERTISING.

Lisette, témoin avec sa sœur Lydia du meurtre de ses parents, a pu échapper à la malaria

Lorsque le photographe Pascal Maitre a rencontré Lisette, la petite fille de 8 ans avait contracté une des formes les plus virulentes de paludisme qui soit. Maggy l'a soignée jour et nuit et elle est désormais hors de danger. Mais les meurtriers de ses parents se promenaient toujours en ville sans être inquiétés. Maggy a dû installer les deux sœurs très loin de Ruyigi.

▶ nière d'espoir», affirme-t-elle fièrement. Et on la croit. Ici, chaque enfant, fille ou garçon, en âge de se prendre en charge, assume aussitôt l'éducation d'un plus petit. Une entraide permanente, ethnies et origines sociales confondues. Ainsi, dans l'ancienne salle de classe, transformée en réfectoire, ce sont des gamins de 10 ans qui nourrissent leurs cadets. A peine la marmite de bouillie préparée par les aînés, les enfants s'alignent et attendent sagement leur tour, deux petites gamelles en plastique à la main. Une pour eux, l'autre pour celui qu'ils portent dans leur dos. Chaque matin, avant de partir pour l'école communale où Maggy a finalement réussi à les inscrire, ils s'occupent d'abord de laver leurs «petits frères» et de les habiller. Au retour, le soir, à la lueur des bougies, ils les aident à faire leurs devoirs.

«Un jour, raconte Maggy, mes soixante-quinze enfants du primaire sont tous rentrés à Shalom avant l'heure. Ils n'ont d'abord pas voulu dire pourquoi. Il y avait de la honte dans leurs yeux. Puis, l'un d'eux est venu me voir. Il m'a raconté que l'institutrice avait frappé le petit Claude sur la tête avec le tranchant de la main en lui disant qu'il aurait dû recevoir un cinquième coup de machette ce jour-là. Ils n'ont rien dit, se sont levés et sont partis.» L'institutrice a dû présenter des excuses et n'a jamais recommencé.

Des collines de Bururi, au sud, à celles de Kayanza, à la frontière ruandaise, la nouvelle s'est répandue. On dit que là-bas, à Ruyigi, une femme donne du lait, des haricots et de l'amour. Alors, chaque semaine, de nouveaux enfants arrivent. Seuls et dans un état pitoyable, ou accompagnés d'un grand frère ou d'un parent et guère mieux portant. Tous ne sont pas orphelins, mais tous ont besoin d'elle. «Je ne peux pas les refuser, dit-elle. Maman était une orpheline et elle est tombée veuve très jeune. Quand j'étais petite, le dimanche, après la messe, elle me donnait de la nourriture pour aller dans les hôpitaux voir si personne n'en avait besoin. C'est ce passé qui m'a forgée.»

Alors Maggy a ouvert deux autres maisons d'accueil. La première à Butezi, un hameau planté au sommet d'une colline couverte d'eucalyptus, 20 kilomètres plus à l'ouest, où elle a recueilli soixante-douze enfants. Maggy l'a baptisée la «Casa della pace», en hommage aux coopérants italiens qui lui ont fait don du site. L'autre, l'«Oasis de la paix», est à Gizuru, plus à l'est, à un jet de pierre de la frontière tanzanienne, et accueille soixante-huit bambins. Là comme ici, à chaque visite de Maggy, des dizaines de visages accourent, les mains collées aux joues et les larmes aux yeux. Elle les connaît tous. Par leur prénom et leur histoire. Comme Pascasie, cette belle adolescente de 17 ans, qui a eu ses trois doigts coupés par une machette hutu. Pour l'empêcher, lui ont dit ses bourreaux, de faire le salut de l'Uprona, le parti qui symbolise à leurs yeux la minorité tutsi. Ou encore Gloriose, une Hutu coquette de 16 ans, le poing tranché par une lame tutsi pour ne jamais le brandir à la façon du Frodebu, le parti de la majorité hutu.

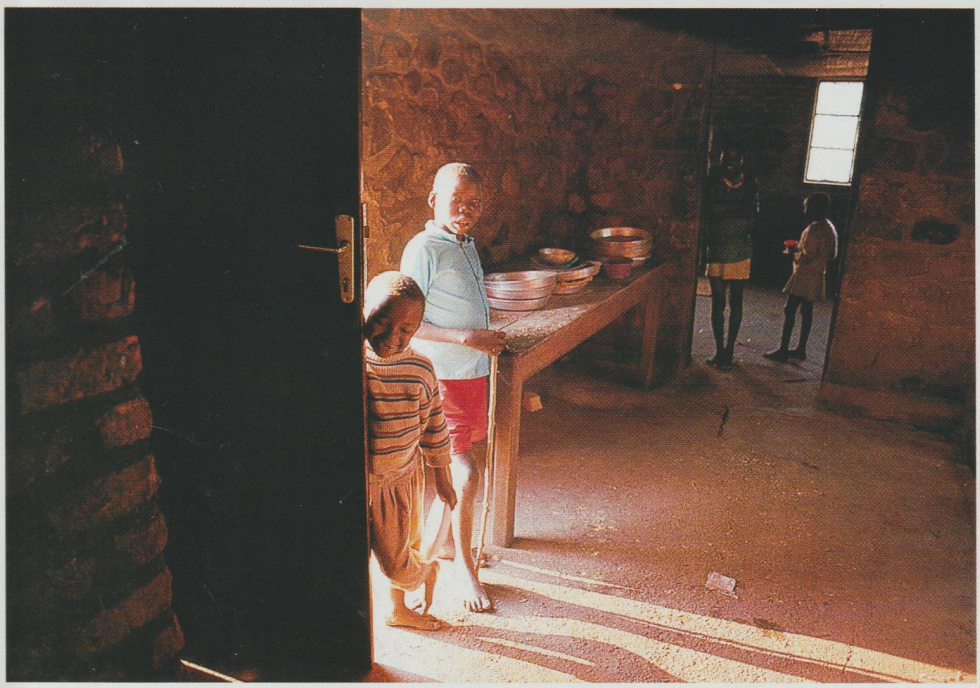
Maggy est leur grand-mère, leur O'Ma, comme le crient les plus petits à chacune de ses arrivées. Elle s'en veut de ne pouvoir leur rendre visite plus souvent. Mais l'essence, dans ce pays sous embargo depuis un an et demi, est devenue une denrée onéreuse. Et rares sont ceux qui lui viennent en aide. A quelques exceptions près. Le ministère allemand de la Défense a fait don de deux cents matelas. Caritas Allemagne contribue financièrement aux salaires des neuf éducatrices que Maggy a fini par embaucher pour lui porter assistance. La coopération belge lui livre des médicaments, des pagnes et du matériel scolaire. Caritas Burundi se charge d'une partie de la nourriture grâce à une subvention de l'Union européenne. Médecins sans Frontières s'est mis à sa disposition, et répond à chacun de ses appels, de jour comme de nuit. Le Secours catholique lui a donné une voiture que les enfants reconnaissent maintenant au seul bruit du moteur. Toute cette aide ne constitue pourtant qu'une goutte d'eau dans un océan de besoins. Maggy manque en effet de tout. Et souvent de l'essentiel.

Les trois cent cinquante boîtes de lait maternel, «un don du ciel», dit-elle, que lui a livrées le Secours catholique, ne sont plus que souvenir. A raison de seize boîtes par mois et par nourrisson, le stock a fondu en un mois. Shalom accueille en effet vingt et un bébés âgés de deux semaines à 6 mois. Des nouveau-nés retrouvés dans la forêt aux côtés de leur maman, morte faute de soins, parce que l'hôpital le plus proche était à trois heures de marche. Des enfants de mères malnutries, épuisées par leur grossesse et qui meurent d'anémie ou d'hémorragie au moment où elles donnent la vie. Sans compter les nourrissons qui naissent séropositifs. Ils sont légion au Burundi. Le pays possède en effet le pourcentage le plus élevé de ▶

Week-end de Gala

**Des invités prestigieux.
Une cuisine succulente.
Des décors raffinés.
La beauté en majesté.
Des lieux de villégiature
qui font rêver.
Chaque semaine, c'est bon
d'être une lectrice de Gala.**

CHIC, CHIC, C'EST GALA.



Errant, les deux mains brûlées, le petit garçon sans nom a trouvé une identité chez Maggy

On ignore tout de lui, ou presque. Il doit avoir 10 ou 11 ans. On sait seulement qu'il est twa, un peuple méprisé au Burundi. Qu'il a fui sa colline avec ses deux mains brûlées, dont une paralysée. Tous les orphelinats l'ont rejeté à cause de son ethnie. C'est pourquoi les sœurs italiennes l'ont déposé chez Maggy. Pendant des jours, il n'a pas ouvert la bouche. Et puis il a dit : «Ils les ont tués.» Maggy lui a trouvé un nom, Nzokirantevye. En kirundi, cela signifie : «Je guérirai avec le temps.»

▶ personnes atteintes du sida en Afrique. Qui n'épargne évidemment pas Shalom. Maggy a recueilli huit enfants atteints de la maladie. Elle les a confiés aux plus grands, mais les tient à l'écart des plus petits. Un jour, Désiré et Igor, deux orphelins de 8 et 6 ans, ont été «libérés», comme le dit Maggy. «Ils n'avaient plus de dents mais ont souri jusqu'au dernier moment.» Ce jour-là, des enfants ont pleuré. Pas les plus âgés. Eux ont balayé la cour, tressé des couronnes ou chanté. Mais le jour de l'enterrement, ils ont refusé que d'autres lèvent le cercueil. Et ils ont pleuré plus tard. Chaque vendredi, désormais, ils se recueillent, par petits groupes, sur les deux tombes, un bouquet à la main.

A Shalom, ce sont ces aînés qui cultivent le potager et s'occupent de l'étable. Quelques plans de tomates, de pommes de terre, une douzaine de vaches, autant de chèvres. Le trésor des orphelins. Celui que Maggy a fini par récupérer sur les terres de leurs parents assassinés, après de longues palabres avec les autorités. Depuis, elle cache leurs dossiers. «A cause des titres fonciers, explique-t-elle. S'ils étaient volés, les enfants ne seraient plus protégés et perdraient leur parcelle.» Aujourd'hui, des paysans à qui Maggy donne de la nourriture en échange de leur travail cultivent ces lopins. Il faut les entretenir pour qu'un jour les enfants puissent y retourner. «Car Shalom n'est pas un orphelinat, explique Maggy, mais un lieu de passage où je tente d'offrir aux jeunes le bagage nécessaire pour un nouveau départ.» D'où son combat pour inscrire les enfants à l'école et offrir aux autres les moyens d'apprendre un métier.

Maggy ne cherche pas à les garder, elle les pousse à la quitter. Un déchirement quotidien. En quatre ans, elle a réussi à identifier et localiser des parentés pour trois cent soixante-quatre orphelins. Et, pour inciter ces familles souvent déjà trop nombreuses à accueillir cet enfant dont elles ignoraient parfois jusqu'à l'existence, elle offre à toute la maisonnée des vêtements, du matériel scolaire, des semences et des médicaments. En dépit de tous ses efforts, il est au Burundi des gens qui ne la comprennent pas. Ou s'évertuent à ne pas comprendre. Et lui reprochent de protéger les enfants de ses ennemis. De ceux qui ont tué les siens. Maggy ne les écoute plus et affirme à qui veut encore bien l'entendre que pour elle, «l'ennemi est celui qui refuse la vie». Les politiciens, eux, se méfient d'elle. A chacun de ses voyages à Bujumbura, Maggy fait le siège des ministères. Pour un peu d'aide alimentaire ou pour hurler sa colère quand on prive un enfant d'école parce qu'il n'a pas les 300 francs burundais (4,50 francs français) nécessaires à ses frais de scolarité. Nombreux sont ceux qui refusent de la recevoir. Alors, le soir, elle fait la tournée des grands restaurants, et y interpelle aussi bien les ministres, les évêques, que les militaires. Et pointe du doigt leurs assiettes pleines avant de partir en grimaçant un sourire qu'elle seule comprend. Ses amis lui disent qu'elle en fait trop. Qu'elle risque sa vie. «Quand vous savez que vous n'avez pas peur d'eux, répond-elle, alors, ce sont eux qui ont peur de vous. Maintenant, ajoute-t-elle en rigolant, ils me disent qu'ils ne vont pas me tuer, parce qu'ils feraient de moi une martyre.»

Dimanche, après la messe, Maggy envoie ses enfants au grand marché de Ruyigi. Elle leur donne quelques pièces pour faire des courses afin, dit-elle, de «leur enseigner la valeur des choses». Eux y vont pour les bruits, les odeurs, les couleurs, les enfants qui piaillent et les adultes qui s'invectivent. Le marché est une fête. Mais Maggy n'est jamais totalement rassurée. Elle garde en mémoire le souvenir de Pierre Clavère, un des enfants qu'elle avait expédié au marché, et qui était revenu en courant, la voix étouffée. Il venait de croiser l'homme qui avait massacré ses parents et tenté de le tuer, lui, petit témoin de 11 ans, en lui assénant quatre coups de machette sur la tête. Maggy l'a emmené loin de Ruyigi. Il est aujourd'hui entré au petit séminaire après avoir brillamment réussi le concours national, fort d'une des meilleures notes de sa promotion. L'exemple d'un succès qui la fait vivre et la pousse à avancer «dans ce pays de machettes qu'on appelait autrefois le pays du lait et du miel». ■

Solidarité

Pour aider Maggy

Vous pouvez envoyer vos dons libellés à Maison Shalom de Ruyigi et les adresser à Annie Claeskens, 1 Stokstaat, 3545 Loksbergen/Halen, Belgique, ou au Secours catholique, 106, rue du Bac 75431 Paris Cedex 07, CCP 737 G Paris, avec la mention Orphelins de Ruyigi/18363.

LE STYLE. AMÉRICAIN.

Lampes-torches Mag-Lite®, Mini Maglite® et Solitaire®.
Fabriquées aux USA, le style Américain.

MAG-LITE®

Importateur France: GMT IMPORTS Tel: (1) 47 91 26 60 Fax: (1) 47 93 01 98

Made in the U.S.A.

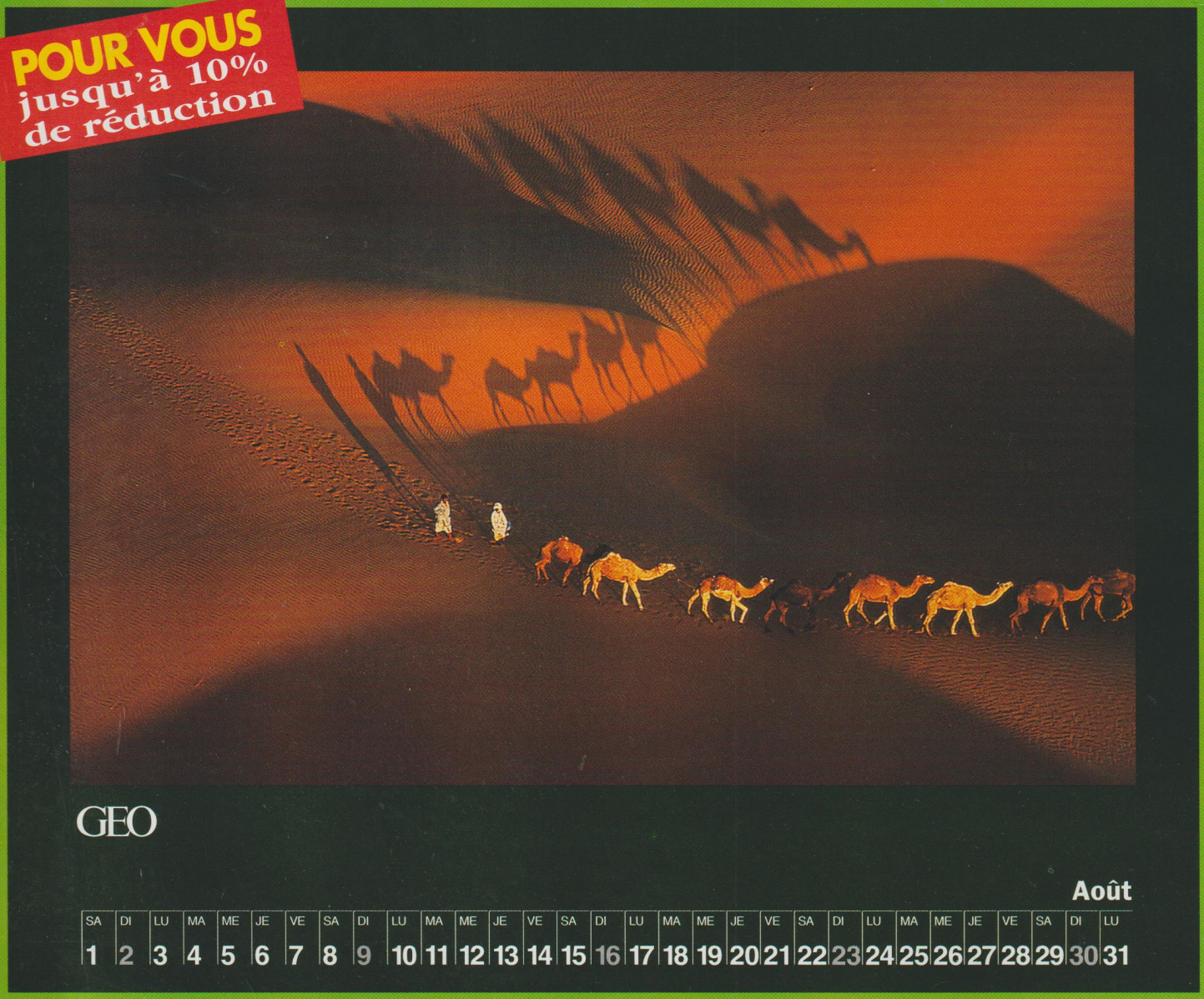
©1996 MAG INSTRUMENT, INC. 1635 South Sacramento Ave., Ontario, CA 91761 (909)947-1006

Les formes distinctives, styles et configurations d'ensemble des lampes-torches de Mag Instrument sont la propriété de Mag Instrument, ainsi que l'inscription figurant sur le pourtour de la tête de chaque lampe-torche de Mag Instrument.

Edition exceptionnelle, tirage limité !

LE CALENDRIER

POUR VOUS
jusqu'à 10% de réduction



Le spectacle grandiose de la nature !

Les photos les plus extraordinaires pour ce calendrier. A commander absolument !

Réalisé par Yann Arthus-Bertrand, le calendrier 1998 de GEO réunit les plus belles photos d'un des plus grands photographes connu pour ses vues aériennes.

D'un parcours de plusieurs années autour du monde, il a rapporté des vues aériennes saisissantes de beauté : 12 tableaux extraordinaires pour chacun des mois de l'année.

Pour vous cette année encore, des économies supplémentaires dès le 2ème calendrier commandé !

POUR NOËL, LE CALENDRIER GEO 98
un cadeau original à offrir ou à s'offrir !

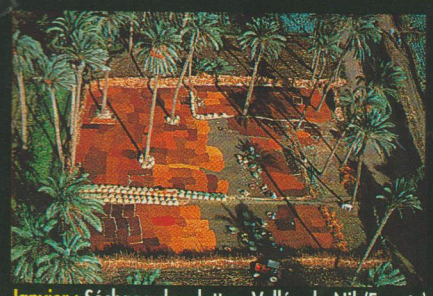
- **Le 1er calendrier GEO : 258 F**
- **Dès le 2ème calendrier : 228 F seulement, soit une réduction de plus de 10 % par calendrier supplémentaire.**

IMPORTANT : le tirage du calendrier est limité, pour être sûr de le(s) recevoir...

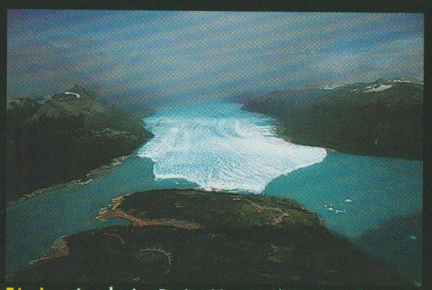
... Commandez vite vos calendriers !

Une merveilleuse aventure photographique.

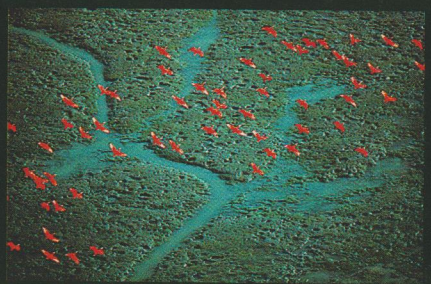
GEO 1998 : GEANT !



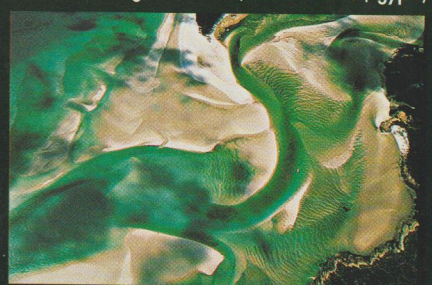
Janvier : Séchage des dattes, Vallée du Nil (Egypte)



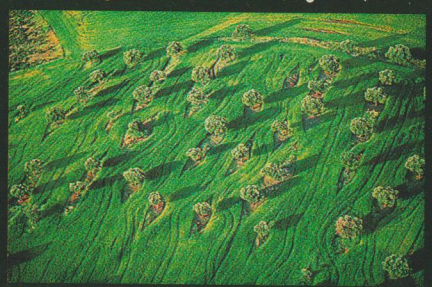
Février : Le glacier Perito Moreno (Argentine)



Mars : Vol d'Ibis rouges, Delta Amacuro (Vénézuela)



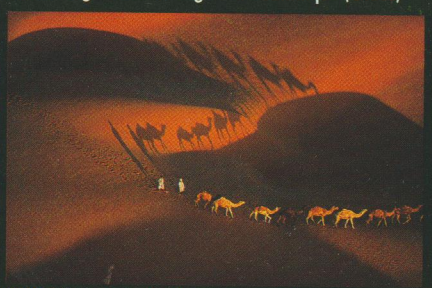
Avril : Bancs de sable, Îles Whitsunday (Australie)



Mai : Verger dans la région de Salonique (Grèce)

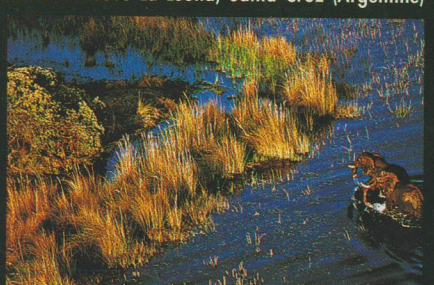
Juin : Les fous de Bassan, Île de Eldey (Islande)

Juillet : Fleuve La Leona, Santa Cruz (Argentine)



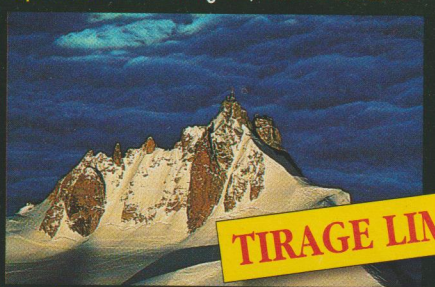
Août : Caravane de chameaux en Mauritanie

Septembre : Cœur de mangrove, Nouvelle Calédonie



Octobre : Eléphants dans le marais, Okavango (Botswana)

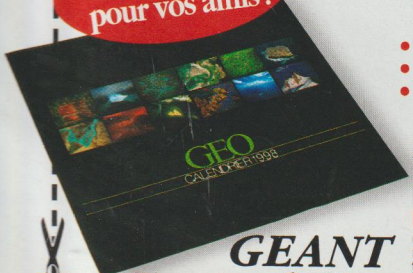
Novembre : Ilot près de l'Ile de Jolo, région de Sulu (Philippines)



Décembre : Massif du Mont Blanc, Aiguille du Midi (France)

TIRAGE LIMITÉ

Pour vous ou pour vos amis !



GEANT
Dimensions : 60x55 cm.

BON DE COMMANDE du calendrier GEO 1998

à renvoyer à GEO - Calendrier - B 100 - 60732 Sainte Geneviève Cedex

❑ OUI, je commande ..... exemplaires du calendrier GEO

- **le 1er calendrier : 258 F**, soit 258 F x 1 → **258 F**
- **....autres calendriers : 228 F** au lieu de ~~258~~ F, soit 228 F x ..... → ..... F
- Participation forfaitaire au traitement, emballage et port → **40 F**

TOTAL A PAYER : ..... F

Ci-joint mon règlement par chèque à l'ordre de GEO.

Mon ou mes calendriers seront envoyés dans un emballage spécial pour une parfaite protection (parution début décembre).

IMPORTANT : La participation forfaitaire aux frais de traitement, d'emballage et de port autorise au maximum 2 adresses de livraison.

En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-contre sont indispensables au traitement de votre commande et sont communiquées aux destinataires la traitant. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Prisma Presse. Vous pouvez vous opposer à ce que vos noms et adresse soient cédés ultérieurement.

Adresses de livraison des calendriers commandés :

..... exemplaires à l'adresse ci-dessous :

Nom / Prénom

N° / Rue

Code postal Ville

226 C

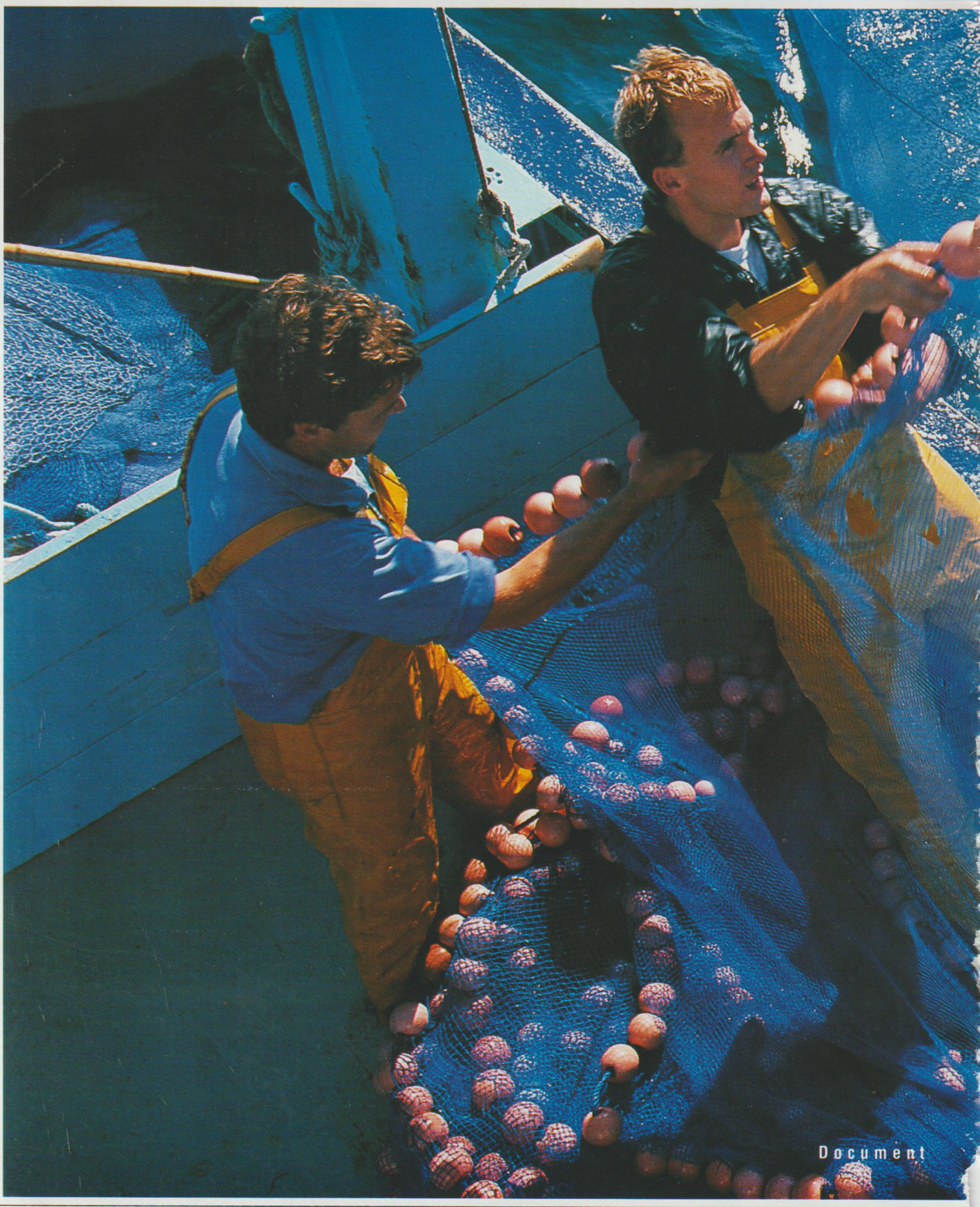
..... exemplaires à l'adresse ci-dessous :

Nom / Prénom

N° / Rue

Code postal Ville

226 D


Document

Son avenir se joue autant à Bruxelles que sur les mers du globe

Pêche le grand tournant

La mondialisation n'épargne pas l'univers de la pêche. Obligeant les ports français à lutter pour défendre leur compétitivité et à s'adapter à la demande. Avec un problème désormais essentiel : la chasse aux ressources et des outils ultraperfectionnés menacent la survie des espèces.

réalisé par Catherine Guigon et Bernard Lalanne. Photos de Erwan Quéméré

Un travail artisanal

Le «Gurun», de Michel Millour, est l'un des derniers «bolincheurs» de Concarneau à pêcher la sardine de façon traditionnelle. Le bateau, 16 mètres de long, part dans l'après-midi vers Belle-Ile ou Ouessant, pour décharger ses prises tard dans la nuit. L'équipage, composé de sept hommes en général, utilise une senne tournante, soit un filet de 330 mètres de long sur 60 de profondeur.

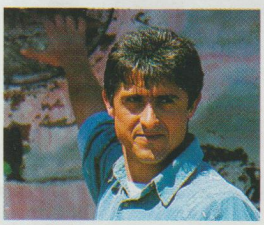
Le jour n'est pas encore levé sur le Pays basque que les mareyeurs de Saint-Jean-de-Luz, bottes aux pieds et téléphone portable à la main, tournent déjà autour des 8 tonnes de thon débarquées cette nuit du «Yannick». Les caisses bleues alignées sous la halle contiennent aussi du merlu, quelques bonites, un peu de bar. Mais, aux enchères, les cours se révèlent assez médiocres. Comme pour le «Crésus» et le «Fruit du labeur». Ce sera tout pour aujourd'hui : beaucoup de bateaux luziens ont préféré débarquer à Pasajes, en Espagne, à cause des prix plus alléchants, surtout sur le merlu, toujours très demandé de l'autre côté de la frontière. Autant de taxes et d'activités portuaires qui échappent à Saint-Jean-de-Luz, déjà confronté à de sérieux soucis d'amortissement pour sa criée informatisée. Même heure, à l'autre bout de la France, le mareyeur boulonnais Gérard Dehame arpente les quais du bassin Loubet, en jetant un coup d'œil aux arrivages. A 6 heures, il grimpe dans le vaste amphi aux bancs de bois, où les crieurs en blouse grise «vendent» six ou sept bateaux simultanément. Ce matin, le patron de «Régal Marée» est venu reconstituer ses stocks, mais il ne doit rien en laisser paraître : il regarde ailleurs, discute, se désintéresse de ce qui se passe sur l'estrade. Et, brusquement, d'un léger signe de l'index, notre homme s'adjuge quinze caisses de merlan.

Par talkie-walkie, il dépêche un «complice» à l'extérieur afin de se réserver la plus belle marchandise, applique un coefficient, calcule sa marge et téléphone au bureau ses propositions à faxer aux clients. Parfois, c'est l'inverse : d'un discret tapotement du pouce sur le revers de sa veste, il fait monter les enchères et se retire par surprise, laissant son rival «collé» à un cours trop élevé. «Deux choses sont importantes : bien acheter et pousser le concurrent à la faute !» Premier port français, Boulogne est une place active, où les prix ont progressé en 1996, attirant les bateaux des ports voisins. Dieppe en sait quelque chose, dont les infrastructures nouvelles risquent de fermer faute d'apports suffisants.

Globalement, la pêche française va mieux, montrent les statistiques. Les cours se redressent et l'effet «vache folle» incite le consommateur à manger davantage de poisson. En réalité, on l'a vu, la situation varie suivant les régions et les types de pêche. Malheureusement, la tendance fondamentale – celle qui détermine à la fois le destin des ports, la vie des pêcheurs, le niveau des prix, nos modes d'alimentation et l'avenir de la planète – n'a pas changé. La ressource s'épuise, il n'y a plus assez de poissons pour le nombre de bateaux. La grande différence entre l'agriculture et la pêche n'est pas dans la nature de l'espace labouré. C'est que l'une peut accroître ses volumes et rendements, tandis que l'autre prélève une ressource existante. Or, la ponction sous-marine est de plus en plus massive et performante. Le seul progrès technique augmente les capacités de capture de 2 % par an. Le positionnement par satellite (sys- ▶

Comment on gère un bateau

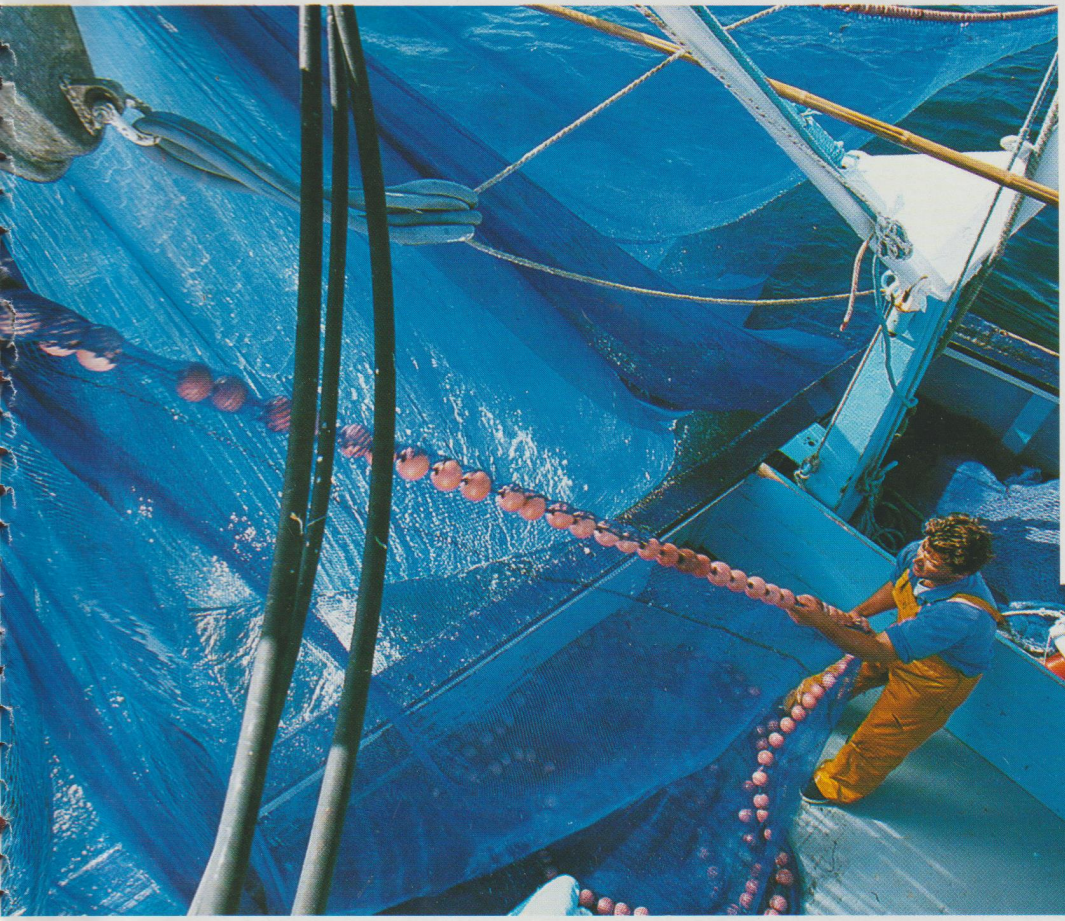
Un bateau de pêche est une PME à la gestion acrobatique. Patron du «Syracuse» au Guilvinec, Pierrick Berrou estime à 4 millions de francs le chiffre d'affaires qu'il lui faut réaliser, soit vingt «marées» de deux semaines, à 200 000 francs chacune. Une fois tous ses frais déduits (taxes, gazole, vivres, etc.), il partage le produit de la vente en deux : 60 % pour



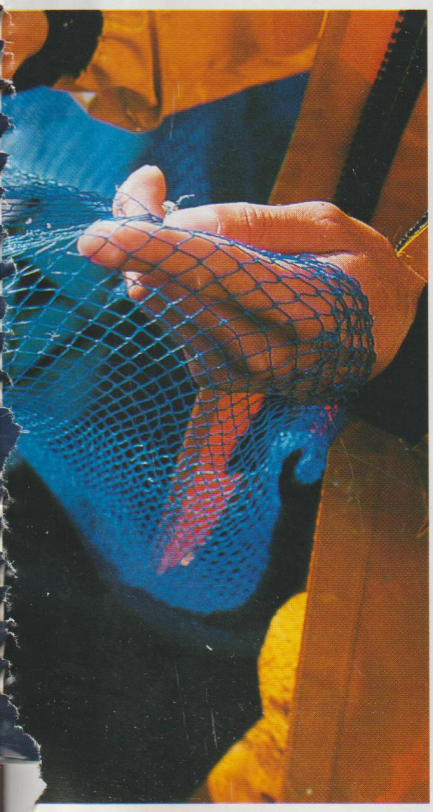
Pierrick Berrou, patron du «Syracuse», chalutier artisanal de 22 mètres.

l'armateur – en l'occurrence lui-même, qui finance l'équipement de bord – et 40 % pour l'équipage. Cette dernière somme est divisée en 6,83 parts : 1,5 part pour lui en tant que patron, 1,33 pour le mécanicien, 1 pour chacun des quatre matelots. En 1996, les six hommes ont gagné respectivement 250 000 francs, 180 000 francs et 160 000 francs. Montants auxquels s'ajoute la «godaille» : 40 kilos de poisson (soit 500 à 600 francs) par homme et par marée.

pour un rendement quasi industriel

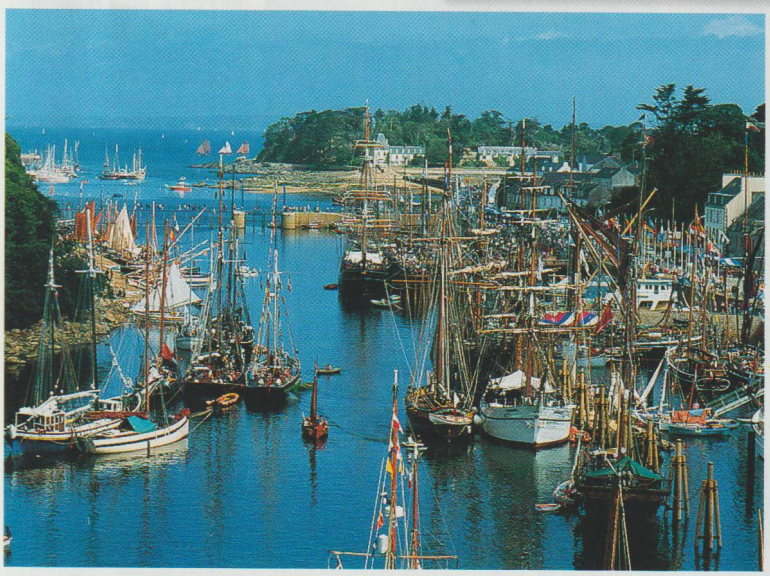


Le bateau zigzague pour capter au sonar des échos indiquant un banc de sardines. Les poissons, encerclés et retenus prisonniers dans l'immense filet, sont transférés à bord avec une «salabarde», sorte de grande épuisette qui épargne les mailles du filet. Une sortie peut rapporter jusqu'à 20 tonnes.



La difficile reconversion du port de Douarnenez

La pêche à la sardine a fait la fortune de cette commune du Finistère Sud. Premier port sardinier au début du siècle, où ses bassins accueillaient des centaines de voiles (ci-contre), Douarnenez s'est peu à peu endormi. Pour tenter de redresser la barre, il fut décidé d'y aménager dans la ria du Port Rhu (ci-dessous) un ambitieux musée maritime, inauguré en 1992. Mais, en dépit de l'attrait croissant du public pour les vieux gréements, cette initiative est aujourd'hui confrontée à de graves difficultés financières.



1 Le «War Raog II» : 15 mètres, pêche à la bolinche (filet tournant).

Du rafiot au navire-usine, plus de six mille bateaux

La flotte de pêche française regroupe une grande variété de navires qui se distinguent par leur taille et par les métiers qu'on y pratique, certains ayant d'ailleurs différentes activités selon la saison. Le succès d'un port dépend du nombre de nouveaux bateaux qu'il parvient à attirer pour décharger leur cargaison. Il assure ainsi le plein rendement de ses infrastructures. On peut distinguer quatre catégories de bateaux de pêche :

1 Les bateaux de petite pêche et de pêche côtière (90 % de la flotte), qui sortent généralement à la journée.

2 Les bateaux de pêche artisanale, qui effectuent des «marées» de plusieurs jours, jusqu'à deux semaines.

3 Les bateaux de pêche semi-industrielle, qui assurent à bord la conservation du poisson, grâce à des chambres frigorifiques.

4 Les bateaux de la grande pêche océanique, en mer pour plusieurs mois, notamment au large des côtes d'Afrique et dans l'océan Indien. Ils congèlent immédiatement leurs prises.

2 Le «Kristel Patrick» : 20 mètres, chalutier de pêche arrière, avec chalut de fond.

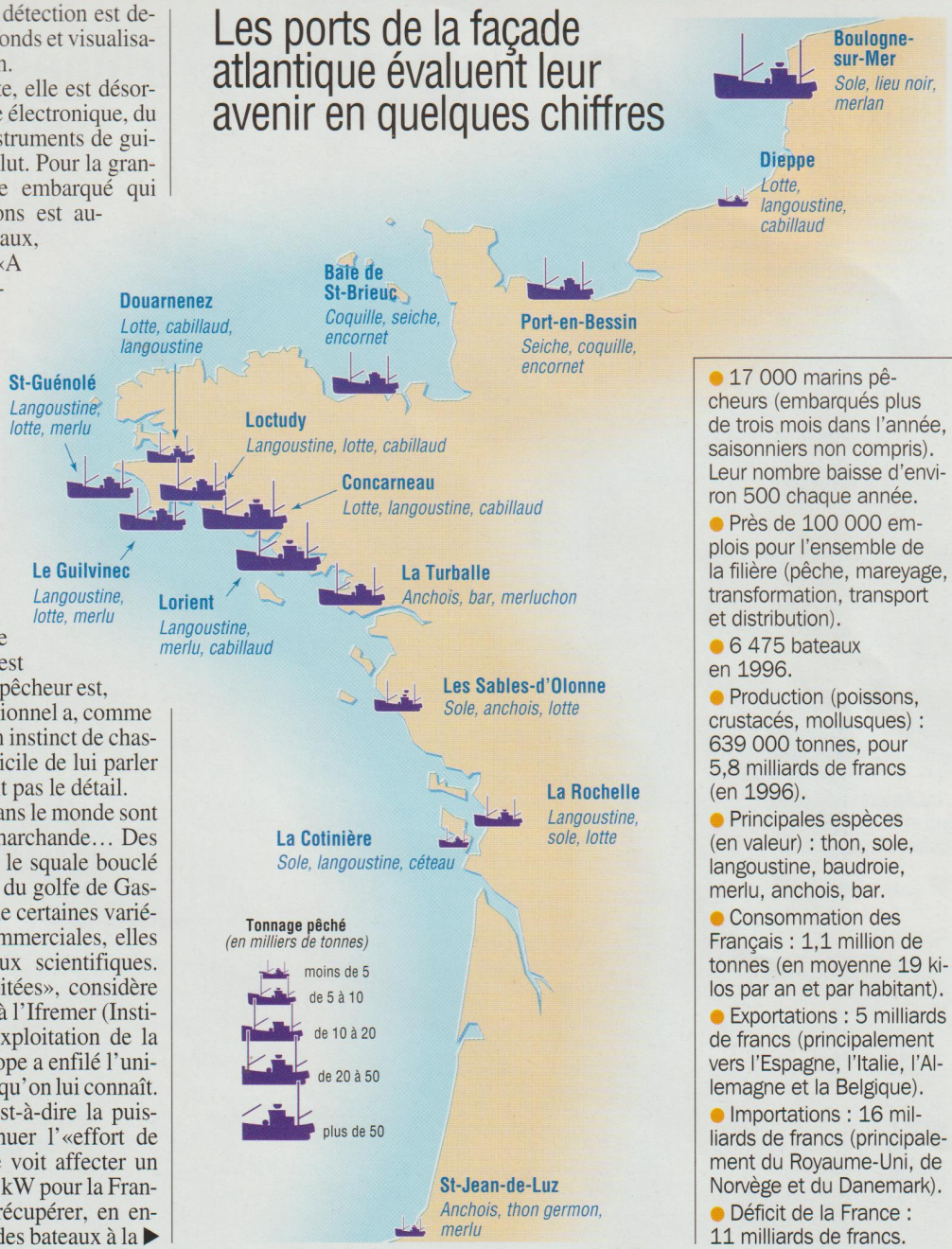
Source : Direction des pêches maritimes.

▶ tème GPS) s'est généralisé et la détection est devenue ultraprécise, avec profil des fonds et visualisation des bancs de poissons sur écran.

Quant à la pêche proprement dite, elle est désormais assistée par toute une panoplie électronique, du sondeur posé dans les filets aux instruments de guidage des proies vers le fond du chalut. Pour la grande pêche océanique, l'hélicoptère embarqué qui repérait les concentrations de thons est aujourd'hui détrôné par le radar à oiseaux, plus efficace et moins coûteux. «A terre, on confierait de pareilles usines à des polytechniciens», assure Michel Dion, délégué général de l'Union des armateurs. Dans le même temps, la puissance des moteurs a été décuplée, ce qui permet l'emploi d'énormes engins de capture, parfois tractés «en bœufs» par deux chalutiers. Le thonier «Torre Giulia», dernier-né des chantiers Piriou de Concarneau, est parti cet été ratisser l'océan Indien avec une senne (filet tournant) d'une chute de 270 mètres et pesant 65 tonnes… Entre l'homme et le poisson, le combat est devenu trop inégal. D'autant que le pêcheur est, par nature, un prédateur. Le professionnel a, comme on dit, «des écailles sur la peau», un instinct de chasse qu'on ne saurait contrarier. Difficile de lui parler d'autodiscipline ! Souvent, il ne fait pas le détail.

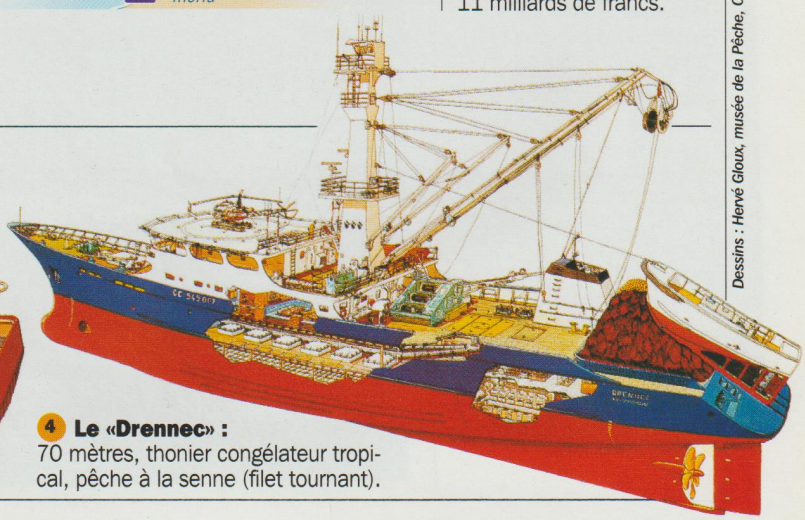
Un quart des poissons capturés dans le monde sont rejetés – morts – faute de valeur marchande… Des espèces à faible fécondité, comme le squale bouclé ou l'ange de mer, ont ainsi disparu du golfe de Gascogne ; d'autres se raréfient, comme certaines variétés de raie. Quant aux espèces commerciales, elles inspirent de vives inquiétudes aux scientifiques. «Toutes ou presque sont surexploitées», considère Jean-Claude Quéro, systématicien à l'Ifremer (Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer). Il fallait un gendarme : l'Europe a enfilé l'uniforme avec le génie technocratique qu'on lui connaît. D'abord réduire les kilowatts, c'est-à-dire la puissance des bateaux, afin de diminuer l'«effort de pêche» : chaque gouvernement se voit affecter un nombre limité de kilowatts (15 000 kW pour la France en 1997), mais peut aussi en récupérer, en envoyant des pêcheurs à la retraite et des bateaux à la ▶

Les ports de la façade atlantique évaluent leur avenir en quelques chiffres



- 17 000 marins pêcheurs (embarqués plus de trois mois dans l'année, saisonniers non compris). Leur nombre baisse d'environ 500 chaque année.
- Près de 100 000 emplois pour l'ensemble de la filière (pêche, mareyage, transformation, transport et distribution).
- 6 475 bateaux en 1996.
- Production (poissons, crustacés, mollusques) : 639 000 tonnes, pour 5,8 milliards de francs (en 1996).
- Principales espèces (en valeur) : thon, sole, langoustine, baudroie, merlu, anchois, bar.
- Consommation des Français : 1,1 million de tonnes (en moyenne 19 kilos par an et par habitant).
- Exportations : 5 milliards de francs (principalement vers l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et la Belgique).
- Importations : 16 milliards de francs (principalement du Royaume-Uni, de Norvège et du Danemark).
- Déficit de la France : 11 milliards de francs.

3 Le «Tourmalet» : 34 mètres, chalutier de pêche arrière.

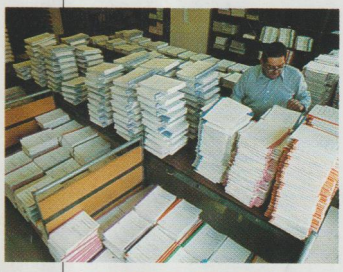


4 Le «Drennec» : 70 mètres, thonier congélateur tropical, pêche à la senne (filet tournant).

Dessins : Hervé Gloux, musée de la Pêche, Concarneau.

Bruxelles surveille

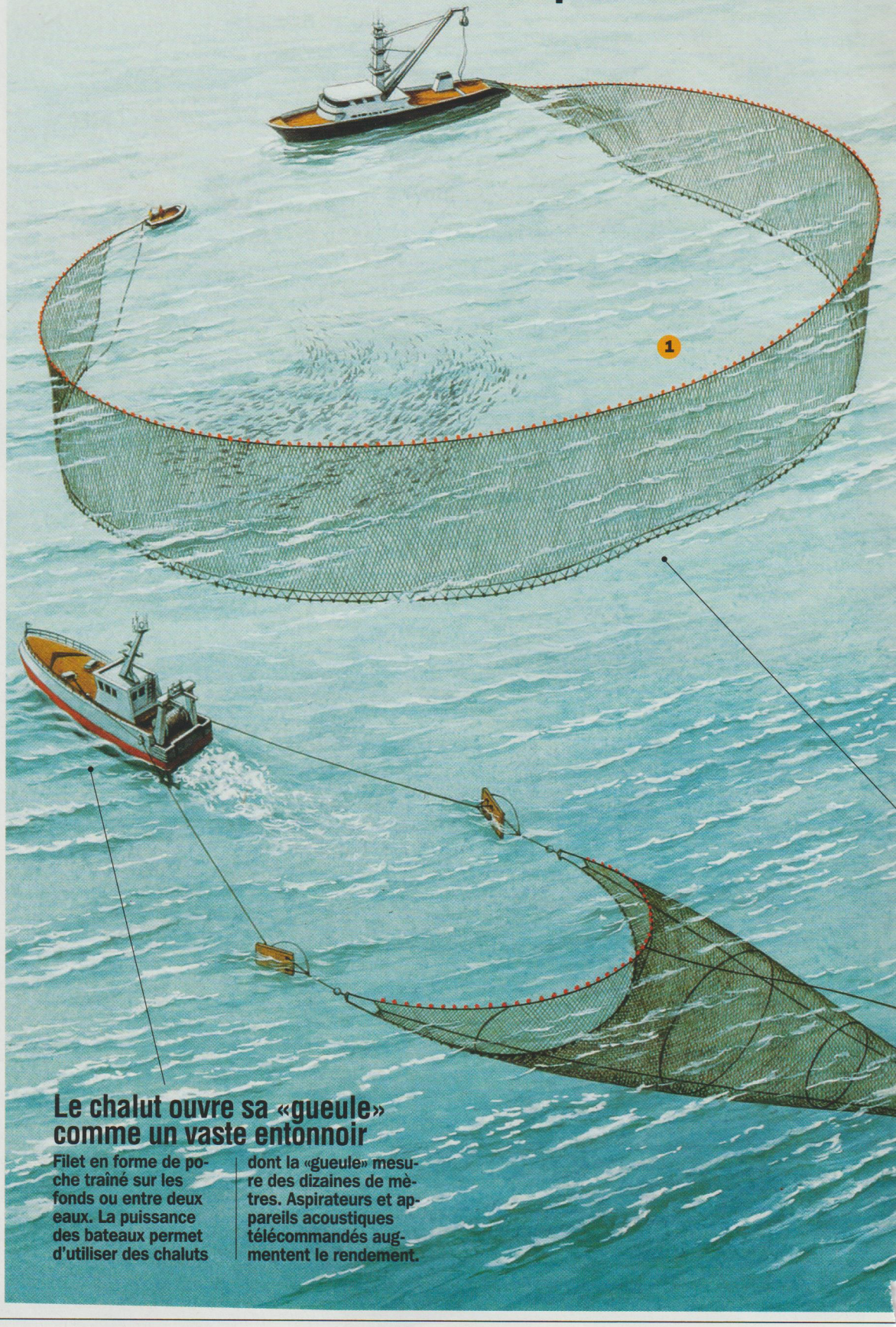
Les menaces sur les ressources halieutiques ont conduit l'Union européenne à mettre en place une réglementation drastique : réductions de flotte, quotas, contrôle des engins de pêche, etc. Ces mesures font l'objet de plans d'orientation pluriannuels (POP) adoptés à Bruxelles par le Conseil des ministres de la pêche que chaque gouvernement négocie



L'avalanche des textes entretient l'image d'une eurocratie tracassière.

ensuite pied à pied avec la Commission afin de défendre les intérêts de ses pêcheurs. Pour la France, le POP IV (1997-2001) devrait réduire d'environ 7 % les capacités globales de capture. L'administration de la pêche dépend, à Bruxelles, d'une Direction générale (la DG XIV) chargée de mettre en œuvre la politique commune. Sa tache consiste, en particulier, à rédiger les textes, règlements, rapports et publications qui tombent en avalanche des presses du «Journal officiel».

Des filets «techno» traînés par des bateaux



Le chalut ouvre sa «gueule» comme un vaste entonnoir

Filet en forme de poche traîné sur les fonds ou entre deux eaux. La puissance des bateaux permet d'utiliser des chaluts dont la «gueule» mesure des dizaines de mètres. Aspirateurs et appareils acoustiques télécommandés augmentent le rendement.

à la puissance accrue

Le filet dérivant attrape ses victimes par les ouïes

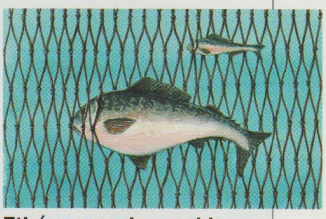
Des nappes rectangulaires sont tendues verticalement pour prendre le poisson par les ouïes. L'une des extrémités du filet est amarrée au bateau, qui se laisse dériver. Cette technique est utilisée pour pêcher le thon germon, le hareng ou le maquereau.

La senne tournante forme une poche qui encercle le poisson

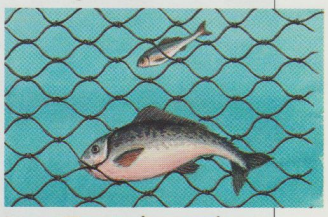
Ce filet vertical est utilisé pour pêcher certaines espèces vivant en grandes concentrations. Le bateau encercle le banc de poissons 1, puis referme rapidement la base du filet par un système de coulisses 2, formant une gigantesque poche dont le contenu est hissé à bord au moyen d'une vaste épuisette 3. Le thon, la sardine ou l'anchois sont capturés avec ce type de filet.

Des cribles de plus en plus sélectifs

La taille des filets, leur structure, leur texture, la dimension des mailles, leur déformation, etc., font l'objet d'une réglementation complexe et de simulations poussées dans les laboratoires d'Ifremer. L'un des débats actuels porte sur les chaluts sélectifs et, notamment, sur la «maille carrée» : des panneaux retournés, placés avant le fond du chalut, maintiendraient la maille ouverte afin de permettre aux petits poissons de s'échapper in extremis. Divers engins ont déjà été testés selon ce principe, y compris (en Argentine pour le merlu) des grilles filtrantes métalliques qui laisseraient passer les proies les plus jeunes et permettraient ainsi de mieux préserver les ressources.



Etirées sous leur poids, les mailles emprisonnent les poissons de petite taille.

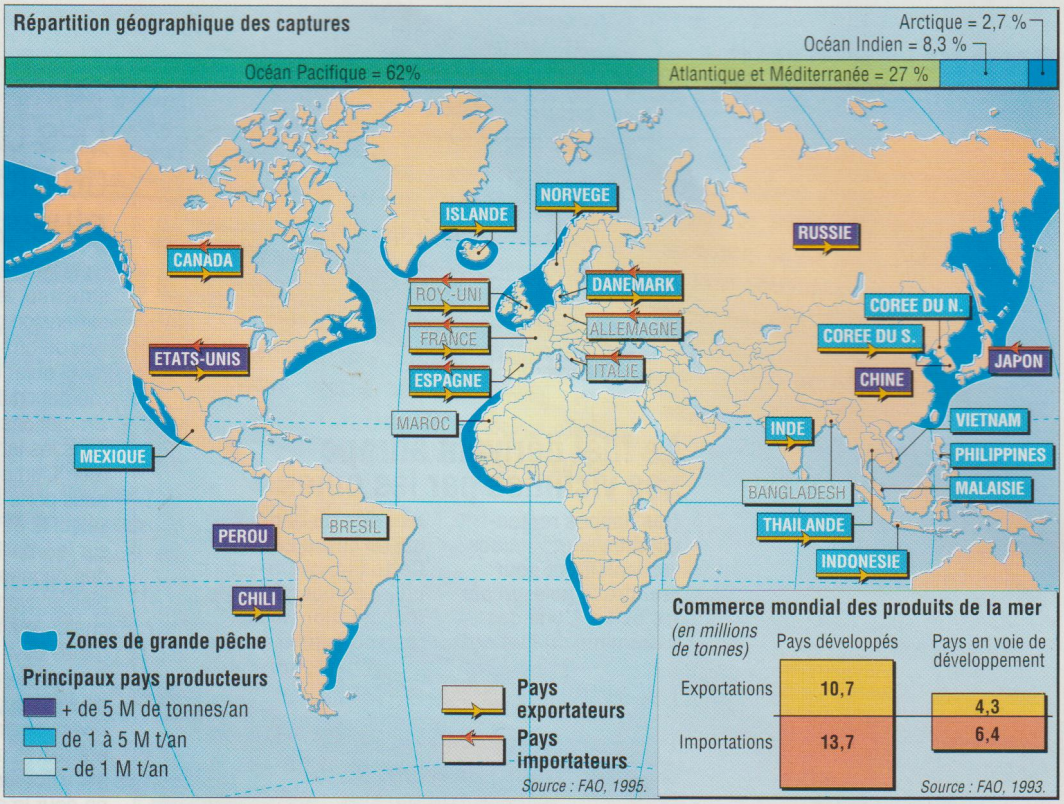


La maille carrée, restée ouverte, leur permet de se faufiler hors du chalut.

Boom des captures
Production moyenne par an et par habitant : 8,5 kilos en 1950 ; 18,4 en 1990.

Un partage très inégal
En 1993, la capture est de 16,7 kilos par habitant dans les pays pauvres et 37,9 dans les pays riches.

Variations Nord-Sud
27 kilos consommés en moyenne par tête et par an au Nord, 9 au Sud.



Un vaste gaspillage
De 27 à 30 millions de tonnes de ressources vivantes rejetées chaque année à la mer.

Beaucoup de déchets
L'étêtage et l'éviscérage diminuent de 20 à 30 % le poids initial du poisson.

Sortir du marasme
Pour refaire les stocks de l'Atlantique Nord-Est, il faudrait réduire les pêches de 40 %.

La bataille du poisson est devenue internationale

L'Europe, les Etats-Unis et le Japon absorbent environ 80 % des importations mondiales de poisson. Pour subvenir à leurs besoins toujours en augmentation, les pays à haut niveau de vie cherchent, en effet, à s'approvisionner de plus en plus loin de leurs mers, aujourd'hui surexploitées. L'Union européenne a ainsi conclu une trentaine d'accords de pêche avec des pays tiers, afin de pouvoir accéder aux zones qu'ils contrôlent. Mais, en dépit des compensations, des apports en devises et des redevances versées, ce transfert crée un grave déséquilibre alimentaire au détriment des pays en développement, les plus affectés par les problèmes de la faim.

▶ casse. Ensuite, fixer des TAC (totaux admissibles de captures) annuels pour chaque zone et chaque espèce, répartis en quotas par pays. Enfin, adopter des «mesures techniques», dont la profusion byzantine noircit des chapitres entiers du «Journal officiel européen» : dimension et forme des maillages, cantonnements (jachères), taille minimale des prises… le tout multiplié par trente-six zones, une vingtaine d'espèces et une douzaine de pays. A partir du POP (plan d'orientation pluriannuel) concocté à Bruxelles, chaque Etat est en effet chargé de faire la police dans ses eaux… déployant un zèle décuplé pour les bateaux d'autres nationalités que la sienne !

Tant qu'un shérif supranational ne sera pas désigné, on risque d'assister à ce genre de mascarade. En fin d'après-midi, les petits «côtiers» du Guilvinec rentrent de leur marée quotidienne, chargés de langoustines et de merluchons (bébés merlus) si frêles qu'on les surnomme «crayons» ou «pointes Bic» : les caisses portent en évidence l'étiquette «friture, taille 0». Il s'agit bien de «juvéniles», que les pêcheurs ne devraient pas capturer, la criée accepter, les mareyeurs acheter… mais dont la vente rapporte chaque année 11 millions de francs aux ports bigoudens. Ce soir, pourtant, une brochette d'officiels en visite assiste aux enchères. On imagine déjà la saisie, les amendes… Nenni ! Frappée de cécité collective, la délégation ne remarque rien et poursuit son chemin. Une heure plus tard, les camions frigorifiques chargés de merluchons roulent vers l'Espagne. «Si tous les règlements étaient appliqués, peut-être y aurait-il encore du poisson dans un siècle, mais certainement plus de pêcheurs, commente en privé un responsable de la Direction des pêches. D'ailleurs, nos voisins font bien pire.» Au-delà de l'anecdote, on ne s'étonnera pas que les ports français aient reçu l'an dernier moins de 1 500 tonnes de merlu adulte contre 20 000 tonnes il y a cinq ans. La ressource s'effondre et il faut de plus en plus importer.

Dans les meilleures poissonneries, l'amateur de chair tendre trouve de minuscules queues de lotte baptisées «porte-clefs» : illégal. Un génocide silencieux extermine la moruette (80 % des morues capturées sont immatures) : prohibé. Les scientifiques annoncent que le cabillaud – la morue fraîche – est en voie de disparition ? La vente continue. Pour pêcher le lieu noir, il faudrait attendre que la femelle ait pondu, qu'elle ait «dégrainé» ? Sauf que le poisson devient alors «bouvard», ses flancs sont flasques et le filetage s'avère plus délicat : le mareyeur préfère les femelles grainées. Devant son impuissance à faire respecter les règlements (pourtant adoptés par les ministres des Quinze), la Commission continue de fabriquer des textes toujours plus contraignants… et inapplicables. Et ce n'est pas la surveillance des flottilles par satellite, prévue pour juin 1998, qui changera ces mauvaises habitudes.

Bien entendu, le monde de la pêche ne cesse de protester. Contre les interdictions autoritaires qui cassent les filières (l'arrêt de la pêche au hareng pendant trois ans porta un coup sévère aux salaisons boulonnaises). Contre le malthusianisme bruxellois, alors que l'Europe est déficitaire en produits de la mer. Mais aussi contre les dévaluations qui ont naguère favorisé les pêcheurs anglais, espagnols et italiens ; les distorsions de concurrence entre pays à ▶

VTT Décathlon Rockrider 500

Un VTT solide pour randonner sur tout type de terrain.

1 990 F

Mission Test : la traversée des Alpes.

Usage : Vélo destiné à la randonnée à VTT.

Confort : La géométrie spécialement étudiée pour la randonnée et l'utilisation d'une potence relevée à 17° permettent d'obtenir une position de conduite très confortable.

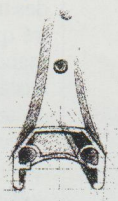
Solidité : L'utilisation d'acier Cromo (acier au chrome et au molybdène) sur les trois tubes principaux et sur le cadre permet de doubler la résistance par rapport à de l'acier Hi-Ten (à épaisseur et diamètre constants).

Matériau	D : Densité kg/dm3	R02 (Mpa) : limite élastique
Acier Hi-Ten	7,8	300
Acier Cromo	7,8	700

Comparatif d'échantillons d'acier de même section après déchargement d'un poids de 600 kg

Acier Hi-Ten	Acier Cromo
Limite élastique dépassée	Limite élastique non atteinte

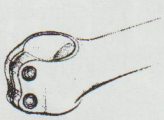
Les jantes à double paroi avec oeillets de renfort augmentent la résistance et répartissent les pressions lors de la tension des rayons.



Le pédalier possède des plateaux interchangeables et des manivelles en aluminium forgé à froid. Pédale avec cage acier. Selle avec renforts latéraux pour éviter les déchirures.

Sécurité : Nous avons voulu un système de freinage efficace et sécurisant :

- Le freinage de type V-brake garantit puissance et progressivité tout en diminuant la force à exercer sur le levier.
- L'usinage des flancs de la jante permet d'améliorer l'adhérence des patins sur la jante dès les premières heures d'utilisation.
- Le cintrage des haubans à l'arrière limite l'écartement lors du freinage favorisant ainsi la puissance. Afin de garantir un excellent maintien du poste de pilotage, la potence possède un double serrage.



Ce vélo répond à la norme française de sécurité sur les VTT : NF30004.
Livré avec kit d'éclairage complet (piles fournies), sonnette et catadioptres de roues.

Fiche technique :

Cintre semi-relevé sur vélo vert

- Vélo disponible en gris, bleu, vert. Version suspendue en gris.
- Poids : 12,8 kg (taille M) et 13,2 kg (taille M en version suspendue).
- 5 tailles : de 1,35m à 1,95m (XS, S, M, L, XL).
- Révision de sécurité gratuite dans les 3 mois qui suivent l'achat.
- Garantie 5 ans pour le cadre et la fourche et 2 ans pour les pièces.
- Prix : 1 990 F (prix de lancement jusqu'au 31/12/97), 2 790 F pour la version suspendue, équipée d'une fourche Rock Shox Indy S.

△ **Attention :** Ne pas laver au nettoyeur haute pression les pièces mécaniques.

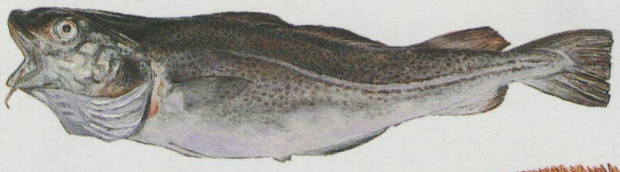
Entre "VTTistes" on se comprend. Comme vous, nous avons la même exigence et la même recherche du produit technique. C'est pourquoi plus de cent ingénieurs de Décathlon Production travaillent afin de concevoir et produire les meilleurs articles au meilleur rapport qualité prix.

VTT

DECATHLON

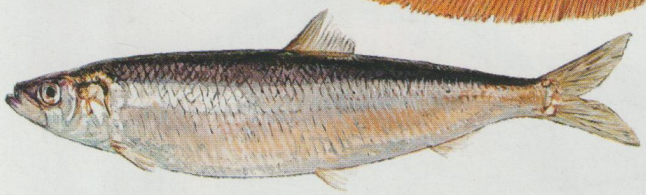
A FOND LA FORME

Vous pouvez commander cet article par téléphone à DECATHLON DIRECT N° AZUR 0 801 08 08 08 (prix d'appel local). Frais de livraison communiqués par téléphone. Conditions générales de vente sur demande auprès de Décathlon Direct, BP 71, 59652 Villeneuve d'Ascq - RC Roubaix-Tourcoing B306138900. **Rejoignez-nous sur internet : http//:www.decathlon.com ou sur 3615 DECATHLON** (1,29 F la minute).



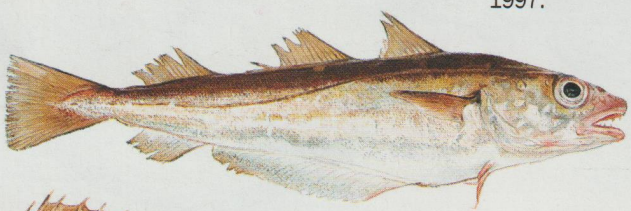
Morue
Le nombre de ses géniteurs a été divisé par quatre depuis le début des années soixante-dix.

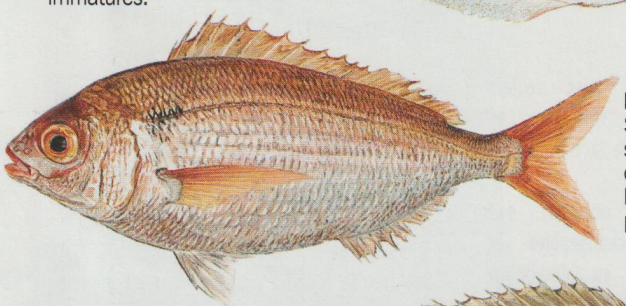
Sole
Dans certaines zones, les limites imposées ne sont pas respectées



Hareng
L'Union européenne a sévèrement limité son exploitation en 1996 et 1997.

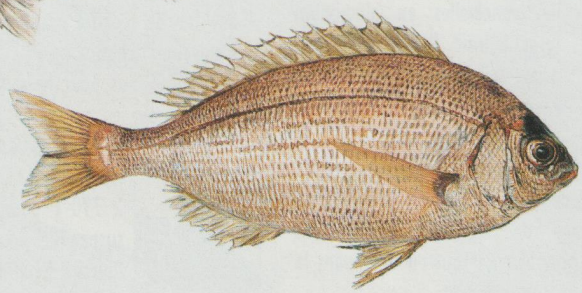
Merlu
Plus de 80 % des poissons capturés au large des côtes françaises sont immatures.





Dorade rose
Sa population ne semble pas se reconstituer, malgré l'arrêt de la pêche.

Dorade grise
Sauf dans la Manche, ses stocks ne parviennent pas à retrouver un niveau correct.



Plusieurs espèces courantes sont aujourd'hui surexploitées

Dans la seule région de l'Atlantique du Nord-Est, où opère largement la flotte de pêche française, de nombreuses espèces sont surexploitées.

- L'état des stocks est préoccupant en Manche-Est et mer du Nord, pour le hareng et la morue ; sur le plateau continental ouest européen, pour le merlu ; dans le golfe de Gascogne, pour la sole, dont l'exploitation est mal maîtrisée.
- L'état des stocks est critique pour la dorade rose, surexploitée dans le golfe de Gascogne jusqu'au milieu des années quatre-vingt, et pour la dorade grise, capturée à outrance dès le milieu des années soixante-dix.
- Le suivi des ressources halieutiques est assuré par l'Ifremer. Il dispose de plusieurs bâtiments, dont la «Thalassa», un navire de 75 mètres de long qui, durant ses campagnes, étudie l'écologie des espèces, les stocks exploités, la localisation des ressources et les techniques de capture des poissons.

▶ régimes sociaux différents ; les accords préférentiels passés avec des pays tiers : grâce à la chute des prix du fret aérien, le merlu chilien arrive à l'aéroport de Vitoria, en Espagne, moins cher et aussi frais que le merlu français débarqué de ce côté-ci de la frontière. Le phénomène est d'ailleurs aggravé par les effets pervers d'une louable intention qui remonte au début des années 1990. Pour convaincre les pays producteurs de pavot de reconvertir leurs paysans en pêcheurs, des «accords drogue» ont alors été signés avec une dizaine d'Etats d'Amérique latine. L'Europe les subventionne et leur poisson peut entrer dans l'Union sans droits de douane. Résultat, il vient concurrencer le nôtre. Sans compter que les barons de la drogue ont tout compris : pour toucher la prime et blanchir leur argent sale, ils deviennent armateurs !

Haro sur l'Europe bleue ? «La politique commune de la pêche est un casse-tête invraisemblable, explique Gérard d'Aboville, célèbre rameur devenu député européen. C'est un peu comme si tous les agriculteurs du continent voulaient labourer le même champ. Mais, globalement, la démarche de la Commission est juste. On pêche trop de poissons trop jeunes.» Par ailleurs, il faut savoir que si chaque pays gardait sa mer pour lui, l'étroitesse relative de son plateau continental pénaliserait la France : plus de 80 % du poisson de nos ports est capturé dans les eaux britanniques et plus de 50 % de nos ventes se font en Espagne et en Italie. «Que l'Europe disparaisse demain et je n'ai plus qu'à saborder mes quatorze chalutiers», dit Hervé Jeantet, directeur de l'armement Dhellemmes à Concarneau.

Trop longtemps, les pêcheurs se sont contentés de débarquer leur poisson sans se préoccuper du marché. Ils n'avaient ni le temps ni les compétences ni l'esprit à cela. Mais l'accélération et la baisse du coût des transports, l'instantanéité des échanges ont montré que toute la chaîne devenait tributaire de la demande. Aujourd'hui, un mareyeur s'approvisionne aussi facilement au Danemark ou en Argentine qu'aux Sables-d'Olonne : sur son écran d'ordinateur, il peut à tout moment prendre connaissance des quantités, des espèces, des qualités débarquées aux antipodes, ainsi que des cours pratiqués sur toutes les places, et il arbitre selon ses besoins. «Faire venir par avion un kilo de lotte d'Amérique coûte moins cher que de l'acheminer du Guilvinec à Clermont-Ferrand», affirme Thierry Missonnier, directeur administratif du grand mareyeur Furic. Autant dire que le pêcheur futé qui pariait sur de bons prix en rentrant au port avant les autres s'expose désormais à de graves déconvenues : arrivé à quai, il risque d'apprendre que les mareyeurs se sont couverts à l'étranger et que sa cargaison vaut à peu près son poids en cacahuètes. Impossible, disent les professionnels, de prévoir les cours : ils dépendent du monde entier.

Dans ce processus, le mareyeur n'est lui-même qu'un intermédiaire. En définitive, la filière est pilotée en aval par les grandes surfaces, leur client principal, qui achètent 60 % du poisson mis sur le marché. Or, celles-ci ont deux principes : régularité et prévision. Non seulement elles ne tolèrent aucune défaillance de leurs fournisseurs, mais elles passent commande deux semaines à l'avance pour préparer leurs promotions. Le pêcheur pourra toujours invoquer les aléas du métier, le mauvais temps ou la difficulté d'imposer un planning aux poissons… Les mareyeurs trouveront la marchandise ailleurs. ▶

L'AGENCE JEAN & MONTMARIN AVAIT LA VOITURE IDÉALE POUR GRIMPER SUR LE PODIUM.

A.P.P.M. DISCOVERY ? GRAND PRIX ? MAIS PAS DU TOUT, IL COÛTE 184 900 FRANCS*. ET CE N'EST PAS CHER PAYÉ QUAND ON CONNAIT L'ENGIN : 4 ROUES MOTRICES EN PERMANENCE, UN MOTEUR DE 2,5 L TURBO-DIESEL À INJECTION DIRECTE, BARRES ANTIROULIS À L'AVANT ET À L'ARRIÈRE, JANTES EN ALLIAGE INOXYDABLE, CHÂSSIS ACIER À CAISSONS SOUDÉS... VÉRITABLE MACHINE-À-GRIMPER, LE DISCOVERY VOUS EMMÈNE TOUJOURS AU SOMMET. POUR PREUVE, CONDUIT PAR L'AGENCE JEAN & MONTMARIN, MONTÉ 4 FOIS SUR LE PODIUM DE L'APPM. IL EST CAMPAGNE DISCOVERY : GRAND PRIX DE LA PRESSE MAGAZINE, PRIX DE LA MEILLEURE CAMPAGNE AUTOMOBILE, PRIX DE LA MEILLEURE RÉDACTION, PRIX DES ACCOMPAGNANTS.

LAND ROVER

CAMPAGNE DISCOVERY : GRAND PRIX DE LA PRESSE MAGAZINE.

APPM : ASSOCIATION POUR LA PROMOTION DE LA PRESSE MAGAZINE, 107 TITRES GRAND PUBLIC.

*Modèle présenté : Discovery 5 portes TDi. Tarif au 01/07/97. AM 98. Accessoires et peinture métallisée en option.

Construire une fortune de mer

Trapu comme un sanglier, 124 kilos de mauvais caractère, un Montecristo vissé au bec avant l'aube, Christian Lahoche est le

Christian Lahoche, «le» mareyeur de Boulogne.

plus puissant et le plus redouté des mareyeurs de Boulogne. «La bourgeoisie ne m'aime pas. Quand le ministre débarque, on met un cordon sanitaire pour m'éloigner, mais je les fais tous plier !» Avec 500 millions de chiffre d'affaires et 45 000 tonnes de marchandises traitées, notre homme dispose de quelques arguments : il a augmenté de 20 % l'an l'activité de Fournier-Varlet-Guillaume, en a fait le numéro un français, puis l'a revendu au groupe Pomona contre des parts du capital et un chèque confortable. Revanche savoureuse pour cet ancien prolo, qui débuta comme fileteur sur le carrelage dégoulinant des ateliers de marée. «Aujourd'hui, je traite d'égal à égal avec les notables», assure-t-il. Au bout de son contrat, début 1999, Christian Lahoche aura peut-être soldé ses comptes. En attendant, il rôde toujours autour de la criée, l'air rogue et madré. Il est 4 heures du matin. «Il faut se faire respecter», grogne-t-il.

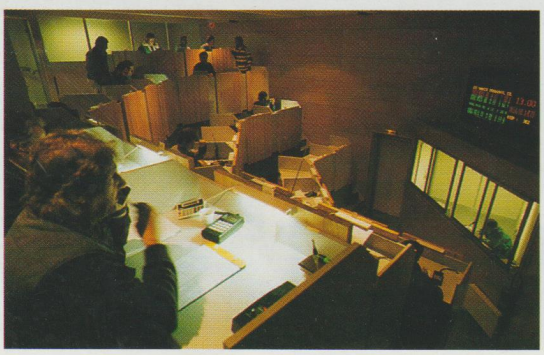
▶ Comment réagir ? Déclarer la guerre aux hypers ? Prendre sa retraite ? La seule solution est de s'adapter. D'autant que cette nécessité ne crée pas seulement des contraintes, elle ouvre aussi des perspectives. La dictature du marché pousse, en effet, à améliorer la qualité, carte que la France a tout intérêt à jouer. Il est invraisemblable que le consommateur ignore toujours d'où vient la sole qu'il a dans son assiette et quand elle a été pêchée. Bien traité à bord et conservé dans la glace, un poisson commence à se dégrader au bout d'une dizaine de jours. Or, sur un bateau qui effectue une marée de quinze jours, la différence de fraîcheur est énorme entre le premier et le dernier coup de chalut : cette marchandise que le poissonnier vous garantit extra, c'est parfois un cadavre de près de trois semaines qui arrive sur votre table ! Quant à son origine, mystère. On vous certifie que ce lieu noir vient de Lorient ? Cela veut dire qu'il a été travaillé par un mareyeur de Lorient, lequel l'avait peut-être mélangé à un lot racheté à un confrère de Boulogne, qui en avait importé une partie du Danemark, une autre d'Islande ou de Norvège…

«On ment par omission, explique Jean-Pierre Grandidier, directeur de la Coopérative maritime étaploise, qui débarque sa pêche artisanale à la criée de Boulogne. Même notre label "Petits Bateaux" peut être détourné. Il suffit qu'un mareyeur réutilise nos caisses rouges pour y mettre du poisson venu d'ailleurs.» Il faudra pourtant bien, un jour, jouer la transparence, donner au consommateur des indications d'origine sincères et, au moins, une date de péremption. Pour raccourcir les délais, certains armateurs pratiquent le système de la «base avancée». Après une semaine de pêche, les bateaux déchargent leur cargaison dans le port d'Angleterre ou d'Ecosse le plus proche, puis reprennent la mer pour une semaine : la marchandise est chargée sur camions et parvient ainsi plus vite en criée. Intermarché va au-delà. Ce groupement de grandes surfaces a racheté des affaires en déconfiture et organise ses propres campagnes sur vingt-quatre jours. Sitôt pêché, le poisson est calibré, trié, conditionné à bord, affecté d'un code-barres et enregistré à Lorient par liaison informatique. Chaque semaine, un cargo-navette rejoint la flottille en mer : il apporte les conteneurs vides, la nourriture, le fuel, le courrier et remporte les cargaisons sur palettes (jusqu'à 140 tonnes par semaine). Le but de cette noria est de «faire du huit jours» et d'écraser les prix en court-circuitant le plus possible les intermédiaires. «La plus-value doit aller au pêcheur et la qualité doit être garantie au consommateur au plus juste prix», affirme Jean-Pierre Nicolle, patron de la flotte d'Intermarché. Au lieu de payer l'acheminement des déchets (tête, arêtes), des mareyeurs commencent également à travailler le poisson à proximité des lieux de pêche (où la main-d'œuvre est aussi moins coûteuse), puis rapatrient le produit transformé en filets, darnes ou paupiettes, selon la demande. La julienne, par exemple, obtient un vif succès en rôti, et plus encore si elle est bardée de saumon : marketing et valeur ajoutée !

Les conséquences de cette mutation éclatent naturellement à l'interface entre le produit et le marché, dans ces lieux mythiques que sont les ports : ceux qui n'ont pas réagi à temps se font dépouiller. Parce qu'il avait anticipé l'impact des restrictions bruxelloises, Boulogne, premier port français, a pris le virage depuis longtemps. Dès les années quatre-vingt, sa flotte industrielle s'est révélée surdimensionnée et, pour se sauver, il a parié sur la transformation. A partir de sa position privilégiée au carrefour de l'Europe du Nord (productrice) et de l'Europe du Sud (consommatrice), Boulogne a développé à marche forcée ses infrastructures, ses compétences et ses réseaux. La pêche à proprement parler y est en baisse – 58 000 tonnes seulement en 1996 – mais les importations ▶

La criée à l'heure de l'informatique

A Boulogne-sur-Mer
Plusieurs transactions se déroulent simultanément «à la voix». Les acheteurs se tiennent informés des cours par téléphone mobile.

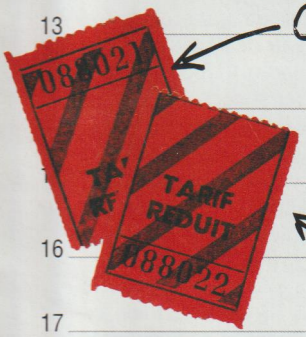


A Saint-Jean-de-Luz
Les lots, inscrits sur un panneau, sont vendus aux enchères par l'«encanteur». Les mareyeurs achètent avec un boîtier électronique.

Quarante-deux ports français sont dotés d'une criée, lieu de rencontre entre l'offre et la demande. Beaucoup de ces «halles à marée» sont encore traditionnelles et fonctionnent à la voix (comme à Boulogne, la première de France), tandis que d'autres sont informatisées, avec pupitres électroniques et traitement des transactions par ordinateur (comme à Ciboure-Saint Jean-de-Luz). La mondialisation des sources d'approvisionnement et la pression croissante des grandes surfaces incitent aujourd'hui les pêcheurs à divulguer leurs apports à l'avance : de plus en plus de cargaisons sont ainsi prévendues aux mareyeurs alors que le bateau est encore en pleine mer, la criée devenant alors un simple bureau de facturation. En se développant, la vente informatisée permettra d'interconnecter les criées, les mareyeurs pouvant alors acheter sur écran le poisson mis sur le marché dans n'importe quel port.

LUNDI 24

8 EXPOSÉ sur les aigles
9 américains (enfin un
10 sujet à ma hauteur)
11 non mais... si si si si!
12
13 CHLOE
14
15
16 Moi!
17



MARDI 25

8 Répondez dans OKAPI
9 Monsieur Cayrol,
10 à part faire parler
11 les journalistes, la
12 politique à quoi ça sert?
13
14 Pour se reposer de la
15 politique, quelques
16 bulles avec la BD
17 "TITO"

MERCREDI 26

8 QUESTION À GUTENBERG:
9 "Dites, c'est pour que je
10 puisse lire mon OKAPI
11 que vous avez inventé
12 l'imprimerie?"
13
14 Acheter le dernier CD
15 d'OASIS! dont parle
16 OKAPI
17

JEUDI 27

8 Affaire à proposer à papa:
9 échanger 2 notes pas
10 trop mauvaises contre
11 2 roues...
12
13
14
15
16 INTERNET: Je plonge
17 et je surfe...

VENDREDI 28

8 URGENT: acheter le prochain OKAPI
9
10 HELP!
11 Ma grande sœur, il
12 paraît qu'elle est "parfaite"
13 elle m'énerve!
14
15
16
17

SAMEDI 29

9 AVEC LUI, J'EN
10 APPRENDS TOUS
11 LES JOURS!!

PAS CHER!!

15F* ~~28F~~

154 TESTA

Okapi, je veux tout savoir!

Pour les 11-15 ans. En vente tous les 15 jours chez votre marchand de journaux.

*Prix de lancement jusqu'au 25/12/97.

BAYARD PRESSE JEUNE

Les femmes sur le pont

Sardinières à Douarnenez en 1896.

Départ pour la pêche à Boulogne.

Femme de pêcheur réparant les filets.

Théodore Botrel avec sa femme et sa fille devant leur maison de Pont-Aven.

Les femmes ont toujours contribué à l'économie de la pêche. Beaucoup travaillaient dans les conserveries de thon et de sardine. Elles aidaient à réparer les filets et à la vente des prises. Leur courage a inspiré poètes et chanteurs, comme Théodore Botrel. Aujourd'hui encore, elles se mobilisent volontiers pour défendre leurs droits et ceux de la profession.

▶ ont pris un essor considérable : cent quinze entreprises (mareyage, salaison, conserverie, surgélation, etc.) y transforment chaque année 300 000 tonnes de poisson. C'est aujourd'hui la première plate-forme d'import-export de l'Union européenne. A l'opposé, Douarnenez est en train de s'enfoncer, entraînant aussi de fortes répercussions, en négatif cette fois, sur le tissu local. Bien placé à l'extrémité du Finistère, mais excentré par rapport aux marchés européens, le fleuron de la pêche bretonne n'a pas su se reconvertir au chalut quand s'est arrêtée la pêche à la langouste au large de la Mauritanie. Le port ne compte plus qu'une quinzaine de chalutiers artisanaux, il aura reçu à peine plus de 5 000 tonnes de poisson cette année (17 000 il y a dix ans) et son avenir est sombre. «Ce n'est pas parce qu'on est malade qu'il faut nous tuer ! proteste Yves Gonidec, patron du Comité des pêches et adjoint au maire. Nous sommes bien situés, bien équipés, il ne nous manque que cinq ou six bateaux pour remplacer ceux qui nous ont lâchés.» Là est justement le problème. Beaucoup d'armateurs font maintenant la moue quand on leur parle de Douarnenez, qui traîne – à tort ou à raison – l'image d'un port assisté et moribond. Pour comble de malheur, l'original port-musée, qui expose à grands frais une trentaine de bateaux à flot, est empêtré dans des difficultés financières. Verdict d'un Concarnois : «Vous ne pouvez pas regarder à la fois vers le passé et vers l'avenir, c'est le meilleur moyen d'attraper un torticolis.»

Plongée dans la compétition mondiale, la pêche est devenue un secteur comme un autre, qui demande de bons gestionnaires et de puissants capitaux. L'argent peut venir de l'Etat, toujours soucieux de l'emploi (Douarnenez a ainsi su et saura en jouer) ; il peut être apporté par des intervenants extérieurs à la profession (comme Intermarché) ; ou par des groupes étrangers (l'armement lorientais Jégo-Quéré est propriété de l'espagnol Pescanova depuis 1994). Pour tenter de survivre dans la situation de pénurie programmée par Bruxelles, tous les moyens sont bons, y compris la ruse. Les Espagnols utilisent ainsi le biais de sociétés mixtes pour faire naviguer sous pavillon français des chalutiers baptisés «franco-espagnols» qu'ils font débarquer dans leurs ports. Avantage : les kilowatts que représentent ces bateaux et les tonnages qu'ils pêchent sont pris sur les quotas français.

De sourdes concurrences existent aussi entre ports français. Concarneau et Lorient sont ainsi à la lutte pour la deuxième place derrière Boulogne. Concarneau, bien diversifié dans tous les métiers de la filière, a entamé sa modernisation à l'époque des vaches grasses. Au surplus, la cohésion de ses responsables – qui n'apparaît pas dans les chiffres – joue en sa faveur. Le leader national des marins CGT montre son bureau, intercalé entre ceux des syndicats patronaux, au-dessus de la criée. «Je suis dans le couloir du capital et c'est bien pratique, plaisante Yves L'Helgoualc'h. Pour discuter, il suffit de frapper à côté !» Et Alain Le Venec, dirigeant du syndicat des mareyeurs, de confirmer : «Si l'un de nous trébuche, on s'arrange pour le relever. On a tous envie que notre port marche.» Lorient, lui, avait fondé sa prospérité sur la pêche industrielle, durement frappée ces dernières années. Un peu comme Douarnenez, il lui faut attirer de nouveaux bateaux pour maintenir ses infrastructures. Les indemnités que la ville a reçues en dédommagement de la réduction des activités militaires lui serviront-elles à dépouiller sa voisine finistérienne ? Le fait que les deux municipalités soient du même bord n'empêche pas les rivalités. Jean-Yves Le Driant, maire de Lorient, lui-même ancien ministre de la Pêche, a modérément apprécié l'arrivée de son successeur Louis Le Pensec, lequel s'est empressé de saluer l'«insolente vitalité» de Concarneau, circonscription dont il est l'élu…

La pêche mérite d'être sauvegardée en raison d'impératifs économiques et sociaux (un emploi en ▶

FLYGRAF

SUR LES AILES DU TEMPS

YEMA

CREAPHIC Communication - Montbéliard

▶ mer induit au moins trois emplois à terre). Pour des raisons d'aménagement du territoire aussi. «Si les ports français se livrent une concurrence sauvage, ils vont tous en crever, avertissent Jean-Pierre Corlay et Jean Chaussade, géographes à Géolittomer (CNRS Nantes) : il faut raisonner en secteurs côtiers, s'organiser pour les apports aussi bien que face aux marchés. Constituer une armature de quatre ou cinq grands ports, avec un chapelet de petits ports artisanaux.» Or, il existe actuellement quarante-deux criées, sans compter mille cinq cents points de vente directe fonctionnant souvent au «noir»... Ce qui permet à beaucoup de pêcheurs de survivre en dépit d'un faible revenu apparent.

Reste à savoir qui acceptera d'endosser l'étiquette de «petit» port ! En réalité, la hiérarchie s'établit d'elle-même, sous l'aiguillon de la nécessité. La mer reste, en effet, un espace de hasards et de mystères. Un exemple : le Gulf Stream, courant chaud qui transporte le plancton et, dans son sillage, toute la chaîne alimentaire, se décale suivant les années. Les migrateurs qui le suivent passent plus ou moins près des côtes. Le thon peut alors remonter du Sud avec six semaines de retard, ou l'anchois disparaître : et la saison est compromise au Pays basque. C'est pourquoi, de mi-septembre à fin janvier, une trentaine de bateaux de Saint-Jean-de-Luz se reconvertissent à la pêche... aux algues. Récoltées à l'entrée du port, elles se vendent 2 francs le kilo à l'industrie alimentaire et pharmaceutique.

D'autres ports ont tenté de répartir leur mise. En déménageant ses activités de pêche hors des remparts, La Rochelle veut s'imposer comme le grand pôle européen de la plaisance (un bateau ancré au port des Minimes rapporte, en moyenne, 10 000 francs par an et les grands yachts bien davantage). Mais elle espère, en même temps, reconstituer à Chef de Baie un port de pêche capable de damer le pion à la concurrence en matière de transformation du poisson : 340 millions de francs y ont été investis, les infrastructures sont prêtes, reste à y attirer les métiers de la filière. «Soit on devient le petit Boulogne du golfe de Gascogne, soit on se plante !» résume Fabien Dulon, directeur du port de pêche. C'est déjà raté ! La Rochelle, c'est fini ! entend-on sur le littoral breton. Chef de Baie est l'anti-exemple de synergie entre tourisme et pêche ! L'avenir tranchera. Il est vrai que certains ports plus petits (Les Sables-d'Olonne, La Cotinière, La Turballe...) ont davantage joué l'intégration.

Au Guilvinec, c'est même un élément essentiel de la stratégie : d'abord fortifier l'activité pêche, ensuite y accrocher le tourisme. Pour l'heure, les résultats du port sont à la hausse et le nombre des visiteurs est estimé à 150 000 sur l'année. Un belvédère a été construit sur la criée pour leur permettre d'assister, chaque soir, au débarquement des côtiers. Un Centre de découverte du monde de la pêche doit ouvrir en 1998. «Le tourisme est un complément précieux, mais il suppose un port vivant et prospère», insiste Bertrand Derubay, qui gère les sept ports du Sud-Finistère (le quart de la production nationale) à la Chambre de commerce de Quimper.

Occupé à défendre qui sa région, qui sa ville, qui son salaire, chacun a naturellement le nez collé sur son quotidien, à mille milles de l'écologisme planétaire. Pendant ce temps, les scientifiques se livrent à de savantes études sur les «villages» de morues, les migrations du saint-pierre ou l'âge du grenadier, mesuré au nombre de stries gravées sur les otolithes de son oreille interne ! «Ne souriez pas, dit Yvon Desaunay, chercheur à l'Ifremer de Nantes, nous espérons ainsi mesurer le potentiel de croissance et de reproduction de ces espèces des grandes profondeurs qu'on exploite sans les connaître.» Devant l'épuisement de la ressource, le pêcheur lance, en effet, ses filets de plus en plus profond et de plus en plus loin. Après avoir investi les océans Atlantique et Indien, nos thoniers tropicaux s'apprêtent à rejoindre leurs concurrents américains, japonais ou coréens qui écument les eaux du Pacifique Sud, au large de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Comme tous les gros consommateurs, l'Union européenne multiplie les accords de pêche avec les Etats du tiers-monde, moyennant contreparties. Il reste que cette politique aboutit à prélever dans l'hémisphère Sud des protéines animales dont les populations pauvres manquent cruellement et à les transférer vers les pays riches qui en regorgent déjà. «C'est du colonialisme halieutique, déclarent les géographes Jean Chaussade et Jean-Pierre Corlay. Et si l'Europe ne se préoccupe pas du problème, le retour de bâton sera terrible.»

L'une des parades consiste à pousser l'aquaculture. A l'heure où la pêche mondiale plafonne à 92 millions de tonnes, les élevages intensifs sont en plein boom. Or, là aussi, casse-cou ! Dans les pays tropicaux, les écloseries de crevettes sont en train de détruire la mangrove, milieu irremplaçable pour l'homme et la faune. Les fermes marines exigent des tonnages colossaux de farines de poisson. Il faut 4 à 6 kilos de «poisson-fourrage» pour faire 1 kilo de saumon. Pillage et gaspillage se donnent allégrement la main. L'exploitation irresponsable d'une ressource aussi fragile ne peut toutefois perdurer sans entraîner des conséquences graves sur les équilibres de la planète. Dans l'intérêt de toute l'humanité, un autre modèle de développement doit être trouvé, qui protège le dernier de nos aliments courants vivant à l'état sauvage. ■

Bernard Lalanne

Bibliographie

«Les Ressources de la mer», par Jean Chaussade (Flammarion) ; **«Atlas permanent de la mer et du littoral»** (CNRS-Géolittomer UMR 6554, Editmar) ; **«Pêches maritimes françaises. Bilan et perspectives»** (Revue Pour, n° 149-150, GREP) ; **«Bateaux de pêche du ponant, histoire et techniques»**, par Hervé Gloux (Alain Bargain, Quimper) ; **«France Eco Pêche»**, revue mensuelle (Editmar) ; **«Patron pêcheur»**, par Michel Josié (Payot) ; **«Rêves de mer, des voiliers et des hommes»**, par Daniel Gilles, photos Erwan Quéméré (Solar).

Nos photographes

Les chiffres indiquent le numéro des pages (g = gauche, d = droite, h = haut, b = bas, m = milieu)

En couverture photo de Stephen Studd/Fotogram Stone

SOMMAIRE
4 (h) : Olivier Martel/Icône, (m) : Pascal Maitre/Cosmos, (b) : Erwan Quéméré ; 5 (hg) : Richard Passmore/Fotogram Stone, (hd) : Thomas D. Mangelsen, (bg) : Alex Webb/Magnum, (bd) : Robert Polidori/Planet

EDITORIAL
15 : Pascal Maitre/Cosmos

AMAZONIE
16 à 40 : Alex Webb/Magnum

MUSEE GETTY
47 à 60 : Robert Polidori/Planet

CARELIE
66 à 76 : Olivier Martel/Icône

EGYPTE
80/81 : Sylvain Grandadam/Hoa-Qui ; 82 (h) : Sophie Bassouls/Sygma ; 82 (b), 83, 84, 87 : Robert Lyons ; 88/89 : Franck Lechênet/Altitude ; 90/91 : Thierry Borrédon/Fotogram Stone ; 92/93 : T. Chinami/Image Bank ; 94/95 : Lois Lammerhuber ; 96/97 : Geoffrey Clifford ; 98/99, 124 (h) : Josef Polleross/Anzenberger-Cosmos ; 100/101 : Michel Gotin ; 102/103 : Carlo Bergmann ; 104 à 106 : Christian Decamps ; 108 : Hans Georg Roth ; 110 (h), (b), 126 à 130 : Reza/Sygma ; 110 (m) : Axel Krause/Laif-Rea ; 112 (3), 114 (hd), (bg), 124 (b) : Jean-Loup Charmet ; 114 (hg), (bd) : Martin Parr/Magnum ; 119 : Dagli Orti ; 132 à 138 : Patrick Landmann/Arenok

OURS ET RENARD POLAIRES
144 à 154 : Thomas D. Mangelsen

ORPHELINS AU BURUNDI
158 à 176 (sauf 170) : Pascal Maitre/Cosmos ; 170 : Scully/Liaison-Gamma

PECHE EN FRANCE
180 à 183, 184 (mg), (bg), 192 : Erwan Quéméré ; 184 (hd) : Mémoires de la ville, Douarnenez ; 186 : Mike Norcia/Sygma ; 194 (4) : Roger-Viollet

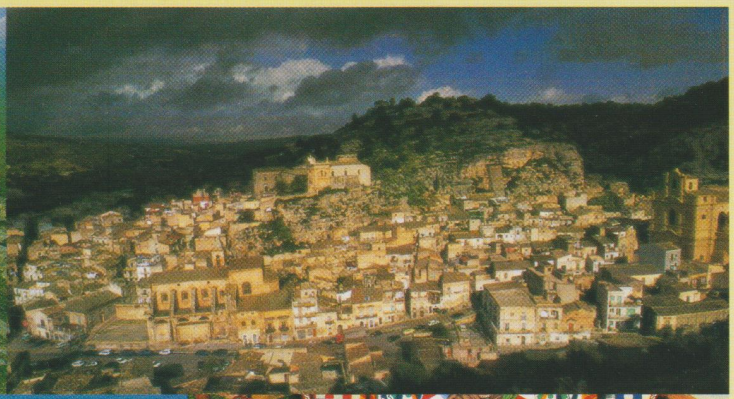
Le mois prochain dans GEO
202 (h) : Paul Chesley/Photographers Aspen, (bg) : Marc Riboud/Magnum, (bd) : Philippe Lafond/Planet

CARTES ET ILLUSTRATIONS
28 : Claire Levasseur ; 74 : Daniel Brobst ; 115 à 118 : Léonie Schlosser ; 170, 185 (h), 188 : Hugues Piolet ; 184, 185 (b) : Hervé Gloux, musée de la Pêche, Concarneau ; 186/187 : Amato Soro ; 190 : Jean-Marc Pau

La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou photos non demandés qui lui sont adressés pour appréciation. La reproduction, même partielle, de tout matériel publié dans GEO est interdite.

SICILE

UNE ÎLE BAIGNÉE DE LUMIÈRE.



Imaginez une Sicile encore secrète, soudain en pleine lumière. Imaginez une Sicile inattendue, enfin révélée. L'histoire, l'art, la mer, les trésors de sa culture, toutes ces manières si différentes de se livrer à votre découverte. Des idées, des instants, des détails, de tous côtés, sous tous les angles, en toutes saisons, c'est toujours la Sicile. Plus qu'une île, c'est tout un monde.

REGIONE SICILIANA
OFFICE DU TOURISME, COMMUNICATION ET TRANSPORT

90141 Palermo (Italy) - 9, Via E. Notarbartolo - Tel. (++39-91) 6968094 - ℹ (++39-91) 6968120 - Url http://www.sicily.INFCOM.IT - E.mail SicilyMaster@INFCOM.IT

Index GEO 1997

Complétez votre collection de l'année !

Votre collection 1997 est incomplète ? Vous rêvez de découvrir l'Indonésie ou de partir pour la Sicile ? N'hésitez plus : vous pouvez encore vous procurer les numéros de GEO parus dans l'année 1997. Comment ? C'est simple, il vous suffit de remplir le bon de commande ci-dessous. Pour vous aider dans votre recherche, nous avons publié, pages suivantes, la liste détaillée de tous les sujets abordés dans GEO depuis le début de l'année.

Abonnez-vous à GEO et recevez en cadeau le numéro de votre choix !

Pour ne manquer aucun des prochains numéros de GEO, abonnez-vous et faites **une économie de 86 F :** vous payez 298 F (1 an - 12 nos) au lieu de ~~384~~ F (prix de vente au numéro). En plus, **nous vous offrons en cadeau le numéro de GEO** de l'année 1997 de votre choix !

Pour en profiter, retournez-nous dès aujourd'hui votre bon d'abonnement ci-dessous.

BON DE COMMANDE

A compléter et à retourner à GEO - Service Lecteurs - B 100 - 60732 Sainte Geneviève Cedex

❑ **OUI, je souhaite recevoir :**

N°	Mois		Qté	Prix	Total
❑ 215	Janvier	Tahiti	.....	x 32 F	..... F
❑ 216	Février	Floride	.....	x 32 F	..... F
❑ 217	Mars	Châteaux de la Loire	.....	x 32 F	..... F
❑ 218	Avril	Grèce	.....	x 32 F	..... F
❑ 219	Mai	Villages de France	.....	x 32 F	..... F
❑ 220	Juin	Sicile	.....	x 32 F	..... F
❑ 221	Juillet	Pays Basque	.....	épuisé	..... F
❑ 222	Août	Syrie	.....	x 32 F	..... F
❑ 223	Septembre	Paris	.....	x 32 F	..... F
❑ 224	Octobre	Sentiers de France	.....	x 32 F	..... F
❑ 225	Novembre	Indonésie	.....	x 32 F	..... F
❑ 226	Décembre	Egypte	.....	x 32 F	..... F

Contribution aux frais d'expédition : 1 exemplaire : 10 F - 2 ex.: 15 F - 3 ex.: 20 F - Pour 4 ex. et plus, compter 10 F pour le premier ex. et 5 F par ex. supplémentaire.

Total, frais d'expédition ..... F

Total à payer ..... F

Je joins mon règlement par chèque à l'ordre de GEO.

ADRESSE DE LIVRAISON DES NUMÉROS DE GEO :

Nom, Prénom

N° Rue

Code Postal Ville

BON D'ABONNEMENT

A retourner à GEO - Service Abonnements - B 100 - 60732 Ste Geneviève Cedex - Tél. 0 803 06 21 80

❑ **OUI, je m'abonne à GEO (1 an - 12 numéros) pour 298 F** au lieu de ~~384~~ F (prix de vente au numéro). J'économise ainsi 86 F.

En plus, je recevrai gratuitement le n° de GEO ci-dessous, choisi dans la liste ci-contre : .....

Je choisis mon mode de règlement :

❑ par chèque ci-joint libellé à l'ordre de GEO.

❑ CB ❑ AE N° :

Fin de validité Signature :

VOICI MON ADRESSE

Nom, Prénom

N° Rue

Code Postal Ville

226 E

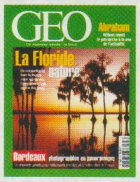
Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois, dans la limite des stocks disponibles. Délai de livraison du numéro de GEO : environ 4 semaines.

En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et sont communiquées aux destinataires la traitant. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Prisma Presse. Vous pouvez vous opposer à ce que vos nom et adresse soient cédés ultérieurement.

GEO

GEO présente dans ces pages un index alphabétique de tous les articles publiés en 1997, classés soit par pays, soit par thème. L'index GEO paraît chaque année, au mois de décembre. Les sujets ayant fait l'objet d'un grand dossier sont soulignés. Le premier chiffre indique le numéro du magazine, le second le numéro de la page.

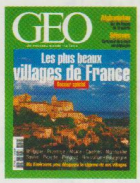
N° 215/janvier 1997
Tahiti, Eruption en Islande, Banjara, Intérieurs d'Europe, Lions, Keirin, Momies



N° 216/février 1997
Floride, Haute-Nubie, Chasse à Madagascar, Bordeaux, Œufs de dinosaures, Jongleurs, Abraham

N° 217/mars 1997
Châteaux de la Loire, Mékong, Miss au Venezuela, Apollo 13, Mustangs, Zoroastriens, Conquête des pôles

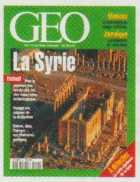
N° 218/avril 1997
Grèce, Les Yi, Plongée en Tasmanie, Le grand trek II, Mères en prison, Aéronautique, Les pardons



N° 219/mai 1997
Villages de France, Afghanistan, Toits de New York, Angkor, Toreros, Séismes, Chasse à la baleine

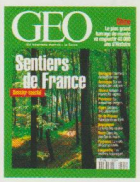
N° 220/juin 1997
Sicile, Hongkong, Bec-en-sabot, Plages brésiliennes, Musique tex-mex, Vauban

N° 221/juillet 1997
Pays basque, Momies de Chine, Cathédrales d'Europe, Flics de choc au Brésil, Pygmées, Russie profonde, Caulerpe



N° 222/août 1997
Syrie, Moscou, Outback australien, L'Inde de McCullin, Protestants en Eire, Volcan en Tanzanie, Rastas

N° 223/septembre 1997
Paris, Transmigration en Indonésie, Côte anglaise, Mygales, Oncle Charlie, Kerala, Israël en 3D



N° 224/octobre 1997
Sentiers de France, Equateur, Pétra, Albanie, Pierre Verger, Pythons, Barrage en Chine

N° 225/novembre 1997
Indonésie, Ile en Ecosse, Regards d'animaux, Marseille, Lacandons, Combattants africains, Fleuve Amour, Yémen antique

N° 226/décembre 1997
Egypte, Amazone, musée Getty, Carélie, Ours et renard polaires, Orphelins au Burundi, Pêche en France

AFGHANISTAN
Afghanistan 1997 : **219**, p. 16
AFRIQUE
Bec-en-sabot : **220**, p. 60
Combattants africains : **225**, p. 177
Cultes africains : **224**, p. 119
AFRIQUE DU SUD
Grand trek II : **218**, p. 55
ALBANIE
Escroquerie financière : **224**, p. 51
ANTARCTIQUE
Conquête des pôles : **217**, p. 138
ARCHÉOLOGIE
Fouilles à Alexandrie : **226**, p. 132
Fouilles à Saqqarah : **226**, p. 104
Momies du Xinjiang : **221**, p. 18
Musées grecs : **218**, p. 100
Pétra (Jordanie) : **224**, p. 36
Pharaons noirs de Nubie : **216**, p. 10
Syrie : **222**, p. 59
Yémen antique : **225**, p. 208
ARCHITECTURE
Biarritz : **221**, p. 96
Cathédrales d'Europe : **221**, p. 40
Châteaux de la Loire : **217**, p. 58
Citadelles de Vauban : **220**, p. 160
Gratte-ciel de New York : **219**, p. 44
ARCTIQUE
Conquête des pôles : **217**, p. 138
Ours et renard polaires : **226**, p. 144
ARMÉE
Combattants africains : **225**, p. 177
ART & ARTISANAT
Danses et musique à Tahiti : **215**, p. 82
Jongleurs : **216**, p. 126
Musée J. Paul Getty : **226**, p. 47
Musique tex-mex : **220**, p. 142
Photographie
- Bordeaux (panoramiques) : **216**, p. 42
- Inde de McCullin : **222**, p. 42
- Marseille (panoramiques) : **225**, p. 54
- Paris (panoramiques) : **223**, p. 58
- Pierre Verger : **224**, p. 119
- Russie de Siomine : **221**, p. 130

AUSTRALIE
Gardiens de la dingo fence : **222**, p. 27
AUTRICHE
Momies : **215**, p. 112
BOTANIQUE
Caulerpe : **221**, p. 148
Forêt indonésienne : **225**, p. 146
BRESIL
Amazone : **226**, p. 16
Cultes africains : **224**, p. 119
Plages : **220**, p. 79
Policiers anti-drogue : **221**, p. 59
BURUNDI
Orphelins : **226**, p. 158
CAMBODGE
Angkor : **219**, p. 63
Mékong : **217**, p. 12
CAMEROUN
Chasseurs de pythons : **224**, p. 136
CATASTROPHES
Cyclones en Floride : **216**, p. 99
El Niño 1997 : **225**, p. 168
Séismes
- Dans le monde : **219**, p. 150
- En Sicile : **220**, p. 122

CHILI
Momies : **215**, p. 112
CHINE
Amour, fleuve frontière : **225**, p. 194
Barrage du Yangzi Jiang : **224**, p. 152
Hongkong 1997 : **220**, p. 16
Mékong : **217**, p. 12
Momies du Xinjiang : **221**, p. 18
Œufs de dinosaures : **216**, p. 116
Yi : **218**, p. 16
COLOMBIE
Amazone : **226**, p. 16
CONFLITS
Afghanistan : **219**, p. 16
Burundi : **226**, p. 158
CONGO
Pygmées : **221**, p. 112
DOM-TOM
Tahiti et ses îles : **215**, p. 52
ECOLOGIE
Barrage du Yangzi Jiang : **224**, p. 152
Caulerpe : **221**, p. 148
Côte anglaise : **223**, p. 12
Everglades : **216**, p. 96
Pétrole et pollution : **224**, p. 16
EGYPTE
Egypte (avec guide) : **226**, p. 80
Momies : **215**, p. 112
EQUATEUR
Compagnies pétrolières et pollution : **224**, p. 16
ESPACE
Apollo 13 : **217**, p. 47
Israël, en images satellites : **223**, p. 128
ESPAGNE
Pays basque : **221**, p. 70
Toreros : **219**, p. 136
ETATS-UNIS
Apollo 13 : **217**, p. 47
Chasse à la baleine en Alaska : **219**, p. 180
Disney World : **216**, p. 106
Emigration basque : **221**, p. 100
Floride : **216**, p. 74
Gratte-ciel de New York : **219**, p. 44
Mères en prison : **218**, p. 110
Musée J. Paul Getty : **226**, p. 47
Musique tex-mex : **220**, p. 142
Mustangs : **217**, p. 112
Oncle Charlie : **223**, p. 99
ETHNIES ET PEUPLES
Afghanistan : **219**, p. 16
Banjara (Inde) : **215**, p. 28
Dayaks (Bornéo) : **225**, p. 164
Frontière Pérou-Equateur : **224**, p. 16
Inuit d'Alaska : **219**, p. 180
Lacandons au Mexique : **225**, p. 90
Ouïgours : **221**, p. 18
Pygmées du Congo : **221**, p. 112
Yi (Chine) : **218**, p. 16
EUROPE
Intérieurs paysans : **215**, p. 39
EXPÉDITIONS
Conquête des pôles : **217**, p. 138
Volcan en Tanzanie : **222**, p. 118
FLEUVES
Amazone : **226**, p. 16
Amour : **225**, p. 194
Euphrate : **222**, p. 92

GEO

Mékong : **217**, p. 12
Yangzi Jiang : **224**, p. 152

FRANCE
Biarritz : **221**, p. 96
Bordeaux : **216**, p. 42
Châteaux de la Loire : **217**, p. 58
Citadelles de Vauban : **220**, p. 160
Combattants africains : **225**, p. 177
Marseille : **225**, p. 54
Mères en prison : **218**, p. 110
Pardons de Bretagne : **218**, p. 142
Paris bonheur (avec guide) : **223**, p. 58
Pays basque (avec guide) : **221**, p. 70
Pêche (côte atlantique) : **226**, p. 180
Sentiers : **224**, p. 60
Villages : **219**, p. 76

GÉOLOGIE
Séismes : **219**, p. 150

GRANDE-BRETAGNE
Côte anglaise : **223**, p. 12
Eigg (île d'Ecosse) : **225**, p. 16

GRECE
Grèce (avec guide) : **218**, p. 70

HISTOIRE
Angkor, la découverte : **219**, p. 63
Châteaux de la Loire : **217**, p. 58
Culte rasta : **222**, p. 130
Floride : **216**, p. 100
Route des épices : **225**, p. 136
Sicile : **220**, p. 117
Syrie : **222**, p. 59
Vauban : **220**, p. 160

INDE
Femmes banjara : **215**, p. 28
Inde de McCullin : **222**, p. 42
Kerala : **223**, p. 114
Mères en prison : **218**, p. 110

INDONÉSIE
Bali : **225**, p. 153
Faune : **225**, p. 146
Incendies : **225**, p. 159
Indonésie : **225**, p. 102
Jakarta : **225**, p. 126
Transmigration : **223**, p. 24

IRAN
Zoroastrisme : **217**, p. 126

IRLANDE (RÉPUBLIQUE D')
Protestants en Irlande du Sud : **222**, p. 106

ISLANDE
Volcan Vatnajökull : **215**, p. 10

ISRAEL
Abraham : **216**, p. 140
Israël, en images satellites : **223**, p. 128

ITALIE
Sicile (avec guide) : **220**, p. 94

JAMAIQUE
Culte rasta : **222**, p. 130

JAPON
Keirin (cyclisme sur piste) : **215**, p. 92

JORDANIE
Pétra : **224**, p. 36

LAOS
Mékong : **217**, p. 12

LOISIRS
Disney World (Floride) : **216**, p. 106
Jongleurs : **216**, p. 126
Tourisme
- Châteaux de la Loire : **217**, p. 97
- Egypte : **226**, p. 80
- Floride : **216**, p. 108
- Grèce : **218**, p. 70
- Indonésie : **225**, p. 153
- Paris bonheur : **223**, p. 58
- Pays basque : **221**, p. 70
- Sentiers de France : **224**, p. 60
- Sicile : **220**, p. 94
- Syrie : **222**, p. 94
- Tahiti et ses îles : **215**, p. 84
- Villages de France : **219**, p. 76

MADAGASCAR
Chasse au bœuf baria : **216**, p. 24

MÉTÉOROLOGIE
Cyclones en Floride : **216**, p. 99
El Niño 1997 : **225**, p. 168

MÉDITERRANÉE
Caulerpe : **221**, p. 148

MEXIQUE
Lacandons : **225**, p. 90
Musique tex-mex : **220**, p. 142

MOZAMBIQUE
Grand trek II : **218**, p. 55

OCÉAN PACIFIQUE
Plongée en Tasmanie : **218**, p. 38
Tahiti : **215**, p. 52

OCÉANOGRAPHIE
Caulerpe : **221**, p. 148

PALÉONTOLOGIE
Œufs de dinosaures : **216**, p. 116

PECHE
Pêche (côte atlantique) : **226**, p. 180

PÉROU
Amazone : **226**, p. 16

RECHERCHE SCIENTIFIQUE
Aéronautique française : **218**, p. 124
Conquête des pôles : **217**, p. 138
Œufs de dinosaures : **216**, p. 116
Séismes : **219**, p. 150

RELIGION
Animisme
- Superstitions à Tahiti : **215**, p. 80

Catholicisme
- Abraham : **216**, p. 140
- Cathédrales d'Europe : **221**, p. 40
- Pardons de Bretagne : **218**, p. 142

Cultes africains
- Vus par Pierre Verger : **224**, p. 119

Hindouisme
- Au Kerala : **223**, p. 114
- En Indonésie : **225**, p. 124

Islam
- Abraham : **216**, p. 140

Judaïsme
- Abraham : **216**, p. 140

Orthodoxie
- Coptes en Egypte : **226**, p. 126
- En Carélie : **226**, p. 66

Protestantisme
- En Irlande du Sud : **222**, p. 106

Rastafarisme
- Culte rasta : **222**, p. 130

Zoroastrisme
- En Iran : **217**, p. 126

RUSSIE
Amour (fleuve frontière) : **225**, p. 194
Carélie : **226**, p. 66
Mères en prison : **218**, p. 110
Momies (Sibérie) : **215**, p. 112
Moscou : **222**, p. 12
Russie de Vladimir Siomine : **221**, p. 130

SOCIÉTÉ
Afghanistan 1997 : **219**, p. 16
Combattants africains : **225**, p. 177
Emigrations
- Emigration basque : **221**, p. 100
- En Indonésie : **223**, p. 24
- Grand trek II : **218**, p. 55

Escroquerie en Albanie : **224**, p. 51
Femmes
- Mères en prison : **218**, p. 110
- Miss au Venezuela : **217**, p. 28
- Tahitiennes : **215**, p. 78

Gardiens de la dingo fence : **222**, p. 27
Hongkong 1997 : **220**, p. 16
Ile en Ecosse : **225**, p. 16
Jakarta : **225**, p. 126
Kerala : **223**, p. 114
Miami et Saint-Augustine : **216**, p. 102
Moscovites : **222**, p. 12
Oncle Charlie : **223**, p. 99
Orphelins au Burundi : **226**, p. 158
Pardons de Bretagne : **218**, p. 142
Parisiens : **223**, p. 58
Paysans européens : **215**, p. 39
Plages brésiliennes : **220**, p. 79
Policiers au Brésil : **221**, p. 59
Protestants d'Irlande du Sud : **222**, p. 106
Riverains de l'Amour : **225**, p. 194
Russie ancienne : **221**, p. 130
Toreros : **219**, p. 136

SOUDAN
Pharaons noirs de Nubie : **216**, p. 10

SPORTS
Keirin au Japon : **215**, p. 92
Sentiers de France : **224**, p. 60
Surf au pays basque : **221**, p. 107

SYRIE
Euphrate : **222**, p. 92
Syrie : **222**, p. 59

TANZANIE
Volcans : **222**, p. 118

TECHNOLOGIE
Barrage du Yangzi Jiang : **224**, p. 152
Israël, en images satellites : **223**, p. 128

TRADITIONS
Chasse à la baleine : **219**, p. 180
Momification : **215**, p. 112
Pardons de Bretagne : **218**, p. 142
Superstitions à Tahiti : **215**, p. 80
Toreros : **219**, p. 136

TRANSPORTS
Aéronautique française : **218**, p. 124

URBANISME
Athènes : **218**, p. 94
Bordeaux : **216**, p. 42
Jakarta : **225**, p. 126
Marseille : **225**, p. 54
Miami et Saint-Augustine : **216**, p. 102
New York : **219**, p. 44

VENEZUELA
Miss au Venezuela : **217**, p. 28

VIETNAM
Mékong : **217**, p. 12

VOLCANOLOGIE
En Tanzanie : **222**, p. 118
Vatnajökull (Islande) : **215**, p. 10

YÉMEN
Yémen antique : **225**, p. 208

ZOOLOGIE
Bec-en-sabot : **220**, p. 60
Chasse
- Chasse à la baleine : **219**, p. 180
- Chasse au bœuf baria : **216**, p. 24
- Chasseurs de pythons : **224**, p. 136

Faune indonésienne : **225**, p. 146
Lions : **215**, p. 104
Mygales : **223**, p. 44
Mustangs : **217**, p. 112
Ours et renard polaires : **226**, p. 144
Plongée en Tasmanie : **218**, p. 38
Regards d'animaux : **225**, p. 36
Varans de Komodo : **225**, p. 14
Vie sauvage à Paris : **223**, p. 94

Actualités commerciales

■ Montre

Esprit d'aventure

Michel Herbelin, créateur horloger, change de cap et donne des couleurs inédites aux derniers chronos Newport. Un côté provocateur, pour des poignets caméléons !

Prix de vente conseillé : 3 900 F.
Liste des points de vente : 03.81.68.67.67.

■ Sac

Ligne Planète

Légèreté des matières et fantaisie du style animent cette ligne jeune et moderne, de chez Longchamp.

Liste des points de vente : 01.42.33.02.59.

■ Whisky

Le tube, c'est le top

Pour les fêtes de fin d'année, J&B s'emballe de superbes tubes métalliques en 3 couleurs... rouge comme les célèbres initiales, vert comme le flacon, jaune comme l'étiquette.

Prix moyen : 86 F.
A consommer avec modération.

■ Parfum

Cadeau pour elle

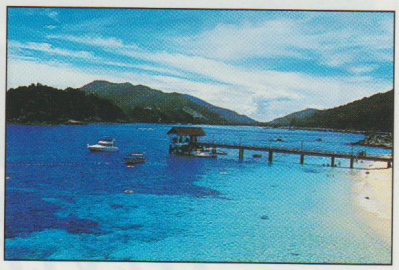
Une jolie trousse en panne de velours rouge éclatant, pareille à un sac du soir. Dénouez sa cordelette dorée : la collerette en taffetas s'ouvre sur un flacon irrésistible : un vaporisateur d'eau de toilette Yvresse d'Yves Saint Laurent, avec un savon parfumé.

■ Champagne

Impression d'harmonie

Brut Impérial personnalise particulièrement bien le style unique de Moët et Chandon : structure complète, harmonie, goût fondu et épanoui. Brut impérial exprime toute la richesse et la diversité du terroir champenois et en perpétue la quintessence d'année en année.

A consommer avec modération.



■ Voyage

Loisirs en Malaysie

La Malaysie offre à ses visiteurs la beauté toute naturelle de ses paysages, de ses plages... et la richesse de son héritage culturel. A noter : 1998 sera l'année marquante pour la Malaysie : accueil des 16e jeux du Commonwealth et année des sports et des loisirs.

Pour tout renseignement : 01.42.97.41.71.

■ Voiture

Nouvelle Saab 9-5

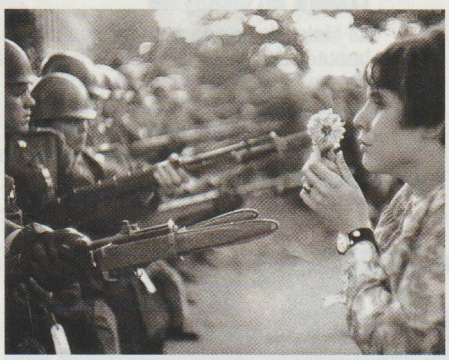
La nouvelle Saab 9-5 (4 portes) est une berline de haut de gamme, sportive et dynamique, qui bénéficie d'une personnalité très forte. Elle perpetue la longue tradition de Saab qui consiste à introduire des innovations techniques sur des automobiles de série.

A partir de 189 500 F.
Pour plus d'informations : 3615 SAAB.

Le mois prochain

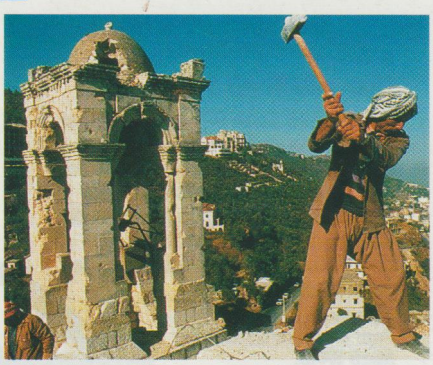
Les plages *mythiques*

Santa Barbara, Goa, Ipanema, Seychelles... des plages de rêve qui évoquent le sable, la mer, les cocotiers, les fonds coralliens. GEO vous emmène au soleil de onze destinations mythiques.



Année 1968 : la naissance du monde contemporain

Cette année fertile en événements ne fut pas celle de la révolution, mais plutôt celle d'une mutation radicale de toutes nos sociétés occidentales. Ses effets se font toujours sentir.



Liban : les chrétiens à l'assaut de la montagne

Les maronites ont été chassés de la montagne du Chouf entre 1975 et 1990 par leurs voisins druzes. Aujourd'hui, les anciens ennemis reconstruisent ensemble les villages.

En vente dès le 2 janvier 1998

GEO

15, rue Galvani, 75809 Paris Cedex 17
Télécopie : 01. 40. 55. 47. 96

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01. 40. 55** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Jean-Luc Marty
Secrétaires : Nicolette Lemaire (**4716**)
Corinne Barougier (**4701**)

Directeur artistique : Fabrice Pernisco (**4780**)

Chefs de service : André Coutin (**4709**), Maurice Soutif (**4725**), Michel Bessaguet (**4704**), Jean-Claude Grenier (**4713**), Gérard Bonal (**4706**), Catherine Guigon (**4714**), Jean Girbas (**4712**)

Service photo : Sylvie Rebbot, chef du service (**4719**), Christine Laviolette (**4715**), Valérie Bellamy, secrétaire (**4702**), Laurie Winfrey, Fay Torresyap (E-U)

Maquette : Gilbert Marion, chef de studio (**4722**) Pascal Comte (**4708**), Catherine George (**4711**), Dominique Salfati (**4724**)
Cartographie : Madeleine Benoit-Guyod (**4703**)

Secrétaire de rédaction : Agnès Simon-Rondeau (**4723**)

Rédactrice réviseuse : Gali Akimova (**4721**)

Comptabilité : Danielle Casseau (**4974**)

Fabrication : Caroline Jousse (**4953**), Marie-Ange Tillier (**4951**), Jean-Bernard Domin (**4950**)

Magazine mensuel édité par
PRISMA PRESSE
6, rue Daru, 75379, Paris Cedex 08
Société en nom collectif au capital de 20 000 000 F ayant pour gérants Axel Ganz, Gruner und Jahr Communication GmbH.
Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag John Jahr GmbH & Co

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01. 44. 15** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur de la publication : Axel Ganz
Conseiller éditorial : Robert Fiess
Directeur d'édition : Denis Berriat (**3020**)

Publicité : Directrice : Sophie Sachnine (**3339**)
Chefs de publicité : Christine Paul-Dauphin (**3330**), Séverine Contri-Nahon (**3325**), Martine Elkoubi (**3279**)
Bureau de Lyon : Françoise Réveillet, 42, bd Eugène-Deruelle, 69003 Lyon (72. 60. 22. 30)
Publicité internationale : Antoine Dubuquoy (**3429**)

Direction diffusion : Loïc Guilloux (**3114**)
Direction diffusion GEO : Dominique Fleurmont (**3108**) ; Secrétariat : (**3130**)
Direction ventes : Bernard Michel (**3122**)

Ventes au numéro et consultation :
6, rue Daru, 75379 Paris Cedex 08
Francoise Bourgois 01. 44. 15. 33. 93
De 10 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h

Edition étrangère : RFA : Am Baumwall 11 D-20459 Hamburg. Tél. 00. 49. 40. 37. 030

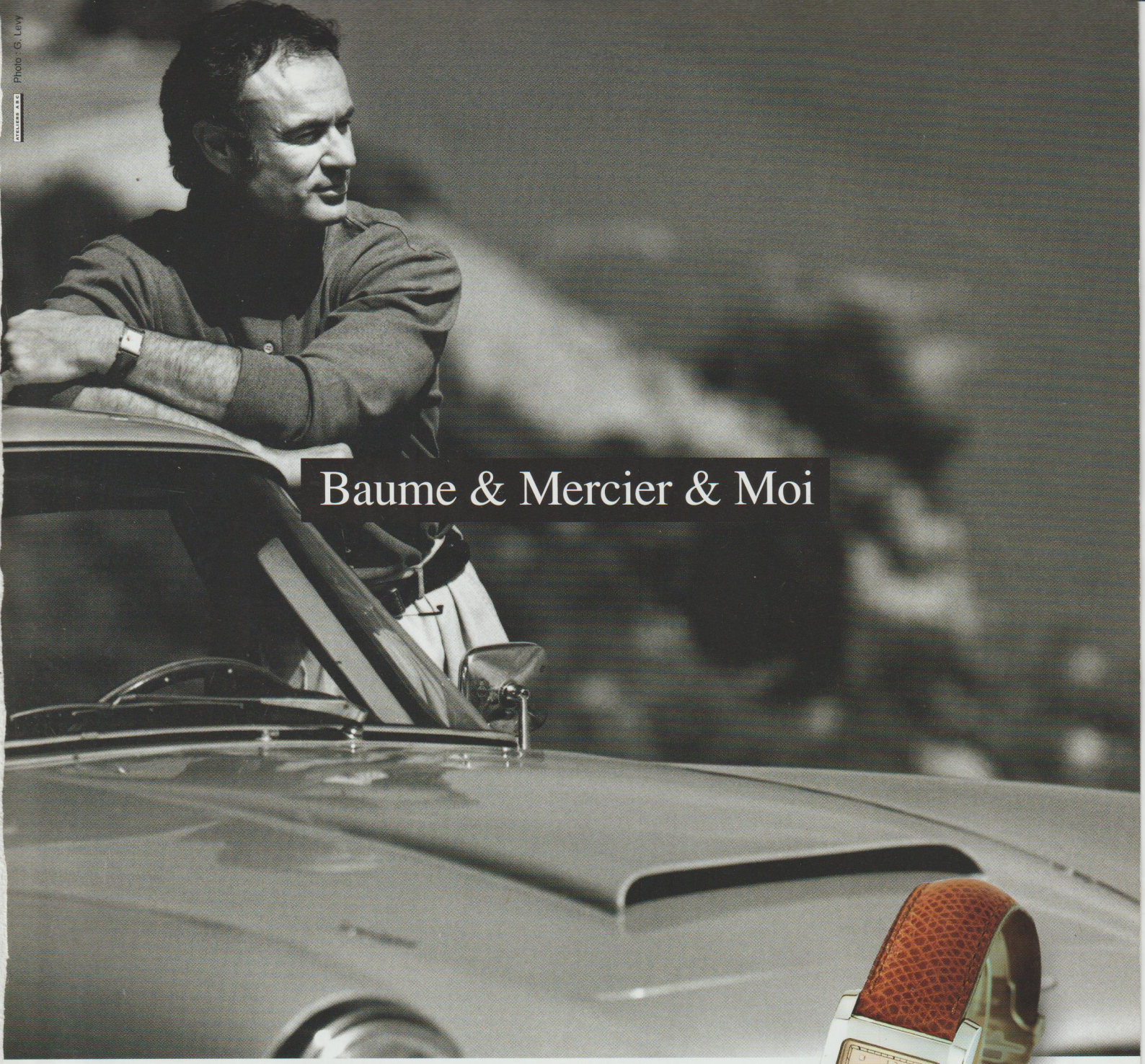
Imprimerie : Mohndruck, Gütersloh (Allemagne)

1997 Prisma Presse

Dépôt légal décembre 1997
Diffusion NMPP - ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 61393

SERVICE ABONNEMENTS :
France et DOM-TOM : B 100 - 60732 Sainte-Geneviève Cedex. Tél. : 0. 803. 06. 21. 80
Abonnement pour un an/12 numéros : 298 F
Belgique : BP 3, Ixelles 6, 1050 Bruxelles 5. Tél. (02) 626. 14. 22
Abonnement pour un an/12 numéros : 2 300 FB
Canada : Express Magazine, 4011, bd. Robert, Montréal (Québec) H1Z4H6. Tél. (800) 363. 13. 10
Abonnement pour un an/12 numéros : 93 $
Etats-Unis : Express Magazine PO Box 7 Rouses Point New York 12979. Tél. (800) 363. 13. 10
Abonnement pour un an/12 numéros : 95 $
Suisse : Edigroup - Case postale 393 1225 Chêne-Bourg. Tél. (41) 22. 348. 44. 35
Abonnement pour un an/12 numéros : 96 FS

ATELIERS ARC Photo : G. Levy



Montre en acier, mouvement quartz de haute précision, glace galbée saphir.
Parfaitement étanche à 30 m. Bracelet avec boucle déployante réglable, 6400 F.

HAMPTON

BAUME & MERCIER
GENEVE

Chez les meilleurs horlogers-bijoutiers, adresses sur demande au : Tél : 01 42 18 54 15

http://www.baume-et-mercier.com

OPIUM
POUR HOMME
POUR L'HOMME
EN QUÊTE D'ABSOLU
YVES SAINT LAURENT